CRASH
SCÈNES DE LA VIE OCCIDENTALE

CRASH

SCÈNES DE LA VIE OCCIDENTALE

(ENCORE ET TOUJOURS 23H)

1. STOP

2. REWIND

DOCUMENT : ALICE MATHIEU
Bébé pleure dans la cour

DOCUMENT : ANNA ASH
Agua, nada mas que agua

DOCUMENT : PAUL APPELBAUM
L'art à mains nues

DOCUMENT : ESTELLE-IRÈNE HUCK
Joie MMS, 30 mg

3. PLAY

4. EJECT

Au coup de gong il sera exactement trois heures du matin. Trois horrheures. Ici Beastly, et nous avons encore deux heures devant nous. Mais les prochaines minutes seront cruciales et détermineront tout. C'est l'heure de vous gratter les peluches du nombril. L'heure de ronger les pieds des chaises. Je sais que vous êtes tous là en terre-matrie, par dizaines de milliers, avachis par terre, à geindre, en léchant l'acier froid du canon de votre carabine. L'agonie commence. L'heure de hurler dans l'oreiller. L'heure de tapisser les murs avec la cervelle. Mais si nous arrivons à passer les dix prochaines minutes, nous réussirons à passer la nuit. Trois heures du matin et les loups-garous se glissent au salon. [...] Nous interrompons ce programme pour un bulletin d'information. Le président s'est levé à midi, a petit-déjeuné avec les ministres du Conseil, a violemment critiqué ses détracteurs, serré la main d'un nègre, pris un bain de vapeur, et déjeuné avec Nguyen Cao Dung, ancien chef d'État d'un pays non désigné, ostensiblement dirigé par la CIA comme une organisation à but non lucratif. Ici Warren Beastly, la Maison-Blanche, Washington, qui vous dit : Ici Warren Beastly, la Maison-Blanche, Washington.

Don DeLillo, ***Americana***

Philippe Nemo : Comment commence-t-on à penser ? Par des questions qu'on se pose à soi-même et de soi-même, à la suite d'événements originels ? Ou par les pensées et les oeuvres avec lesquels on entre d'abord en contact ?

Emmanuel Lévinas : Cela commence probablement par des traumatismes ou des tâtonnements auxquels on ne sait pas donner une forme verbale : une séparation, une scène de violence, une brusque conscience de la monotonie du temps. C'est à la lecture des livres – pas nécessairement philosophiques – que ces chocs initiaux deviennent questions et problèmes, donnent à penser.

E. Lévinas, P. Nemo, ***Éthique et infini***

Au retour, la nuit était tombée ; Marianne conduisait, machinale et silencieuse ; une bouteille de Martini vide roulait entre mes pieds ; un lapin débusqué se mit à courir le long de nos phares, comme il arrive souvent à ces bêtes sans qu'on sache alors si elles sont terrifiées ou horriblement séduites. Méchamment je le regardais galoper derrière ce faux jour mortel. Marianne prenait garde à l'éviter ; je saisis sournoisement le volant de la main gauche, la voiture fit le peu d'écart nécessaire à la mort d'un lapin ; je descendis et le ramassai : l'amusant cavaleur aux longues oreilles était ce poil trempé, gluant ; il pantelait encore, je l'achevai dans la voiture avec mon poing.

Pierre Michon, ***Vies minuscules***

Exclu par ma naissance et par mes goûts d'un ordre social je n'en distinguais pas la diversité. J'en admirais la parfaite cohérence qui me refusait. J'étais stupéfait devant un édifice si rigoureux dont les détails se comprenaient contre moi. Rien au monde n'était insolite : les étoiles sur la manche d'un général, les cours de Bourse, la cueillette des olives, le style judiciaire, le marché du grain, les parterres de fleurs… Rien. Cet ordre, redoutable, redouté, dont tous les détails étaient en connexion exacte avait un sens : mon exil. C'est dans l'ombre, sournoisement, que jusqu'alors j'avais agi contre lui. Aujourd'hui j'osais y toucher, montrer que j'y touchais en insultant ceux qui le composent. Du même coup, me reconnaissant le droit de le faire, j'y reconnaissais ma place. Cette brèche avec un peu de patience et de chance je l'eusse pu aggraver. J'étais toutefois retenu par ma trop longue habitude à vivre tête basse et selon une morale inverse de celle qui régit ce monde. Je craignais enfin de perdre le bénéfice de ma laborieuse et pénible démarche dans le sens opposé au vôtre.

Jean Genet, ***Journal du voleur***

Crises et intempéries, Babylone m'étreint
Je dépéris paumé à me demander où est le bon chemin
Je suis pas le seul dans ce cas à vivre en astreinte
On est tout un tas près de chez moi à vouloir porter plainte

Suprême NTM, ***C'est arrivé près d'chez toi***

Il regarda au Nord, c’était l’Ouest, au Sud, c’était l’Ouest, à l’Est, c’était l’Ouest ; à l’Ouest, c’était indescriptible.

1. STOP

Ici radio vivant, nous sommes les êtres et nous parlons en direct du lieu de nos histoires. Ici radio herbe, avec les ondes de couleur, ici radio béton avec le bruit des bétonnières. Le bonheur est une idée ancienne en Europe. Ici radio 2002 qui dans les rues ouatées diffuse le plaisir par vagues sur les petits-enfants de radio 1945, radio peur. Des vibrations nous traversent et déposent des notes dans nos cerveaux. Ce sont des haut-parleurs qui envoient des fluides. Stop.

Une stimulation atteint un récepteur sensoriel et nous faisons face. Deux stimulations passent en un laps de temps éclair. Nous sommes scotchés à la vérité. Franchement, qui est ce bruit que personne ne connaît par ici ; c'est le son de la marée. Nous habitons au bord de la mort, là où il fait très chaud. Nous voici sable, galets, jeunes hommes et jeunes femmes en bikini au soleil de notre situation historique : ici radio nous-cherchons- à-comprendre. *Nous voulons désensabler la réalité.*

Ici radio temps, radio Europe, radio roman. Cela fuse de tous les côtés et cela occupe le terrain. *Je suis le capitaine de la vie individuelle et je salue, talons serrés, le maréchal de la vie collective. Nous sommes les vitres et nous essuyons nos joues quand il pleut. Nous sommes les vitres et les vitriers se courbent sous notre poids en contournant la mare ; dans la splendeur cachée des nénuphars, nous reflétons le ciel, nous sommes des vitres montées à des fenêtres d'une maison de Haute-Loire.* Au même moment, à l'embouchure du fleuve, l'eau salée n'ose pas longtemps tenir tête à l'eau douce pour empiéter sur son territoire. L'eau salée ne s'en afflige pas. Son domaine est vaste. Elle baigne la rive de Buenos Aires, ville de l'Europe américaine, où il y a foule, cet après-midi de 1985, 1986, 1987.

Tout autour de l'Europe les vagues s'accrochent aux rochers et aux plages, à l'intérieur du continent glissent lentement des rouleaux froids ; un enfant se lève de son banc et en frappe un autre, dans un théâtre le drame s'achève misérablement sur une scène engageant deux acteurs ratés ; au loin, des oiseaux de combat cernent le ciel, qui se rend, dans sa sagesse, avant même d'avoir lutté. Fin de l'été.

Ici radio pare-brise avec dedans le ciel nocturne qui défile puis qui gît. Il est temps de descendre. Nous ne savons pas si nous allons monter. L'ascenseur gravit l'espace ; l'influx nerveux provoque le mouvement du muscle. *J'essaie de compter jusqu'à trois et je vois ce qui arrive.* Nous avons une course à faire et personne ne franchit jamais la ligne ; il est maintenant quasi certain que nous monterons ; je ne reste pas, on m'attend. Arrivé à quarante, je débraye puis j'embraye. Vive détruire.

Ici radio *dans-la-tête*, et que personne ne bouge. L'info de ce soir est qu'une armée secrète d'oiseaux citadins mange du fer et tyrannise de dociles végétaux urbains. Faits souhaitables : absorption massive par la racine des plantes de résidus décomposés de benzodiazépines jetées par les habitants ; stationnement le plus court possible du véhicule de la maîtresse devant le domicile de l'amant, et génération automatique de simulacres d'amour ; acceptation réciproque des déformations imaginaires d'autrui à l'aide du plus connivent des silences. Stop, j'ai dit. Que personne ne bouge.

Ici radio vivant, en direct de l'étrangeté, ce soir. Nous écoutons mais nos voix ne passent pas. Nous sommes des millions d'êtres bloqués les uns contre les autres à nous enfariner, à boire le

lait au sein de l'existence. La diffusion est : sept jours sur sept. La semaine est une femme malchanceuse accouchant chaque lundi de portées septuplées. C'est trop pour une seule femme. Nous nous occupons de ces enfants. Chaque jour, nous nous levons exprès pour dire, Journée, voici ton lait que tu bois à mon sein ; nous déjeunons ensemble et nous travaillons, nous partons en voiture à cause de l'Europe, nous sommes assis sur des fauteuils, des chaises, dans des salles d'attente baignées par la musique de radio médecine infiltrant les meubles salopés en skaï. Le terrain que nous occupons et couvrons est chaque fois plus immense. Par vagues concentriques, à partir de nous-mêmes, nous établissons des bases de plus en plus lointaines. Dans la terre meuble, avec la mort occupée à manger par-dessous, le centre croule, en notre absence. Et il n'y a personne pour préserver le lieu à notre place. Quand nous sommes vieux, un très grand cercle nous appartient, dont nous faisons encore le tour à pas lents. Attention à la marche. D'un côté, ce n'est pas nous, de l'autre, ça ne l'est plus – et la chute est facile, et probable. Entre temps, *tremblements*.

Ici radio amour, l'un pleure et l'instant d'après, il pleure encore ; l'autre rit, et puis l'instant d'après, il réfléchit. Une émission réalisée avec la collaboration de l'air et de la lumière, la participation exclusive du carbone. Notre programme est toujours nouveau, bien que vous l'ayez déjà entendu l'année dernière. Il est rediffusé tard dans la nuit avec les phares des voitures, un bouchon à la frontière française, et dans une étable. Il met ses yeux sur elle puis dans elle. À 5 h du matin, après une nuit de travail, la joie d'entendre les oiseaux et d'aller se coucher. Nous ne rentrons pas toujours seuls, mais rarement

accompagnés. Radio amour avec le sperme et les gestes et puis radio rêve avec toutes les absurdités qui débarquent.

Quand tous les habitants sont couchés, radio mort fait sa tournée déroutante à travers la ville. Barricadez-vous dans vos appartements pour éviter le mugissement de la peur radiophonique : radio mort souffle ici, canalisée dans les grandes artères, emportant tout sur son passage.

Ici radio mort, dans les soutes du navire, nous gardons les documents. Voici une cassette de plus et des années de programme. Combien de temps que radio mort émet ? Nous enregistrons tout, et les meilleurs moments ne seront pas souvent repassés. J'ai comme l'impression que nous stockons des bandes démagnétisées, néanmoins convoitées. Tous les acteurs travaillent pour paraître dessus. On ne les a jamais sous la main, mais on se les repasse toujours dans sa tête. Est-ce ici que le scénario bifurque ? Posez la question deux fois – une seule version est tournée. Ça économise le travail d'effacement. Vous ne reviendrez pas, mais n'empêche. Vous êtes devant la tête de lecture pendant un laps de temps très court, et c'est cela qui importe. Vous êtes cadrés de face à côté d'individus de dos ; il y a vous, et vous à côté de vous. Vous êtes seul dans une pièce à côté de quelqu'un d'autre.

Nous repassons aujourd'hui un film merveilleux, premier opus d'une myriadologie fabuleuse. Une myriadologie est plus qu'une trilogie. Vous écoutez la bande-son, la voix off. Vous écoutez radio vivant et il est une heure comprise entre zéro heure un jour et minuit le lendemain. Comme je goûte l'espace- temps qui s'agglutine en grappes à la fumée de ma clope. Nous avons les bandes de radio vivant enregistrées par

Arnaud Villeneuve, envoyé spécial dans la vie des bâtiments en Europe. Nous conservons les autres bandes avec des documents importants. Anna Ash écoutée dans le secret de son coeur, en train d'émettre sur une radio pirate, de porter plainte contre l'absence de présence par présence d'une absence. Paul Appelbaum en train d'émettre sur radio art pour asséner la musique de ses poings. Estelle-Irène Huck en direct des amphithéâtres de médecine, en live de son bureau de psychiatre. Et tant et tant, des kilomètres de bandes de vie toxique à sortir du bain froid de leur ratage chimique.

Des phalanges décharnées modifient les réglages sur des consoles de mixage compliquées. Ce dispositif est récent : avant radio mort, nous devions tenir une comptabilité papier, des fichiers énormes, Fichiers mort – nous posions la main sur des catalogues exhaustifs pour retrouver le jour où, pour la première fois, dans une grange, vous avez connu la jouissance (viol) ; un an après, dans un jardin, à votre anniversaire, votre regard en arrière. De temps en temps, nous rouvrons nos archives et nous regardons à nouveau. Nous redécouvrons avec intérêt vos vies éclatées dans leurs environnements instables. On vous voit batifoler dans le dégoût, la peur et l'envie de savoir. Votre avidité à prendre des livres sur des étagères, à les poser près de votre lit. Un jour, Anna Ash, à l'aube de son adolescence, saisit le livre de sa vie, entreprit de le lire ; ce qui est sur notre cassette, c'est le bruit de la chute de ce livre lorsqu'il lui tombe des mains, quatre ans plus tard, dans un frisson d'ennui. C'est un bruit long, mat, doux, qui atterrit en masse compacte sur la moquette usée. Étudiants à l'écoute, venez, prenez une seringue et remplissez-la de juste un peu

d'air, placez la pointe contre la veine de votre bras sanglé, et pénétrez dans radio mort. Il y a encore parmi vous une jeune femme nommée Estelle-Irène Huck, née en Angleterre mais résidant en France : venez étudier son cas. Elle est médecin, elle a étudié la médecine. Typologies moléculaires ; tests sur animaux donnant lieu à révélation de cas de stéréotypie motrice ; mais soins du visage le soir avec crèmes et onguents pour nettoyer tout ça. Nous avons de petits espaces avec des écouteurs pour comprendre Estelle-Irène Huck et en entendre parler en silence. L'instant où, un samedi matin, Estelle attache ses cheveux, jette un coup d'oeil à son teint dans la glace ovale, l'instant où elle se demande pourquoi elle n'est pas en train de pleurer, et se répète pour elle-même tout ce qu'elle a appris au sujet du système lacrymal – *couche huileuse superficielle, couche de mucine et couche de larmes !* –, cet instant serait riche de conclusions latentes, pour vous, étudiants. Chaque fois que vous mentez en portant à nouveau le verre d'alcool à votre bouche, le cocktail infâme de gin, de Ricard et de bière, vous ne riez pas tellement, chaque fois, étudiants, vous savez que vous feriez mieux de monter au dernier étage de l'immeuble dans une chambre libre, sans personne avec vous, et la seringue en main, venir rejoindre radio mort. Au matin, la tête de lecture efface les constructions ivres que vous aviez bâties la veille. Vous vous retrouvez à 10 h, seul chez vos amis, à nettoyer les verres et à passer un coup d'éponge sur la table, en sachant que radio mort vient d'enregistrer la scène, et que vous ne serez pas très content en vous revoyant, lorsque votre heure viendra ; elle arrive.

Auditeurs, auditeurs, chaque fois que ce n'est pas votre pure présence qui nous appelle, il se trouve quelqu'un dans le monde pour composer notre indicatif. Ne cherchez pas à fuir, rangez cet air affolé, faites-vous une raison *sur mesure*. C'est obligé. C'est ainsi. Vous appartenez d'office à la collection. C'est le sens de votre présence. C'est automatique au possible, vous émettez comme du radium la radioactivité de radio vivant triée et recyclée chez radio mort. Pas moyen d'y échapper. Ne prévenez pas les autorités. Nous sommes toute l'autorité disponible. Appelez la police : dites-lui de rentrer chez elle, de dormir deux heures et d'attendre que ça passe. Hommes invisibles en uniforme et sillonnant vos villes chaque soir et chaque instant pour vous prendre sur le fait d'être pris ; femmes envoyées spéciales, postées à vos fenêtres pendant que vous essorez vos corps près des carrelages de céramique humide ; réfrigérateurs familiers, imposants, placés dans les coins stratégiques de vos cuisines équipées afin de vous voir rentrer, trop tard, et ivres, après quelque nouvel échec moral ou bien sentimental. Il y a un sens spécial ce soir, dans l'air ambiant et dans un point du monde, là où des fins relancent des fins pour tout finir. Aux naissances, nous engageons de nouveaux moyens pour vous suivre. Nous équipons le réel de micros ; nous truffons valves et vulves de caméras endoscopiques. Aux morts, nous organisons quelque hommage, soirée spéciale radio vivant Untel. Vous voulez savoir quelque chose sur la vie ? Branchez-vous un instant sur notre canal, nous rediffusons la vôtre ou celle de vos amis, l'ère maussade de n'importe qui. Nous enclenchons au moment opportun. Nous sommes prévenus par des signes ténus dans l'atmosphère, la sonnerie

impromptue d'un téléphone dans un appartement presque désert donnera le la du concerto funèbre. Sur la table basse, dans la chambre, près du lit bien fait, voilà ce qui unit les divers acteurs de notre vaste spectacle, un bruit soudain à gauche du réveil et de sa lueur, une musique solitaire qui émerge au carrefour. C'est notre standard, par définition : chaque bruit de pas ; chaque numéro composé ; et chaque cri retenu ; sonne à notre oreille attentive. C'est la même ligne, une ligne derrière une ligne. C'est quelqu'un qui appelle quelqu'un, bien que nous ne soyons guère prêts à nous répondre. Un signal clair qui marque le début du prologue, trois coups brefs avant l'effondrement du rideau. Patience. Ça appelle. Ça commence bientôt ; prenez place dans la rue, chez vous, appuyez fermement votre dos contre quelque mur stable. Un moment encore. Le claquement d'une portière saura nous avertir qu'il est temps. Quelque chose se trame. Nous voulons dire, se tramera. Enfin, se tramait, tout à l'heure. Bah, l'heure, quelle importance, chaque fois que vous cessez d'émettre.

Ici radio mort. D'année en année, depuis qu'elles existent, nous avons diffusé des centaines de reportages à propos des stars du rock et nous ne savons rien de plus. Nous cherchons à comprendre comment fait une lumière pour entrer dans nos télévisions ; et une fois qu'elle y est, pourquoi elle en sort. C'est simple : *c'est parce qu'on allume.*

Ils habitent dans des rues filmées uniquement. Ils envahissent les rues, portant sur eux des dizaines d'animaux morts. Portant du cuir et des foulards, menant à bien une entreprise de séduction de votre gorge, afin de vous faire cracher, fumer, pour tapisser le fond avec leur truc, *vous faire avaler le rock*. Ils vous

veulent quelque chose quand vous rentrez le soir, d'ordinaire, vous les croisez dans les rues qui habitent votre télévision ; ils sont tout votre accès à un monde sauvage, métallique, nu. Nous sommes devant le concert, près du bruit du frigo, pas loin du cellophane. Jaguar d'aluminium, il frotte sa cuisse gainée de cuir contre le support du microphone, dans la lumière de son salon argenté. Allez. Allumez vos yeux, faites étinceler votre splendeur obscure, jouez votre partie cinq minutes, mais sortez de là ; venez faire contraste – vous mentez pareil.

Il est maintenant 22 h 30 et vous écoutez radio mort. Et vous n'êtes pas une star du rock. Vous savez, de toute éternité, qu'il n'y aura pas de star du rock ce soir – aucun mouvement lascif des lèvres, pas de contorsion fumeuse des hanches. Vous êtes chez vous. Admettons un appartement. Tout le monde est Villeneuve. Villeneuve est devant la télé, et vous êtes Villeneuve, et il n'est pas chez lui. La télévision chez Arnaud Villeneuve est posée sur le réfrigérateur. C'est une configuration qui a deux semaines, qu'il trouve intéressante. Il n'allume pas la télévision. Il est assis devant, n'est pas chez lui, est chez quelqu'un qui est parti ; il s'est permis de déplacer un peu les appareils. Il tente une expérience formidable qui consiste à enfermer stars du rock et lumière ensemble dans la télévision, à séquestrer des restes d'aliments dans le réfrigérateur, un kidnapping ici, happening de l'avenir là. C'est une forme d'art très souterraine, très instinctive, sans doute due au fait qu'il n'est pas chez lui.

Ici radio mort. On vous filme chez vous en train d'allumer la télé et d'ouvrir la porte du frigo. On vous prend, pour ainsi dire, sur le fait, on vous saisit entre deux lumières, à faire des allers retours entre la star du rock et la casserole de pâtes.

Une situation typique, à vrai dire. Centaines de documents sur le sujet, ses tenants, ses aboutissants. Pointilleuses études concluant à la nécessité de l'insomnie, puisque chacun est entassé, tout seul, devant la porte de sa sortie, représentée par les murs sales, la fraîcheur dans le hall, la rue et le bureau, le chat, ta lettre maudite, et le verre que je descends.

Il fait sombre dans l'appartement où vient de se lever Arnaud Villeneuve et on note la présence d'une porte juste devant lui. D'après les données disponibles, c'est une porte qu'il choisit de franchir, ou plutôt, qu'il vient de mettre derrière lui. C'est le signal, d'après le code convenu, c'est le début du *bruit*. Si vous voulez savoir *qui* est ce bruit, n'appelez plus, notre standard est saturé. Tout nous donne la réponse en cet instant : la vibration de l'air. À l'origine, on trouve deux clés. L'une ferme la porte. Les stars ne sortiront pas. L'autre ouvrira peut-être une portière de voiture. Hé, mais j'y suis, c'est la descente d'un escalier, sortir et être issu. Qu'est-ce que c'est que ce reflet nouveau sur une partie mouvante du véhicule immobile. C'est le soir, dans la rue, à Lille, et il sera bientôt 23 h, juste après un bruit.

Le thème de radio mort, ce soir, est Arnaud Villeneuve. N'allumez pas d'autre radio, ne lancez pas d'autre musique ; vous êtes descendu avec lui, vous montez secrètement à l'arrière. Vous a-t-on raconté l'histoire de ce cadre supérieur qui a précipité son véhicule contre un arbre par beau temps ? C'en est une autre. Écoutez. Arnaud Villeneuve a vingt-quatre ans. Gens dans tout l'Occident, dans des voitures et dans des rues, et lui positionné dans une autre voiture, au fond d'une autre rue à l'Ouest. Arnaud Villeneuve est un thème intéressant, dense, opaque. Arnaud Villeneuve est le jeune présentateur vedette

de radio vivant, son créateur, son concepteur, radio libre depuis mai 1995, radio transmise en direct depuis les secteurs de la vie qu'il a décidé de traverser, en direct des cuisines pauvres, des villas avec jardin, des balcons de HLM, en direct des parkings et des caves, des magasins, des standards d'hôpitaux et des agences immobilières. Pour ce numéro spécial de radio mort, émission enregistrée le 10 juillet 2002, à 23 h, dans quelques minutes, on fête la fin de radio vivant. On veut faire une surprise au principal protagoniste. Servez-vous un verre de détergent, ça va commencer. Jappez dans la nuit. Et n'oubliez pas d'ouvrir la fenêtre, sans vous pencher insuffisamment ; à un moment, ça pourrait être salutaire. Apparemment, ça commence. Si ça ne vient pas, faites signe, on écrira.

Ici radio radio, il est 22 h 30 et un carrefour désert d'une agglomération française est notre studio. Des oiseaux de proie statiques connectent quatre marronniers. Je ne reste pas, je suis attendu. C'est 2002, c'est maintenant, c'est le moment où radio vivant laisse place dans une chair à radio mort. Radio mort n'est pas encore prête. Radio mort part de 1945, lance un dé et tire un numéro dans la liste des vivants de 2002. Radio mort choisit le temps et le lieu, élit une situation comme une autre – belle situation.

Belle soirée d'été au carrefour du boulevard Montebello et de la rue d'Isly, dans la ville du Nord. Chez elles, des femmes lilloises font l'amour avec des hommes lillois, sur des canapés ramenés de Dunkerque, Nantes, restés à Lille. Dans les maisons, on va presque se coucher. On regarde la télévision avec les autres vivants. Chez Estelle-Irène Huck, cependant, on ne s'endort pas. Estelle-Irène Huck ce soir est seule chez

elle. Ce soir, elle anime radio mort, elle est un invité spécial du hasard pur, des circonstances, du fait d'être là. On lui avance sa chaise et elle est là où ça enregistre. Estelle-Irène Huck n'est pas chez elle en robe avec un pull ; elle est chez elle, elle porte une chemisette avec les manches remontées gentiment, avec des franges et des froufrous.

Elle est au centre d'un moment spécial, une situation bien décrite par la littérature spécialisée. C'est un spectacle étourdissant, l'instant présent scotché au lavabo tourne lentement autour d'un filet d'eau au-dessus d'une surface qui monte, lorsqu'une mousse blanche s'accroche aux avant-bras qu'on plonge au milieu des vêtements du jour. Le linge a l'air de se plaire dans cette eau brune, et ce clapotis liquide contre la blancheur incurvée doit signifier une union prometteuse. J'espère. L'instant d'aujourd'hui porte un masque de lieu. Il a une expression qui comporte un frigo, une friture, un tableau de maître dans un musée. La modification du lieu incarne le passage du présent au futur, au temps présent. Le lieu incarne aussi le passé, le fait sécher comme du linge. Un drap blanc, humide, est tendu par Estelle-Irène Huck dans le salon de l'appartement qu'elle a avec Paul Appelbaum. Il est 22 h 40, un bruit.

Elle est debout près de la boîte à pharmacie. Ici radio mort, écoutez bien, vous entendez ce bruit connu dans l'autre pièce ? C'est quand quelqu'un est dans une pièce. Ça veut dire que quelqu'un a soulevé le combiné et composé votre numéro. Une stimulation atteint un récepteur sensoriel, mais les avant-bras d'Estelle doivent rester occupés à frotter à nouveau du linge blanc ; ça veut dire une fois et deux fois et à la deuxième fois

Estelle sort ses mains et tourne le robinet d'eau froide et les passe dessous, ça veut dire une troisième fois avec la serviette et en allant vers l'autre pièce, et ça ne veut plus rien dire.

Elle est debout dans l'autre pièce et Paul n'est pas là. Pour se dévêtir il y a un choix à faire entre poser la chemise sur la chaise et la ranger sur un cintre dans l'armoire. C'est le moment pour la chaise. Elle est debout en train d'essorer le linge. Ça séchera dans la baignoire sur un cintre, puisque tout se rejoint. *Il est tard. Je ne saisis pas ce truc avec assez de calme apparemment.*

Elle est assise sur son lit qu'elle défait et c'est une paire de collants qu'elle tient si tenir est possible. Si tout se passe normalement se dit-elle, vous dites-vous, je vais me retrouver face à ma toison pubienne, en toute sécurité, avec toute ma confiance habituelle – je suis couverte d'organes brillants. Et la voici vraiment. Elle est belle, blonde, bouclée, seule. Maintenant quelqu'un est à nouveau dans une pièce, mais elle ne sait pas d'office si c'est la même personne dans la même pièce pour la faire sursauter et se lever pour faire cesser de sonner et répondre. Ça veut dire une fois et deux fois et elle s'est accroupie auprès de la table basse où l'appareil attend. Et c'est le combiné près de l'oreille, une situation claire et bien définie et allô. Tu peux ne pas parler autant que tu veux mais je sais qui tu es, cela veut dire ça pour quelqu'un ou personne ou bien ça ne veut rien dire du tout et ce n'est pas un appel, néanmoins c'est connu, c'est ce qu'on fait, c'est ce qui est effectué.

Elle reprend ses collants sur le sol. Le sommeil se couche sur le lit et dort. Estelle le laisse. Elle est vêtue, elle met une veste et pense qu'elle va sortir. D'après nos informations, c'est

une des choses qui se passent à Lille, le rideau pèse tellement, aucune raison de ne pas tomber, dénombrez-les. À Lille, à Lille. C'est le soir, à Lille, en été, comme la pluie cherche à délaver les briques quand je me penche tellement sans jamais te voir revenir.

Juste à temps. Il est 23 h une fois de plus ; c'est souvent, vous croyez ? 23 h ici et en même temps 23 h là, on est ensemble et vraiment occupés, malgré tout, à passer à côté l'un de l'autre. Il est 2 h à Bucarest et c'est le même moment quand un jeune homme roumain entend au loin le grondement de l'Occident qui approche. Il est 8 h à Oulan-Bator, où l'on croise les doigts pour qu'il n'arrive pas trop vite. Et c'est *ici radio mort, au quatrième top il sera à nouveau 23 h, mais cette fois* définitivement. C'est bientôt l'heure d'être l'heure, le moment d'avoir à sortir sans entrer et puis de fuir avec la rue dans la rue.

Il est donc 22 h 40. Voilà toute la rédaction mobilisée à cause d'un événement tout spécial. Sur le boulevard Montebello, un homme a disparu. Avis de recherche. Il nous faut à tout prix retrouver notre envie de chercher un témoin. Il doit être laissé à ce stade une phrase en blanc, il faut marquer une minute de silence, car c'est grave. Attendez ici sans bouger, nous revenons. *Gemacht*. Il est revenu. Paul Appelbaum vient de quitter le boulevard Montebello et fait à présent son apparition sur la place Cormontaigne par une série de transitions imperceptibles. Priez pour qu'il s'en aille vite, comptez les pas. Voici un et deux n'est pas loin, et pour tout dire c'est déjà trois et voici une porte verte qui donne sur la rue d'Isly. Attention. Soyez attentifs. Soyez primitifs. Avec Paul Appelbaum qui ne bouge plus, il doit se passer quelque chose.

Il se tient debout devant la porte et détend sa jambe pendant qu'il plonge une main dans la poche de son pantalon comme s'il faisait à peine un geste. Eh bien, ce sont deux inconnues qui ne vont pas tarder à se présenter. Une surface prédatrice et une cavité récipiendaire, deux gouffres en présence, l'essentiel. Qu'y a-t-il derrière la porte verte au bout de la rue d'Isly ? Ça ne nous intéresse déjà plus, à vrai dire. Quand même, voici la clé. Paul Appelbaum sort une clé de sa poche et ce n'est même pas intéressant pour lui. Et il la sort quand même, et même il ouvre, avec, une porte dont il se moque. Manifestement, il tient un compte précis des raisons qui l'amènent ici à cette heure et, tandis qu'il monte les escaliers, il ne s'attend pas à tomber dans le vide. C'est ce qui nous aide, en général, à avancer : de supposer que se présente bientôt le seuil attendu.

Il entre dans cette pièce. À l'heure actuelle, il devrait être en train de franchir le seuil de chez lui, de rentrer, et de retrouver Estelle ; or il préfère, nous avons des goûts bizarres, être ici, et avancer maintenant au milieu de chez Anna Ash, dont il a la clé. Un appartement enfantin, représentant l'enfance quand elle est vide, ces aspects-là, bibelots, les surfaces saturées. Anna Ash, apparemment, n'est pas là. Eh bien, ici radio mort, nous filmons une absence remarquée. Un combiné ne vient-il pas pourtant, il y a quelques instants, d'être reposé ? N'y avait-il pas quelqu'un ? Apparemment, il n'y a personne. Je suis venu pour rien, se dit Paul Appelbaum quand il sort ; et il laisse Anna Ash chez elle en train de prendre du plaisir à faire avérer son absence ; elle est derrière un meuble, impeccable, cachée, ridicule, en train de jouir d'une position divine, *deus*

absconditus. Eh bien la porte est refermée, et à nouveau Paul Appelbaum marche jusqu'au milieu du boulevard Montebello.

Radio mort, à la régie, tout est en place et nous pouvons commencer.

OK. Au signe convenu, Estelle-Irène Huck est sortie. Dehors, je veux dire. Elle apparaît en voiture tout au bout du boulevard Montebello. Elle ne connaît pas le chemin, elle connaît juste l'adresse, et elle a regardé sur un plan. Boulevard Montebello, puis rue d'Isly : c'est là, en face du consulat d'Italie, que vit Anna Ash. Estelle-Irène Huck ne connaît pas Anna Ash. Elle connaît juste le nom. Exemples de noms : Londres, Trafalgar Square, le Tranxène, le Lexomil, Alice Mathieu, Bruno Bettelheim, Jean Piaget. Anna Ash.

Anna Ash, à 22 h 45, est chez elle. Elle ne connaît pas Estelle-Irène Huck. Pas son nom. Mais son numéro de téléphone. Exemple de numéro de téléphone : le 12. Excusez-moi, je voudrais le numéro de téléphone de Paul Appelbaum, à Lille. D'accord. Le numéro de Paul Appelbaum est celui d'Estelle-Irène Huck. Ils doivent se connaître, d'une manière ou d'une autre. Chez elle, Anna Ash ne s'attend pas à voir entrer Estelle- Irène Huck, qu'elle ne connaît pas. Elle ne s'attend pas non plus à voir revenir Paul Appelbaum, qui vient de partir. D'ailleurs, Estelle ne viendra pas jusqu'à chez elle, et Paul ne reviendra pas non plus. Anna Ash est à sa fenêtre un instant, elle regarde la rue. Elle ne se demande pas si on entend, de la rue, la musique qu'elle diffuse à plein volume sur sa chaîne hifi. Cette sonnerie dans les graves. De fait, on l'entend. Anna regarde quelques instants, ne pense pas à Paul Appelbaum, puis revient en arrière et se couche sur son lit. Elle ne va pas

se coucher bientôt, mais tard. Dormir le plus tard possible. Pourquoi pas. Impossible de se tromper de touche : Record.

L'émission est lancée au milieu du boulevard Montebello. C'est un des véhicules, je pense, qu'envoie l'Occident pour créer du mouvement sous nos yeux, nous amuser le soir si l'on rentre. Estelle-Irène Huck pensait, tout en roulant, une main sur le plan qu'elle avait posé à côté d'elle sur le siège vide du passager, qu'il allait bientôt falloir tourner à gauche. Mais d'apercevoir Paul Appelbaum, à sa droite, marchant seul sur le trottoir, la conduit à freiner brutalement. Elle ne s'attendait pas à voir Paul dans le coin. Elle le voulait chez elle c'est pourquoi elle partit. Elle freine et stoppe en plein milieu de l'avenue. Sous les lampadaires de la ville, Estelle-Irène Huck a trouvé celui qu'elle cherchait. C'est l'homme de vingt-cinq ans qui aurait dû être en sa compagnie une heure plus tôt, dans leur appartement lillois : celui qu'elle cherche, un autre invité de radio mort, l'émission va bientôt commencer. Rewind. Record. Fast Forward. Un instant.

Estelle-Irène Huck descend de voiture et s'avance vers Paul Appelbaum, qui l'aperçoit seulement. Elle décide de ne pas dire ce qu'elle voulait. Elle a un mouvement nerveux avec ses cheveux. Elle regarde le visage de Paul, qui ne paraît pas étonné, juste défait, conquérant, frappé et en pleine forme. C'est le visage qu'elle connaît, et devant lequel elle se place, tout à coup, de nouveau, comme la première fois, pour le gifler, pour une raison qu'elle a. Alors elle lance sa main, de haut en bas et de gauche à droite, afin de tasser un jour plus un jour plus un jour, sur une face, pour montrer qu'elle vient de *saisir l'art* ; vous, vous saisirez plus tard. Pour le moment elle lance

sa main ; or il semble que lui, Paul, n'est plus décidé à rester là finalement sans rien dire à se faire nier les joues par des mains amantes ou amies : il esquive le mouvement sans un mot, et s'éloigne, sans un *bruit*. Et c'est un autre bruit qui se dépose sur la bande. Les pas de Paul sont le jingle trépidant de radio mort, le groupe qui a racheté radio défaite, une radio d'Angers. Paul Appelbaum est né à Angers, mais à présent il marche le long du boulevard Montebello, à Lille. Les diodes clignotent. Estelle-Irène Huck rentre dans la voiture et rallume un faisceau de phares devant lequel elle espérerait ne trouver qu'une route vide, sur laquelle rouler longtemps pour ne plus penser, filant en trombe vers une zone neutre de la vie, via, malgré tout, la rue d'Isly. Et en effet elle rencontrera bien, dans quelques instants, une zone de la vie ; mais elle s'est trompée : ce sera une zone fortement connotée, qu'elle va figer d'un coup sans le vouloir, en digne présentatrice, à la belle voix fine, de radio mort. Rewind.

Il y a quelqu'un aux alentours du carrefour vers lequel se dirige Estelle-Irène Huck. Il y a même plusieurs fois quelqu'un. Notamment, je suis là. Je travaille, je suis reporter pour tous les envois d'ondes et de messages. Ce soir-là, je suis positionné aussi, j'attends, ça me revient maintenant, en fait je n'attends pas. Je suis en poste près du métro Cormontaigne, à l'angle de la rue d'Isly et du boulevard Montebello. J'attends quelqu'un. L'émission commence. Commence tout le temps. S'arrête.

Quelqu'un sature les ondes, c'est Arnaud Villeneuve qui traîne dans le secteur. Manifestement, à voir sa façon de rouler au pas, lui aussi cherche quelqu'un. Il cherche quelqu'un tous phares éteints, à basse vitesse, le long des rues afférentes au

boulevard Montebello, Isly, La Bassée et Canteleu, il erre dans les environs.

Il se gare à proximité de la place Cormontaigne et descend de voiture. Il s'engouffre dans le métro Cormontaigne, il a cru voir une star du rock y entrer ; il ne l'y trouve pas, n'aperçoit que ma propre forme personnelle et ténue, qui se tient donc maintenant en contrebas en faisant mine d'attendre sagement que la bonne rame de la vie vienne me prendre, et me montre ses souterrains, et me redépose quelque part où l'existence ravisse. Elle ne vient pas, mais j'ai fait mon travail, Arnaud est descendu, le timing est précis. Il remonte à la surface, reprend sa voiture et attend au feu rouge pour partir. L'instant, record, le timing, l'occasion.

Ici radio mort, nous nous réjouissons que tout le monde soit à l'écoute de la première partie de notre programme. À cet instant précis, tous nos envoyés spéciaux sont sur place afin de savoir la vérité sur radio vivant. Tandis qu'à une fenêtre, le regret en personne présenté sous la forme d'une jeune fille moderne se défonçant à la techno par injection directe de 90 dB dosés lourds a disparu il y a une minute, Arnaud Villeneuve a bien vu quelqu'un s'enfoncer sous les voûtes du métro Cormontaigne, mais ce quelqu'un n'a fait que courir très vite pour reparaître par l'autre bouche. On filme quelqu'un qui court le long du boulevard Montebello, qui atteint la voiture d'Estelle- Irène Huck et, juste au moment où celle-ci y revient après avoir tenté de gifler Paul Appelbaum, qu'on ne voit plus d'ailleurs, le quelqu'un se glisse à l'arrière, sans être aperçu par la conductrice. Il est maintenant dedans et prêt à accomplir sa mission. Ici radio mort, suite de notre programme. Tout repose

sur une synchronisation de précision. À l'instant t, alors que le feu devant Arnaud Villeneuve tarde à passer au vert, la voiture d'Estelle-Irène Huck redémarre. Du fond de l'instant t-1, que représente le milieu du boulevard Montebello, déferle donc une grande vague dévastatrice, moderne et anti-échec, une vague de vitesse pure qui s'avance pour faire front. Estelle est en colère. Son bras tremble et ses yeux sont humides. Reportage spécial sur la vie en Europe. La voiture d'Estelle-Irène Huck file sur le boulevard Montebello. Le feu est vert, orange. Estelle lève le pied, mais le mystère embarqué à l'arrière force le passage vers le siège vide du passager. Estelle ne sait pas de qui il s'agit ; et il n'est plus temps de savoir. Cette forme sauvage, vengeresse, dont personne ne peut voir les contours, passe à l'avant, s'approprie le siège du passager et glisse un pied du côté de la conductrice. Estelle ne sent rien. Le pied du voyageur se pose sur l'accélérateur, et la voiture est projetée vers l'avenir. Le feu est rouge. Rue d'Isly, il vient de passer au vert. Entendez-vous cette musique sourde, à la fenêtre d'un immeuble ? Qui sont ces lampadaires sur la place Cormontaigne ? Arnaud Villeneuve enclenche la marche avant et s'engage. Voiture à cinquante mètres du carrefour. Voiture d'Estelle- Irène Huck lancée à pleine vitesse. Le feu rouge s'évertue à dire qu'il faudrait s'arrêter. Le seuil d'énervement d'Estelle la rend immune à ce signal décisoire et banal ; tout ce qu'elle voit, c'est un véhicule conduit par un individu en noir, juste en face d'elle, et vers quoi elle fonce ; elle cherche à donner un coup de volant à gauche pour l'éviter ; mais le voyageur, saisissant son bras, rétablit la direction. Temps, occasion, moment ; pause.

Maintenant. Elle heurte à 120 km/h le corps patient et abattu d'Arnaud Villeneuve qui, frappé sur sa droite, va s'encastrer, avec toute sa coque de métal, dans la vie d'un marronnier de la place Cormontaigne. Le bruit se répand, tout fume et clignote un moment. Dix secondes plus tard, tout est à l'arrêt sur la place Cormontaigne. Nous avons deux véhicules emboîtés l'un dans l'autre. Estelle-Irène Huck subit un important choc traumatique. Sa tête pend sur le côté gauche près de la vitre brisée ; cependant, elle n'est que blessée. Arnaud Villeneuve, lui, entre déjà dans le coma. Il n'est pas question de redémarrer pour retrouver l'individu qu'il cherchait. Celui-ci d'ailleurs, miraculeusement épargné, ouvre la portière droite de la voiture d'Estelle et sort. Il s'approche de la voiture d'Arnaud Villeneuve et se penche sur lui. Il l'embrasse, sur la joue, pour lui dire *au revoir.* Cette vitre aussi est fracturée. Arnaud Villeneuve baigne dans le sang. Il tente d'émettre un peu, *ici radio vivant, en direct des draps de métal dont je ne peux plus sortir*. Il n'émet pas. Le signal bruité qui remplace sa voix sur les ondes de radio mort réjouit tous les auditeurs. Le voyageur fait à la caméra un signe de tête, puis se retourne et s'apprête à suivre à peu près le même chemin que, tout à l'heure, Paul Appelbaum. Mais le voyageur, ni ce soir ni aucun autre, n'est pas ami avec Paul Appelbaum. Ce voyageur est le vrai animateur de radio vivant. C'est lui la vraie vedette de cette émission. J'ai menti. Ça commence. C'est fini. Coupez, on reprend tout depuis la première scène.

2. REWIND

Ici radio mort. Écoutez. Parfois, on est parti acheter en ville un aliment vraiment crucial. Toute une force de conviction est mise au service de cette recherche de nourriture. Je parle de sel, de miel – quelque chose de crucial. Alors on est lancé dans la ville. On veut des pâtes, du vin. On ne s'attend à rien d'autre qu'à retrouver l'Ouest à sa place, à l'ouest, le beurre à son rayon. On circule, on entre, on prend. On passe à la caisse. On raque, on paye. On est tout au poivre, complètement dans l'épice. Dans la galerie marchande, on passe, rempli d'un sentiment de complétude. Mais on *passe devant des vitrines*. Je répète : on *passe devant des vitrines*. Et ces vitrines reflètent. Reflètent quelqu'un portant un sac, rempli d'une bouteille de vin, d'un alcool, d'un jus, d'une miche de pain. Et reflètent un pilier derrière quelqu'un. Et il y a à nouveau quelqu'un derrière le pilier derrière quelqu'un. Il y a quelqu'un avec force, qui incarne quelque chose. Derrière le pilier, il y a l'autre pilier. En face, à nouveau quelqu'un. On est avec le petit sac plastique, la substance est dedans, et à côté, derrière, la démultiplication – des gens, des piliers. Qu'y a-t-il ? se dit-on. Que se passe-t-il ? se dit Estelle-Irène Huck le 7 novembre 2001 alors qu'elle descendait acheter du vin. On tient le sac bien fermement et on passe derrière quelqu'un et on va vers un pilier ; on tourne, on va vers un autre pilier ; un autre derrière lui. On remonte de pilier en pilier. On échappe aux gens et on remonte. On passe derrière. On contourne ; on oblique. Enfin on arrive. Derrière le pilier, caché, il y a quelqu'un qui est nous. On est là avec un sac à la main, et dans le sac une bouteille de vin. Et on ne comprend pas ça. Et on reste coi, devant ça. Et puis on rentre et on boit le vin et on continue de s'inquiéter. Et ça devient

terrible, et on descend verre sur verre. On se dit, ce n'est pas possible. Ça ne peut pas être comme ça. Et ça sera toujours comme ça, quelqu'un derrière un pilier. Voilà ce qui se passait le 10 juillet 2002, auprès des marronniers, sous les toits, dans la rue et sous les pare-brise.

Ici radio mort. Le 10 juillet, à 23 h, il y a une cassette derrière une cassette, et quelqu'un sur chacune, portant la bande magnétique de sa vie autour du cou en signe de menace contre quelqu'un ou soi-même, si jamais je sautais. Quatre heures avant l'accident, Estelle-Irène Huck faisait face à Alice Mathieu dans la cour d'une institution spécialisée. Derrière la scène du crime, sourit l'Ouest. À l'Ouest, des millions de familles travaillent dur pour rendre fous des millions d'enfants. Si rares sont ceux qui se sortent indemnes de la famille occidentale moderne. Apprenez quelles heures sont derrière l'heure présente. Apprenez quels pères sont derrière les filles qui restent nos patientes lorsque nous devenons femmes-médecins. Apprenez comment Alice Mathieu fit son entrée dans la vie, sous le coup de l'influence de la bite moite d'Édouard Mathieu que maintenait en vie la mise à profit de son matériel agricole dans la terre grasse de la Haute-Loire. Plongée dans le temps. Il étale son tapis d'amertume sur le sol, et ne veut plus le reprendre. Nous repassons les documents. Play.

DOCUMENT : ALICE MATHIEU
Bébé pleure dans la cour

Avant guerre, Édouard Mathieu, un corps humain, avait quitté son village de Haute-Loire au sortir de l'adolescence avec comme perspective un emploi d'ouvrier sous-payé dans l'industrie automobile d'un département proche. Il l'obtint, grâce au soutien de membres de sa famille déjà sur place. Pour que ceux qui le voulaient puissent prendre leurs risques correctement et, le cas échéant, décéder en voiture, il plaça les tôles d'acier dans la main des machines, qui les usinaient, les tordaient, pour sortir finalement de ces êtres de fer des véhicules en vitesse armée, durs comme des univers en extrême contraction, et dépouillés de scrupule en matière de préservation de la vie. Mais trois mois plus tard, tel un personnage importun, débarqua dans sa vie la Guerre, s'agglutinèrent autour de son corps des oripeaux de soldat, puis de prisonnier, et plongèrent dans son coeur des centaines de nuits froides.

On regarda fuir le temps sur les routes. Avec lui, les saisons, les morts et les grossesses, les récoltes maigres et les repas. RAS, Sire ; partout les portes coulissaient sur leurs gonds, dans les capitales européennes le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* intéressa ses lecteurs, le *Times* les siens, chacun son avenir, en Haute-Loire un corbeau se posa sur un chêne et regarda ses ailes, avec étonnement ; les vents balayaient les champs de blé, ceux dévastés se voyaient envahis par les herbes non mauvaises mais naturelles et primitives, on lança des journaux dans le feu, avec de bonnes ou de méchantes nouvelles ; enfin un vaste territoire réémergea de ses nuages de cendres.

Fondu dans sa campagne native, un homme revenu dans son village, quelqu'un à la musculature développée par l'abrutissant

labeur et polie par la fatidique oisiveté, persistait, sans se poser de questions, dans l'existence ; erreur ou pas, il offrit ses bras pour manger dans une ferme, constata peu l'anormalité de la situation, entendit parler d'engagement, attendit enfin, comme il l'avait en somme toujours fait, ici devant l'employeur et là devant la guerre. Or, un jour de printemps, où la terre exhalait ses premières chaleurs, Édouard Mathieu se réveilla tout à coup d'une sieste, les lèvres sèches ; cherchant à examiner un peu plus et à entrer plus avant dans la réflexion, tâtant son corps, il découvrit dans sa bouche tout un cruchon de peur liquide qu'il avait recueilli au creux de ses joues pendant les années de guerre sans le boire. Le 8 mai 45, il s'éleva sur le seuil d'une maison de Haute-Loire un geyser vaste et magnifique. C'était Édouard Mathieu qui recrachait quatre ans de terreur.

La sorte de bruine qui retomba déclencha la reverdie pour une nouvelle partie de sa vie d'être humain, là-bas en France. On ne le connaissait pas comme un homme dur, environné qu'il était par des hommes non autrement plus souples. C'était pourtant un homme intrinsèquement rapace ; s'il avait pu avoir chez lui des chaises de fer, il les aurait eues ; mais le fer est coûteux ; il se contenta de bois, le plus robuste qu'il pût trouver, pour asseoir dessus sa patience endurante et la fatigue des soirs. Une pluie s'abattait ; en bas à gauche, l'anticyclone des Açores manifestait sa prééminence par des trombes ; mais Édouard Mathieu, parvenu à vingt ans d'âge comme déjà un vin vieillissant mal, ne coupait pas pour autant son corps d'eau. Torse nu dans le printemps humide, il mettait une main sèche à la tâche, dirigeait une poignée d'ouvriers agricoles sur le domaine paternel en aboyant des ordres et courbant les échines sur le sarclage. C'est peu de dire que ses relations avec son père témoignaient d'une faible complicité. Une sorte de haine farouche,

quoique mal motivée, les opposait. Édouard attendait la première occasion de repartir. Les nécessités de l'heure, la situation diacile des industries stéphanoises qui l'avaient employé le contraignirent à patienter aux champs – indéfiniment. Il stagna donc, à l'âge de vingt, vingt-cinq, trente ans, et jusqu'à près de quarante, comme une mare d'eau morte, à sec onze mois sur douze, vaseuse et dépourvue de poissons. Célibataire.

Les femmes des bals, en robes à fleurs, paradant sur les pistes paraffinées, la douce histoire de l'amour enseignait qu'il fallait non les prendre comme pain mais les attirer comme oiseaux. Au bal de son village, Édouard Mathieu, rasé de frais, croyait tendre adroitement ses filets et poser habilement ses appeaux. Les femmes de classe moyenne pouvaient bien rire de lui : elles n'étaient pas le gibier qu'il visait. Mais les filles de paysans, plus ou moins bien gardées dans les girons de puissance virile, portant en leur secret un peu gras la promesse d'une reproduction de bonne qualité – et si tout allait bien, d'un mâle, prochain paysan vigoureux –, constituaient sa vraie cible. Il invitait jusque tard dans la nuit, une par une, ces petites poules d'eau au ventre frais, qu'il convoitait pour fonder un ménage rural en Haute-Loire ou ailleurs. Après nombre d'essais plus ou moins prometteurs, mais vains, il fixa son attention sur une certaine Marie Guillou qui avait les bras dodus, le cheveu noisette et la bouche rouge, avec des yeux dont on oubliait le peu de grâce. Il la tint dans les danses de la manière la moins modérée qu'il pût ; de telle façon qu'elle sentit, régulièrement, au rythme des fêtes, la consistance de l'intérêt qu'il lui portait. En conversation, il fit comprendre aux responsables qu'il projetait, si possible, une alliance ; il arguait d'une absence de passion pour l'alcool (ce qui n'était qu'à moitié vrai, mais n'effrayait pas), d'une ardeur à la tâche,

et par ses attitudes faisait comprendre qu'il saurait non tenir, mais faire tenir, une maison, et fructifier une exploitation. On lui confia donc oralement, un soir de septembre, la possibilité d'un accord. On mangea en commun : pour constater qu'il savait être dur sur le pain, correct sur le vin ; en somme il fit bonne impression. On annonça le mariage. Dans la ferme paternelle, le père d'Édouard accueillit l'épouse un peu froidement ; moins glacialement qu'il ne reçut son fils. Qui attendait toujours l'occasion et ne comptait pas s'éterniser. Faut-il rappeler qu'il est en toute rigueur impossible de s'éterniser ici-bas ? Car dans les capitales de même, tel décède soudainement d'un accident dans les conduites de gaz, telle aïeule laisse sa peau traîner sur son lit dans son appartement du XVIè, avec les bijoux vieillots mais revendables éparpillés dans les tiroirs, et seuls les croyants y échappent ; sinon, personne. Marie Guillou devenue Marie Mathieu se passa de l'eau sur le visage, testa le lit, puis se coucha en chemise de nuit dans la chambre d'Édouard.

Le plaisir intervint cette fois-là entre eux à la faveur de l'absence psychologique de Marie, qui s'oublia à serrer de près son époux, l'excitant dans une zone ; ce n'était pas la première fois dans toute l'histoire du monde que le plaisir se manifestait ; c'est peut-être la raison pour laquelle Édouard Mathieu, cette fois où il advint sur lui, ne le goûta point trop, comme sous le coup d'un relent de morale aristocratique qui veut que l'on ne prête attention qu'à ce qui est rare ; mais ce fut à peu près la dernière. Or sa femme commença, elle, dans les années 70, à réfléchir que peut-être un peu d'extase, dans une maison rurale, ne serait pas de trop ; mais Édouard rechignait ; un éclat mit fin à la discussion. Aucun être humain ne vint entériner par sa providentielle naissance les froides unions du soir ou de la nuit que connaissait, répétitivement, le couple. Il

s'avéra que la semence du Maître ne comportait peut-être pas autant d'éléments prolifiques qu'il l'aurait cru ou voulu ; ou était-ce elle ? Reste qu'après neuf mois d'hymen, rien n'en était sorti. Les unions s'espacèrent.

Pourtant, un soir d'été, que le labeur des champs s'était achevé fort tard, un homme recru de fatigue rentra chez lui, poussa la porte de sa maison plongée dans l'obscurité, avala la soupe tiède qu'on lui avait préparée, et se dirigea vers la chambre, le membre orgueilleux et la salive aux lèvres. Édouard avait de l'os, de la chair et du sang depuis bien des années déjà, quand l'idée de concrétiser un fils lui vint plus fort. Il imaginait sa femme, qui serait là vêtue, non en paysanne espagnole, non en reine, mais en jeune femme de Haute-Loire, à savoir une jupe rouge, un châle gris, et tout un glacis de soumission absurde perceptible dans ses yeux. Jupe et châle disparurent – le glacis resta. Avait-il, lui, décidé d'en finir, de jeter toutes ses forces dans la bataille, ou ne fut-ce que caprice négligent, il apparut sur le seuil et discerna un corps alité. Un instant plus tard, Édouard Mathieu, plein de vrai foutre occidental, connaissait sa femme à la catholique : sagement, en appuyant fort et sans la voir entière ; elle conçut.

En résulta un corps humain de sexe, hélas, féminin, qui alla directement s'inscrire sur la liste de ceux qui, tirés du rien fertile, auraient à découvrir l'esprit et à l'utiliser pour réfléchir leur mort. On prénomma ce corps : Alice ; la collectivité, sortant ses usages, lui adjoignit le nom : Mathieu. Presque tout le monde s'en réjouit ; le corps humain, heureux d'étendre encore son emprise et d'affirmer à nouveau la prééminence de la faim sur les productions de la terre ; la collectivité, ravie d'ajouter un item à son bilan démographique maigrement positif ; Édouard Mathieu enfin, rassuré de placer

publiquement sa puissance virile bien loin de toute contestation. Le grand-père pourtant apprécia moins. Ce ménage l'oppressait ; cette petite fille lui restait sur le coeur et pesait sur ses valves aux moments de colère. Il nourrit aussitôt le projet de ne pas s'en occuper, et de laisser le couple dans l'insécurité financière. Les années qui suivirent démontrèrent son habileté à mener à bien ce dessein. On s'occupa du bébé, qui connut une croissance apparemment normale, dans l'atmosphère de sa Haute-Loire natale. Qui aurait pu prédire qu'un jour cette petite fille apparaîtrait à la porte d'un asile d'aliénés, couverte des hématomes qu'elle s'était elle-même infligés en se jetant du haut d'un rez-de-chaussée ?

Les jours se précipitèrent vers les nuits et les attirèrent d'un coup dans les broussailles des bas-côtés de routes nationales pour les tabasser sans fin, et des mois s'écroulèrent. Un soir de mai, les pieds plantés dans les sillons gras, à la lisière d'un bois, Édouard Mathieu qui entendit un bruit fut prévenu par Marie, sortie exprès de la maison, qu'un assez vaste domaine de terre venait de passer dans les fins conduits du droit testimonial pour aboutir entre ses crasseuses mains à lui : c'était la tante, la femme de l'oncle, qui venait de laisser ses vêtements dans le monde et partir. Aussitôt il s'en sentit lourd. Il ne cracha pas sur l'occasion, mais bien dans ses mains, qu'il ouvrit grandes, laissant l'exploitation terrienne retomber lourdement dans la région du Lot-et-Garonne, d'où elle était partie. Il signa les papiers, déménagea et prit possession du terrain d'un pied brutal ; sur la cour de sa nouvelle ferme, déposa sa femme et son enfant. Le terrain ne cilla pas – pour l'instant.

Ainsi se présentaient les événements qui amenèrent Édouard Mathieu à se persuader, en accord avec les apparences, que le monde humain s'était agrégé un nouveau membre, en la personne de sa

fille Alice, et qu'une des parties territoriales de ce même monde, l'exploitation héritée du Lot-et-Garonne, verrait à l'avenir son développement.

En 1982, quoique lourde, fertile, il la gérait seul et faisait appel, dans les saisons denses, à de la main-d'oeuvre bon marché. Or, les soirs, quand il rentrait, quittant les champs bâchés où poussaient les jeunes plants, il voyait s'approcher une maison, qu'il disait être sienne, puis à l'intérieur une femme, qu'il qualifiait de même, et enfin quelque chose de dur, d'impossible, qui après avoir longtemps crié dans un coin, se taisait maintenant. Ce quelque chose aurait pu être Alice Mathieu, aurait pu être, même, *Alice Mathieu, fille d'un exploitant agricole, promise à un avenir humain* ; aurait pu, aurait dû, et essaya, un instant, en ce sens que, le père absent, la mère à la cuisine, et avec des désirs à l'intérieur d'elle-même, elle avait, à une époque, tenté de manifester la grandeur tragique d'un appel ou d'une réclamation, auquel, à laquelle, on ne jugea pas opportun de donner suite : parce que le père, parti en voiture, se tenait debout trop loin pour la capacité porteuse de l'air en matière de cris d'enfants ; et parce que la mère, s'occupant çà et là dans les pièces fraîches, n'avait tout simplement pas développé de lien envers l'animal malade qui habitait sa maison après avoir parasité son ventre. De sorte que deux ans après l'accouchement de Marie, Édouard commença à comprendre qu'il n'avait pas de fille. Un morceau de chair, seul, posait des problèmes depuis sa naissance, en refusant de prendre de la nourriture ; ou, plus justement, en la prenant dans sa bouche, sans aucunement ouvrir une épiglotte qu'on aurait pu réséquer à mains nues sans qu'elle s'en aperçoive. Car, cela n'a pas de réflexes de survie.

Un matin, vers 10 h, alors que le ciel se chargeait, Marie Mathieu née Guillou, excédée par les hurlements, emporta un berceau de paille contenant un objet encore relativement chaud vers le dehors de la ferme, puis rentra chez elle, seule et apaisée, pour se mettre au travail sur de menus ouvrages domestiques, tandis que l'organisme humain tentait vainement de faire ouïr son cri. Les masses d'air, au-dessus, on ne sait pourquoi, peut-être tout simplement parce qu'elles n'ont pas à nourrir d'égards face aux conséquences de leurs délestages aqueux, se mirent à délivrer, sur toute la région, pendant quatre heures, une pluie froide, dense, violente. Alice Mathieu, qui gisait par terre dans son cocon inondé, prit alors, peut-être par une tentative désespérée du monde du sens pour intervenir en elle, la seule et unique attitude juridique de sa vie : elle résilia le contrat que ses parents avaient cru bon de signer pour elle et le laissa retomber dans son esprit en mille morceaux ; mais, par malheur, tandis qu'elle rassemblait deux mains mentales pour ce faire, l'une d'elles, moins précise, engagea l'esprit lui-même dans l'action de déchirement. Il continua de pleuvoir ; mais l'eau issue de l'anticyclone des Açores connut un revers cuisant lors de sa rencontre avec le revêtement cutané d'Alice Mathieu. Comme un visiteur égaré, cherchant refuge dans la bourrasque obscure, cette eau se heurta à la porte d'une demeure dorénavant close, pleurnicha pour entrer, se vit signifier un nouveau refus, et s'éloigna enfin, abandonnée par l'abandon en personne. Alice Mathieu, sans lésion cérébrale, venait d'effectuer son choix d'enfant : fermer ; coudre une ligne de partage tout au long de son esprit. Cette ligne s'étendit dès lors sur toute la surface de sa vie, qui en intersecterait d'autres, curieusement. À 14 h, quand la mère récupéra le berceau, il ne contenait plus guère qu'une masse de matière biologique, brune, obtuse et mimant la mort. Âgée

de trois ans, elle avait clos sa porte au monde, pour une durée indéfinie. Au même moment le vent s'engouffra dans les chaumières, dix-huit ans plus tard une pomme serait cueillie pour elle, pour ses dents et sa bouche, mais rien ne violerait plus Alice Mathieu. Mais la porte d'Alice se tairait, dorénavant. Il n'y aurait plus qu'un asile pour elle, en fait de porte.

Un pot en grès décoré de fleurs bleues nous agresse presque mortellement et nous laisse sur le carreau à mariner dans notre interrogation destructrice : pourquoi es-tu là. Cette interrogation, en avril 1984, Alice Mathieu ne la connut résolument pas, mais, ce qui revient peut-être au même, elle la vécut sans médiation, de sorte que sans cesse, chacun de ses membres oscillait au-dessus du sol dans un doute fantastique sur la réalité, et sa réalité à elle toute entière constituait une énigme diagnostique intégrale. Or on connaissait très bien le nom de cette énigme, à l'asile. On lui offrit une place, dans le dortoir des enfants troublés.

Les premiers jours, au printemps, dans les cubes asilaires, loin des sentiers en fleurs remplis d'insectes, on apprit à faire la connaissance d'Alice. Une toile de coton blanc enrubannée autour d'une femme habituée, surmontée d'un visage qui tentait de maintenir à sa surface convexe un sourire, un assemblage de ce genre se présentait devant la petite malade ; une main, deux mains en sortaient, et tentaient une approche amicale du muscle rétractile ; mais dans une pénombre glaciale, que faire ? Un médecin la prit quelquefois en consultation pour en obtenir la confirmation qu'il ne s'agissait là que d'une porte, sans murs autour ni rien derrière, ne portant aucun écriteau sinon « je suis une porte, bien que vous ne puissiez m'ouvrir ». Pendant ce temps, l'Europe se laissait baigner par des flots de plaisir et de travail, avec lesquels Alice Mathieu ne ferait jamais connaissance.

On lui demanda de s'ouvrir tous les jours quasiment ; elle niait le fait d'avoir entendu unilatéralement. Rien, si ce n'est une épaule contre une joue, sinon une brusque opposition. Tu as faim, non. Tu veux quelque chose, non. Tu existes, non. C'est pourtant vrai et authentifié par nos yeux, que tu te poses bien là, blottie contre un matelas ? Je regrette, votre altesse, je ne puis vous répondre, du fait que je n'entends ni ne comprends ni ne parle. Mon nom est Alice Mathieu : j'ai été petite, comme tout le monde, mon père plante des graines dans les étendues, et je ne sais rien de tout cela ; l'autre fois, il m'a semblé qu'il pleuvait : je ne peux pas croire ces affirmations déchaînées, qui font mal comme le fil dans la jupe de tissu qu'on coud. Ai-je quelque chose à voir avec un corps qui dans un véhicule en mouvement percute, l'été, un habitacle peu renforcé ? Sans doute non, car vous faites erreur.

On fit sortir Alice Mathieu du réfectoire comme un vaste échantillon de pâte humaine molle ; elle se retrouva, les membres durcis, seule à la traîne d'un groupe d'enfants qu'elle laissait s'éloigner. Elle ne parlait pas mais avait parlé, ne voyait pas mais pouvait ouvrir les yeux, ne comprenait pas mais ne cherchait pas à comprendre, grandissait, sans y faire attention. À présent, elle appuyait gravement son dos contre ses ouvertures et poussait de toutes ses forces. Tout à coup, il sembla que cette clôture bien gardée – rien n'entre, rien ne sort (et en effet son corps passait pour ignorer tout flux) – ne suffisait pas à bien bloquer, comme le froid du nord gèle soudain un fleuve au débit même rapide. Elle revint sur ses pas, entra dans le réfectoire désert et s'empara d'une assiette sale, saisie sur deux bords entre deux pouces et deux index extrêmement serrés ; puis elle projeta avec violence son visage contre cette arme improvisée. L'assiette éclata contre Alice, dont la joue éclata contre l'assiette ; des morceaux

de tout le monde heurtèrent le sol. Sans doute avait-elle, Alice, décidé de s'en tenir là, apparemment apaisée par le choc (de telle sorte qu'elle ne bougeait plus et saignait immobile, se croyant morte intensément, et goûtant le fait avec plaisir, comme un mets bien préparé), quand l'irruption d'une, puis de deux infirmières à la suite vint rappeler à son oreille qu'hélas, quelque chose d'extérieur à sa destruction présente vivait toujours et même s'activait autour d'elle. Elle allait arracher cette oreille elle-même vers laquelle elle tendait déjà ses deux membres supérieurs, quand les soignantes tentèrent de la saisir. Trop de perception peut nuire. Suspectant les affects de se regrouper en masse à propos de deux bras pris, elle les agita violemment, repoussant ses ennemies ; et avisant la fenêtre, courut vers elle en grognant, puis s'y jeta. Ce n'était que le rez-de-chaussée. Elle tomba, courut encore dans l'air tiède de ce que nous appelons le printemps ; une infirmière la rattrapa enfin. Alice se laissa choir comme évanouie, puis transporter et sangler sur un lit. L'opération de désinvestissement en masse s'accentua dans les jours qui suivirent cet épisode. Un strabisme convergent se développa : les globes oculaires demandèrent à rentrer de plus en plus vers l'intérieur des orbites pour ne plus présenter qu'une face seule, et blanche intégralement ; les nerfs oculaires refusèrent d'entériner tout à fait ; Alice Mathieu tendit donc à se regarder l'intérieur, sans pouvoir le faire, bloquée qu'elle était par des images de lit en métal, fenêtre en aluminium et personnel soignant en bois laqué.

Elle avait six ans. Elle en passerait quinze autres sans amélioration. Elle vivait en Europe dans une institution psychiatrique sans avoir jamais prononcé un seul des mots de cette phrase de longueur moyenne. Elle absorbait un minimum de nourriture, avait très peu à s'en débarrasser, ne connaissait aucun problème relationnel et se

balançait les trois quarts de la journée, dormait le reste ; n'attaquait pas ; ne se défendait pas. Tentant de grimer le plus d'inanition possible, ce 16 avril 1986, elle frémit quand un fait nouveau vint tout à coup s'abstenir de toute influence sur elle : à ce moment, la mort de 1986, qui avait déjà touché quelques milliers de personnes, d'animaux et de plantes en Haute-Loire, saisi des gens dans leur voiture en les plaquant d'autorité contre un fatal monolithe de fer, cette mort entra, par un coup de vent, dans la cuisine de la maison rurale d'Édouard et Marie Mathieu ; la table mise, les légumes prêts, assaisonnés, leur eau fuyarde se condensant déjà aux vitres, le repas servi attendant sereinement, sur les assiettes en porcelaine, Édouard retour des champs de fraises franchit le seuil de son domicile, se déchaussa – il suffoquait déjà légèrement –, entra dans la cuisine et s'effondra contre le four encore chaud. Comme dit la voiture au chat qu'elle écrase : *Sire, je suppose que pour toi, maintenant, la vie s'arrête ici* ; il avait acquiescé en tombant. Marie Guillou s'agenouilla près de son veuvage tiède, puis monta dans sa chambre, pleura, dormit. Le lendemain les phonèmes de la mort du père rebondissaient contre les murs sordides où on l'apprenait à Alice. Qui se balança encore, ni plus, ni moins, de part et d'autre de la ligne dont on ne savait pas si elle partait d'elle ou simplement la traversait. Toujours est-il que cette ligne, à chaque instant du temps, lançait ses radiations courbes ou linéaires en des directions très précises avec des trajectoires dont il est possible de donner un exemple : de l'oeil clos d'Alice Mathieu, coupant le hall de l'asile en 55 deux, plongeant dans mon regard puis ressurgissant à l'air libre, traversant avec fulgurance la raison européenne depuis la crise des fondements des mathématiques, repassant au-dessus d'une plaque d'herbe à l'extérieur, se dirigeant vers les confins de

l'institution asilaire ; là, scindant précisément un espace bitumé en deux éléments distincts, retombant de part et d'autre d'un portail assez froid. Je ne sais pourquoi, mais j'imagine mal un jour un de ces environnements d'hôpital se pencher sur mon corps à l'agonie et me proposer son aide : c'est comme toute l'intégralité des villes, on décède à leur pied, et elles regardent ailleurs, ça les concerne peu, disent-elles. C'était un portail avec des grilles de fer, le type même de portail qui voit les Anglo-Françaises nommées Estelle-Irène Huck, des années plus tard, arriver à 8 h et entrer.

Ici radio mort, nous poursuivons notre émission. 23 h. Un bruit vient de se faire entendre sur un palier rue d'Isly, une porte donnant sur la place Cormontaigne ; c'est le cliquetis d'ouverture et dans quelques secondes la minuterie sera actionnée. Énumère les conséquences, cher instant : un doigt cherche à tâtons le bouton-poussoir en étain, aussitôt apparaît dans toute sa splendeur l'escalier de Lille avec sa peinture beige sur les murs, ses portes identiques à chaque étage, et les œilletons crasseux par lesquels les petits enfants, se haussant sur les pointes, observent les représentants de commerce qui attendent derrière, un moment, avant d'aller frapper en face. N'ouvrez pas, sincèrement, n'ouvrez pas. Bouclez-vous dans vos maisons tant que la ville n'est pas sûre. Savez-vous que, si vous ouvrez, il se passera quelques instants, et vous sortirez ? Ne sortez pas. Placez votre dos bien contre la porte close et poussez, en silence, sans faire remarquer votre présence. Barricadez-vous contre les instants qui passent, et ils n'entreront pas. Trop tard ! Trop tard ! Anna Ash a seize ans. Elle vient d'appuyer sur la clenche, et se montre décidée à sortir. Elle a la poignée dans sa main… la porte commence à avancer vers elle ! Et c'est terrible, monumental, instinctif ; la voici dans l'entrebâillement, qui glisse un bras, puis une partie du corps avec une jambe et puis tout le reste, et la voilà sortie. C'est allé vite.

Les témoignages sont innombrables. Notre standard sature, nous avons beau multiplier les employés, ça n'en finit pas, les récits affluent. De quoi témoignent-ils ? Disparitions soudaines. Enlèvements. Résorptions. Décalages violents. Toutes les

formes ont été décrites. Scénario toujours le même. Met en scène trois acteurs.

Vous. Une surface posée, verticale. Un autre espace.

On est stocké devant la surface. On effectue un mouvement. On franchit la surface. Et soudain on est transporté dans l'autre espace. Exemple. Un homme d'une quarantaine d'années, électricien de son métier. Il est chez lui, vers 19 h, lorsque tout à coup il est devant sa porte et s'apprête à sortir. Il sort. Autre exemple. À 4 h 30 du matin, sur un parking, une jeune femme, ivre, est devant sa voiture. Elle se tient, là, une fraction de seconde. La portière est la surface. Elle entre. Terrible. Autre exemple. Nous sommes dans la cour d'un bâtiment officiel, en 1996, à Buenos Aires. Anna Ash regarde, debout près de la vasque d'eau ravagée, des organismes qui se meuvent. Son oeil fait un mouvement. Il entre.

Vous comprenez ? Nous avons tout sur cassette. Autre exemple. Un homme, vingt-cinq ans, à côté d'un train. À un endroit précis : devant les deux portes rabattues. Ça y est, il part, il quitte la zone, il est dans le train. Nous sommes environnés de sas. Tous les témoignages convergent : vous êtes quelqu'un à un endroit et soudain. Vous êtes devant quelque chose, quand soudain. Vous franchissez. Vous disparaissez. C'est automatique. Sas. Cela s'appelle : sas. Vous êtes en un endroit de votre vie puis tout à coup dans un autre, autrement. Y a-t-il un miroir, une glace ? En vous voyant, vous reculez, vous vous dites : à qui ai-je affaire ? Tragique. Vous saisissez le combiné et composez le numéro de téléphone de radio mort. Vous vous dites, c'est trop important : j'étais dans le salon, me voici dans la cuisine : il faut que je les prévienne. Aussi soudainement

j'étais au km 178, et me voici 100 mètres plus loin, sans avoir rien fait. Vous vous dites : c'est fini : voilà un sas de passé, une borne est franchie, tout est terminé.

Le palier. Anna Ash vient de sortir. Elle a descendu les escaliers. Elle a suivi une méthode précise : deux à deux. Anna glisse une clé dans une autre serrure. Et ce qu'il y a derrière ? Bah. Savons-nous toujours ce qu'on trouvera, derrière les portes qu'on poussera ? Elle pousse la porte. C'est Lille apparemment. Un autre bâtiment, le consulat d'Italie. Un feu rouge. Du bitume, du macadam, réparé, taches d'huile, trous. Comment dire. Un morceau de ville roulé en boule autour de mon globe oculaire. Bien. Et des marronniers. Sur la place Cormontaigne, tout autour, sont plantés des marronniers. Est-il possible de dire la neutralité absolue de ce lieu ? Anna Ash donc part à droite. Elle marche 10 mètres. C'est une voiture. Deux, à vrai dire. Qui est-ce ? Quelle est la loi ? Dans quelle région de ma vie me trouvé-je ? Elle s'approche. Elle lit que c'est la région « 10 juillet 2002, 23 h 04 ». Un nom est écrit dessus en fines lettres : accident. Dans 40 secondes, j'en sortirai. Autant l'évacuer illico. Sont-ils déjà morts ? Je connais la loi. Je n'aime pas la loi.

Elle tourne les talons. De là où elle repart, elle n'a pas pu voir le visage d'Arnaud Villeneuve ni celui d'Estelle-Irène Huck, qu'elle ne connaît pas. Elle lui a déjà parlé. Sans l'avoir jamais vue. Elle refait 10 mètres sous la lumière des lampadaires oranges, à travers le feuillage des marronniers. Arrive la porte. Elle remonte l'escalier. Son départ suscite un léger élargissement de la tache sous Arnaud Villeneuve. Or, n'est-ce pas, nous avons les cassettes ? Nous stockons les preuves. Voilà

qui était Anna Ash, huit ans auparavant. Elle remet sa musique, 220 bpm. Rentrez chez vous, tout est terminé. Écoutez. Play.

DOCUMENT : ANNA ASH
Agua, nada mas que agua

La cour du logement de fonction de prestige alloué par l'État argentin à un membre du corps diplomatique français incluait en son centre un bassin peu profond, dallé de céramique et empli d'une eau claire. À sa surface les jours jolis se reflétait parfois le visage d'Anna Ash. On ne sait pourquoi un matin Anna, prénom mis pour Anne, diminutif de Marie-Anne, fille des Ash, insista vaguement mais suffisamment pour qu'y fût déversé un plein seau de petits poissons aux couleurs ternes. Son père passant sa vie à fréquenter les hommes d'État, Anna consacrait la sienne à l'oublier ; s'autorisait à l'ignorer et se penchait au-dessus de la vasque, pour se voir. Mais comme éclate tout à coup le bocal de l'enfance, à dix ans, un nouvel apport d'eau allait bouleverser les données et modifier les écoulements.

La petite fille avait appris l'existence du dieu qui calme, qu'on appelle Dieu. Elle allait y croire trois ans, avant de découvrir par sa propre expérience que ce Dieu, on l'appelait seulement : sans qu'il réponde. Il mourut donc, et elle avait perdu trois ans. Elle mourrait avec lui, en souriant : deviendrait Anna Ash. Comment ? Je n'ajoute que le nombre : en apports d'eau, *trois*. Silence.

On tourne. Ce matin-là, prenant son petit-déjeuner dehors, avant de se rendre à l'école française de Buenos Aires, Anna Ash, tandis qu'elle mâchait sans plaisir une tartine de pain beurré à la confiture, avait plongé son regard sous la scintillante surface et, dévisageant sa mère, formulé le soudain caprice d'y faire vivre – quoi – quelque chose – des poissons ? – sans pouvoir préciser. Récriminant auprès d'Angèle Ash, la femme du diplomate, en service à cet instant même, Anna Ash en obtint la promesse que ce soir, au sortir de l'école, on

ferait un détour par une animalerie pour essayer de réaliser le projet. Anna fut conduite à 9 h, et oublia le bassin pendant trois heures de cours, deux heures de pause repas à la cantine, et à nouveau trois heures de cours. L'école était confessionnelle. Petite fille dans un petit lit, Anna formulait dès cette époque des conjectures à moitié oniriques à propos du fonctionnement du grand monde. Pour chacune de ses questions elle posait, rêvassant, une réponse, et n'en considérant pas d'autre, tenait le problème pour résolu, jusqu'à ce qu'un fait ou une explication en sens opposé vienne tout remettre en cause. L'école était confessionnelle, de telle sorte qu'elle vécut tôt, Anna, en compagnie du Seigneur ; à cette époque en effet elle ne cherchait pas une foi qu'elle côtoyait naturellement à l'intérieur de la vaste maison familiale, pieuse, avec ses icônes et ses croix dont l'environnement argentin augmentait le nombre.

Au sortir de l'école, cette fin d'après-midi, devant le bâtiment néo-colonial à la façade blanche, Anna, un peu fatiguée, fut surprise de s'apercevoir qu'on ne prenait pas directement le chemin du retour, de sorte que la mère, activant deux lèvres rosées à soixante centimètres au-dessus d'une enfant, fut obligée de lui rappeler le projet de laisser des poissons égayer le bassin.

De fait, Anna Ash n'avait jamais été pensée précoce : parmi les domestiques argentins qui l'appelaient Dona Anna (ils susurraient son nom et elle était censée sortir de sa chambre pour prendre le déjeuner ou la collation de 5 h) ; dans sa famille restreinte, chez sa mère, son père, chez sa famille en France ; ou parmi les hôtes et invités qui laissaient leurs pelisses dans le hall, passaient

dans le salon ou le jardin et, s'ils la frôlaient, lui jetaient une caresse sur la tête et la nuque – personne ne s'était encore aperçu de l'inquiétude foncière d'Anna et du sentiment douloureux qu'elle couvait sans rien laisser paraître. Personne, hormis elle, qui vivait la chose de l'intérieur. Des poissons ? Anna s'en souvenait maintenant. Elle le voulait pour elle et chez elle. Voulait voir nager Dieu, ou ses créatures, tout près d'elle. Si une semaine auparavant, la maîtresse d'école avait, pendant une heure, glosé sur le symbolisme du poisson dans les Écritures, lu des passages, montré des icônes dans des livres d'enfants pieux, elle s'en souvenait maintenant. Anna laissa la demande retomber comme trois graviers gris jetés dans une flaque et se fit transporter jusqu'à l'animalerie dans un consentement implicite. Angèle Ash connaissait les chemins et traînait sa fille grave parmi les rues de Buenos Aires. Anna Ash repérait sur son trajet l'image toujours multipliée d'une petite fille bleutée glissant sur les vitrines devant des robes plissées ou des oranges bien mûres, la suivait, la scrutait, s'en détournait brusquement pour la planter devant des instruments de musique, la revoyait aussitôt sur le trottoir d'en face, menue, plus lointaine, devant des cubes d'eau, et accrochée au monde par la main de sa mère ; c'était là.

Dans la salle aux aquariums, la mère lui indiqua de fringants spécimens rouges et jaunes aux couleurs vives et aux nageoires alanguies, fines comme du papier à cigarette et se faufilant entre les bulles des oxygénateurs électriques. Mais la jeune garce avait préféré s'accroupir devant un aquarium mal éclairé, posé à même le sol, et où nageaient des centaines de poissons grisâtres longs de cinq à six centimètres. Acceptablement ternes d'aspect, ils poseraient une question simple du genre « Qui est digne de l'amour ? » Elle se

revoyait dans les vitrines à s'absenter sans fin. Anna dit : J'en veux douze. Ils *ondoieraient*.

Le vendeur sortit douze poissons, les versa dans un sac en plastique rempli d'eau et les confia à la petite fille.

Rentrée, Anna Ash avait hâte de voir comme le problème de Dieu pouvait se poser si simplement, dans un bassin : elle reversa dans la vasque les douze Apôtres gris qui, par la suite, quand décidée elle s'y baignait, la laisseraient patauger, fuyant sous ses pieds et échappant à ses mains, mais continuant de faire luire contre leurs flancs argentés dans la villa diplomatique de Buenos Aires la possibilité de rentrer en contact plus intimement avec Lui. Douze apôtres qui représenteraient toujours pour elle, dans sa mémoire, sept ou huit ans plus tard, alors que revenue en Europe, l'idée d'un des plus sûrs ancrages : celui qui, négligeant quatre murs étrangers autour et un dessous, ne s'arrime plus que, magnifiquement, à la seule profondeur instable du ciel. Ainsi dans les semaines qui suivirent passa-t-elle désormais du haut de sa fenêtre en façade le plus clair de son temps à surveiller douze poissons capturés, les observant avec une intense satisfaction présenter à son âme vingt-quatre flancs prometteurs, sans aucunement chercher à fuir l'enceinte de pierre imperméable et peu profonde que sillonnait sans mal et avec joie son regard.

Action.

Orgueilleuses, les villes modernes nient que la nuit, après le crépuscule, puisse les envahir ; elles s'électrisent par conséquent un maximum, et quand une rue n'est pas reliée aux générateurs du sous-

sol pour fomenter une vaste plaie lumineuse, ce sont les immeubles qui consistent en de massifs blocs étincelants d'appartements luisant dans des couleurs vives ; et quand par hasard une coupure de courant, locale ou généralisée, prive la ville de ses bijoux, ce sont les véhicules chargés à bloc qui plaquent leurs faisceaux de phares sur tous les volumes et les êtres.

De fait, un jour, trois ans plus tard (alors que c'était le soir, que les voitures circulaient, que les gens prenaient leurs repas aux terrasses des cafés, et que les douze poissons jouissaient secrètement en leur enclos de restes lumineux d'un lampadaire urbain, eux abrités sous une pierre et regardant vers l'extérieur), il se rassembla, venues des quatre horizons, douze sirupeuses masses de nuages gris, que l'évaporation terrestre (qui fait monter et retomber toute chose) envoyait vers Buenos Aires afin de tout envahir ; au même moment, vers 19h, alors que les nuages faisaient route tranquillement, pour lui faire boire jusqu'à la lie sa première gorgée d'eau, quand rien ne peut les arrêter, Anna Ash qui ne se doutait de rien était assise sur un coussin orangé dans le hall, la tête entre ses mains, et balayait du regard un ouvrage dont elle faisait sagement la lecture. Il s'agissait, je crois, du volume relié intitulé *Vie de Marie- Anne Ash, dite Anna*, enfant pieuse, ouvert au chapitre « Enfance » qu'elle terminait sans du tout supposer qu'à un moment, le récit pourrait bien s'arrêter net, dans un coup de vent ; n'est-il pas vrai que dans tout ouvrage, à la lecture, on arrive à un moment où le soir vient déjà, où il faut allumer quelque chose dans la pièce, une bougie ou une lampe, et parfois cependant, si c'est une bougie, il y a un coup de vent ? Mais si c'est une lampe ? Est-ce inexact ? Non. C'est même un fait avéré. C'est même la conséquence directe des rassemblements de nuages aux abords de Buenos Aires : vers 19 h, ils s'élancent de tous les

côtés et progressent dans la stratosphère ; vers 19 h 15, Anna Ash, qui ne voit plus bien dans la pénombre, allume une petite lampe, s'installe dans un fauteuil, glisse ses pieds sous elle, et dispose le rectangle des pages dans l'aura lumineuse de l'abat-jour ; à 19 h 20 déjà, les masses se rencontrent, et ne s'aiment pas beaucoup, et s'affrontent. En effet, ce soir-là se produisirent des glissements assez atroces, et les oiseaux connaissent bien le phénomène : on n'en voyait plus un. Les vitesses de déplacement des masses s'accrurent démesurément. Dans les rues, la population fuit ; dans les parcs, les arbres vibrèrent ; chez Anna Ash, l'air devenait lourd et poisseux et, de plus en plus souvent, Anna levait la tête et écoutait la rumeur – ce sifflement sur les aspérités, et toute cette pluie qui se rassemble. Les masses faisaient leur oeuvre de réorganisation du ciel, ce qui, comme chacun sait, requiert une énergie folle ; une énergie telle que, dans le monde humain, peu de choses sont équipées pour y résister ; peu de choses, et surtout pas les poteaux électriques qui parsèment Buenos Aires ; qui tombèrent. Une coupure de courant, sur le livre d'Anna Ash, fit disparaître d'un coup la portion de disque jaune ; l'instant d'après, Anna Ash réadapta ses prunelles pour constater une luminosité maintenant trop faible. Il faut allumer. Elle entendit sa mère et son père qui descendaient à tâtons les escaliers. Il se passa une demi-heure ; on n'avait pas de bougies, pas de briquets ; Anna attendait sans bouger, pour pouvoir tourner.

D'ordinaire, dans les situations embarrassantes ou angoissantes, Anna Ash avait pris une sorte d'habitude mentale : formuler une phrase en silence, et l'émettre telle quelle et vainement, comme un

numéro de téléphone toujours préfixé par l'indicatif « Seigneur ». Elle s'exclama donc dans sa tête ce soir-là, où l'électricité avait brutalement fait défaut, et plongé les esprits dans une stupeur apeurée ou riante : « Seigneur, aie la bonté de me fournir, un jour, une expérience fondatrice ; si tu es là, tu sais que j'en ai besoin. Que cela me serait utile. Que j'aimerais tant approfondir une foi sur laquelle m'appuyer. Seigneur ! » Bien. Quelle fut alors l'attitude du Seigneur ? Mystère. Quelque chose se déplaça au fond d'elle-même. Mais seul le texte le sait : elle, elle n'y eut pas accès. Par bonheur, on avait su s'organiser ici-bas, et rafistoler les installations défectueuses ; de sorte que la lumière électrique revint. « Seigneur, est-ce cela ? Oui ? Il y avait de la lumière avant. Cette lumière qui émane d'une ampoule électrique humaine de 60 watts ne peut pas être pour moi ». Et elle raccrocha pour cette fois.

Lorsqu'elle se rassit sur son fauteuil et posa à nouveau les yeux sur son livre, elle découvrit sans effroi qu'à partir du deuxième chapitre, les pages n'étaient plus que blanches ; elle feignit un instant d'y voir quand même un signe et comme une élection par défaut, et monta dans sa chambre. Mais alors, parce qu'elle n'était plus convaincue, de l'oeil soudain ému d'Anna il fallut bien qu'il suinte une larme cristalline et fugace, mais cette larme précise ne trouva pas d'emploi et tomba simplement à terre, où Anna la regarda s'enfoncer, témoignage précieux sur la disparition d'un déchet quelconque. Elle passa le début de la nuit à frotter de son doigt le parcours de la goutte que l'absence du Seigneur venait de dessiner sur sa joue comme un signe. Vers 2 h, elle s'endormit.

Dès le lendemain, à la lumière du jour, Anna Ash sortit dans le jardin ensoleillé, encore humide, aux feuilles brillantes, et s'aperçut naturellement qu'elle n'avait plus la foi. Ces deux faits étaient sans rapport entre eux. Ce second fait, d'ailleurs, était sans rapport avec rien. Le bassin dévasté par l'orage contenait pêle-mêle des morceaux de branchages, des feuilles mortes, de la poussière, d'autres débris que le vent avait emportés jusque-là ; à la surface flottaient les cadavres ballonnés des douze poissons divins, imbibés d'eau et morts par noyade. Ayant saisi un long bâton, Anna, penchée au-dessus, touillait puissamment la marmite où finissait de bouillir au soleil argentin sa suprême espérance. Dans un fouillis d'écailles et de chairs périmées, les poissons se désagrégeaient rapidement en fins détritus. Longtemps elle regarda la fin de la dissolution dans le tourbillon ; quand l'eau fut limpide à nouveau, Anna avait grandi : treize ans ; elle était jeune, athée, triste, et commençait déjà à porter sur son visage le deuil et le regret de Dieu. Telle fut une des expériences qui ne fondèrent pas Anna Ash, à la suite du deuxième apport d'eau ; le reste est délayage.

Le bassin à l'eau trouble fut vidangé un peu plus tard : on ouvrit les vannes, et tout l'apostolat corrompu s'écoula par les égouts de Buenos Aires, direction l'Atlantique. Anna imagina un moment leur reconstitution dans le vaste Océan, et envisageait même des retrouvailles quand elle apprit de l'avenir lui-même qu'elle s'en irait elle aussi : la mission diplomatique du père s'achevait. On prit

des billets pour Lille via Paris. Anna se demanda si elle préférait plutôt l'avion qui traverse un ciel vide, ou plutôt la possibilité, par naufrage, de rejoindre les poissons en bateau ; frivole, elle pensa à autre chose avant d'avoir apporté une réponse.

Debout dans la cité vivante, quelqu'un ou Anna entra dans la voiture en partance pour l'aéroport. Après un trajet passé à contempler la capitale américaine par la vitre arrière gauche, elle traversa le hall et passa la porte d'embarquement dans un même flot somnambulique de mouvements corporels. Assise dans l'avion, elle se découvrit alors aussi indifférente à l'air qu'à l'eau. Elle dormit par fractions de temps régulières, jeta un oeil à travers les hublots, vit au-dessous d'elle s'étaler l'Occident, odieux et beau, engoncé dans la longue cape phosphorescente, brodée de villes, ourlée de mers et frangée de débris littoraux, s'enquit du temps restant à voyager, enfin fut réveillée par sa mère pour un retour conscient à une terre sans mystère.

Une seconde larme plus tard, goutte d'eau plate et séchée sur une joue où luisait la même absence sourde et dévastatrice de Dieu que dans tout le bassin où manquaient désormais les corps démembrés des douze anciens poissons, se tenait pour la deuxième fois de suite, à quelques heures de distance, d'un bord à l'autre de l'Océan Atlantique, une jeune fille prépubère et pâle, avec l'impression identique de ne se trouver qu'en vain d'un côté ou de l'autre d'un bassin vide, appuyée sur une margelle incertaine, les yeux indéfectiblement ramenés aux eaux stagnantes et oubliant perpétuellement leur capacité limitée à contenir longtemps une foi. Certes, le temps d'une traversée, Anna Ash fut vraiment, et de loin, la fille la plus triste de tout l'océan.

Bien entendu, comme on survolait l'aéroport d'Orly, la première réaction d'Anna Ash fut de n'en pas avoir ; pour ce, elle employa

une tactique simple, qui consistait à jouer la morte. L'appareil se posa sur les vastes pistes ; à l'intérieur, la jeune Marie-Anne, cependant, sans prendre garde à l'affairement autour d'elle, à tout le mouvement de récupération des bagages, mima l'évanouissement. L'appareil arrêté, la situation parut ridicule à M. le diplomate de France, qui descendit donc seul, très dignement, en laissant le soin à son épouse de bouger la triste chose. Or cette vie jeune et folle, en tant qu'elle témoignait d'une volonté assez radicale de ne pas mouvoir ses membres, ajoutant cette pesanteur à la lourdeur de ses deux paupières violemment fermées (car si possible, mimons une mort assez puissante), s'avéra assez malaisée à déplacer pour une femme seule et, faut-il le dire, elle aussi assez digne. Elle fit appel à plusieurs hôtesses, qui prirent l'animal à bras-le-corps, pour le poser sur le sol, parmi les expressions d'humeur et quelques inquiétudes déplacées. C'est traînée par les pieds qu'Anna Ash fit ses *premiers pas* en Europe.

Il y avait dans toute son affectivité un grand vide. Son esprit né depuis treize ans sentait déjà la poussière des passions démodées depuis des siècles, quelquefois un peu de musique ou une rencontre posait une fine pellicule de cellophane au fond de son coeur, mais le moindre événement venait rapidement peser et rompre à nouveau. Elle savait bien que son problème avait depuis longtemps passé la date de péremption, et que tout compte fait, de problématique il n'avait que la façon retardée dont il s'était posé à elle. Reste que pour rien au monde elle ne l'aurait oublié, car telle était la branche sur laquelle elle se tenait perchée : rompue, inutile et à terre. Vivant

en Europe, on aurait dit qu'elle attendait en permanence bottée devant la porte de l'étable le retour imminent de son mari fermier, Lord des communes écossaises ; en fait, elle était simplement assise en pleine fin du XXe siècle sur le perron de l'hôtel régional des impôts, avec sa mère, à attendre que ça ouvre. Elle était seulement, de treize à seize ans, une jeune fille sans conviction arpentant les allées du monde derrière la vitre teintée et sous les néons de son terrarium, perdue sur la croûte de la terre. Elle enrageait. Elle était rancunière.

Impassible, abstentionniste, elle oscillait entre des positions instables et cherchait des moyens de faire sourdre son malaise. Elle se demandait, prévoyait des comportements, s'invectivait déjà et souvent s'exhortait, un instant à bouger, et le suivant à s'immobiliser ; à crier, puis à adopter le mutisme comme caractéristique fondamentale, vêtue complètement de noir pour célébrer un deuil couvert d'écailles.

Plusieurs fois, pendant cette période, on pouvait voir à midi Anna Ash, dans la cour de son collège lillois, seule, la bouche serrée sur un sandwich à l'espoir, beurré d'un seul côté, à mordre dans sa perte avec avidité, pour la déchirer, peut-être pour exhumer des aliments la petite quantité d'énergie qui rendrait la vie éternelle, peut-être aussi pour souligner avec les dents son désir de vengeance et agresser ce qui entre, afin de supprimer ce qui sort. En effet, une de ces fois-là, à 13 h, avant de reprendre les cours, elle sentit en elle-même le poids de *Quelque chose* qu'elle souhaita avidement identifier à *Lui*, et fila dans la salle de céramique blanche, pour communier ; contractant peu à peu son ventre, elle crut sentir un vaste espoir brûlant la quitter par en dessous ; se relevant, jupe et culotte baissées, elle s'aperçut que non, que rien n'était revenu en elle ; *mais non,* se dit-elle, *ce n'est que de l'urine*. Ce fut la

dernière fois qu'elle formula de l'espoir sur son thème primitif. Elle ne persista plus dans son attitude de refus. Raidir son corps fait mal aux muscles, ne pas ouvrir la bouche fait mal à la tête et déplaît au ventre ; or elle avait faim, envie de courir, désir de se manifester. Elle préféra devenir rapace.

De silencieuse et sage, elle passa à insupportable ; dans les salles pleines, l'esprit vide, on ne la vit plus que devant – au premier rang et au centre – et il fallait qu'à tous elle indiquât sans cesse son désarroi, en pointant vers le ciel un index accusateur (ou peut-être ne désignait-il chaque fois que le plafond, voulant dire, regardez, c'est un plafond, on ne peut rien en dire d'autre), et qu'elle prît la parole activement, *quierando la palabra* et *asking for answers*, en cours de langues. Aux professeurs, elle opposait sans cesse une curiosité malfondée et alignait contre chaque argument une nouvelle requête, contre chaque complément, requérait une nouvelle enquête. Selon toute vraisemblance, même des sévices physiques ne l'auraient pas calmée, et face à une gifle opportune, on l'aurait entendu demander aussitôt non son pourquoi (elle le savait) mais plutôt les modalités du fonctionnement de la douleur, et surtout ses racines ; lui aurait-on expliqué, elle aurait aussitôt redéfini le monde comme un vaste arbre mort, saule pleureur défunt dont la ramure sans feuilles aurait pendu, sans lamentation mais fermement, au fond d'une gigantesque vasque, jusqu'à ne plus faire qu'y croître mortellement, comme l'algue marine de l'athéisme infantile – et baste avec la question. Le bruit était sa réponse.

Il y eut une phase de calme, qui dura un an. Un jour, elle se réveilla et se dit, voici, depuis tout ce temps, j'ai tout oublié, et ce n'est pas plus mal comme ça. Elle pensait qu'elle avait ainsi englouti l'événement dans l'absence. Mais comme un reliquat inaltérable, il

demeurait bien à sa place dans le temps et continuait à émettre des radiations contre lesquelles Anna ne pouvait pas lutter. Si elle prétendait ne pas se souvenir de cet événement, cet événement dévoué se souvenait toujours d'Anna.

Anna Ash, chez elle, vers quinze ans, chassait ses parents de sa tête et détruisait son environnement en s'entourant de musique les yeux fermés ; rapidement, elle passa des stations de classique où symphonies comme sonates nocturnes étaient portées volume à fond, aux stations rock, puis techno ; enfant, Anna apprenait le piano et, sous le coup d'incessants regains d'amertume, se refusa toujours à l'abandonner ; ainsi jouait-elle encore et apprenait-elle à improviser, dans sa chambre, un accompagnement classique sur du 220 bpm hardcore, pour marteler cette mémoire. Quand prit fin une nouvelle année scolaire, Anna, trente centimètres de plus et un corps érotique, enrageant de voir s'éloigner le professorat pendant deux mois et demi, entra dans le salon où bavardaient ses parents et exigea qu'on lui fît à nouveau pratiquer la musique. Dès le lendemain, elle devait être inscrite aux cours d'été du conservatoire de piano. Anna rentra dans sa chambre les larmes aux yeux, tenta en vain d'en tirer de la joie, et plaqua 4 accords majeurs sur la mélodie de sa vie contrariée ; elle détestait qu'on lui acquiesce. Dans un silence, de sa fenêtre, elle porta sur la façade ouest de sa maison baignée de soleil un regard empreint d'amertume, d'une précision infinie, microscopique et agrandissant seize fois, puis se coucha sur son lit en pensant déjà aux cours qu'elle allait devoir supporter.

Ici radio mort. Des premières fois, il n'y en a pas tant que ça, elles sont même assez rares. D'où l'importance de notre travail : nous archivons la première fois où vous êtes suffoqués par l'enjeu. Très peu d'événements n'adviennent qu'une fois ; quelque chose me dit même qu'il n'y en a que deux, et que chacun a sa radio. Hardis, confiants, vous êtes pour la première fois de votre vie dans un utérus, et c'est une expérience marquante. Nous avons les cassettes de toutes les premières fois que quelqu'un a chéri un animal, c'est très instructif. Saviez-vous que cela pouvait se passer dans une ville ? Mais, n'est-ce pas, les animaux n'habitent pas dans les villes ? Certains y habitent, si, avec nous dans les collectifs de pierre et de chair. Vous le saviez ? Apprenez cette fois que des milliers d'enfants sont montés sur un cheval à trois ans, en pleine steppe. C'est impossible à croire, sachant la façon dont nous sommes surveillés par des radiateurs. Il y a bien des steppes dans la télévision, certes – ce ne sont jamais que des flux électriques sauvages.

Vous vous rappelez toutes vos premières fois ? Concentrez-vous, et amenez sur la scène votre première entrée dans une pièce, avec le drame que c'était. Vous vous rappelez plus l'entrée, ou le drame ? Un peu des deux, ou aucun ? Cochez la case, nous filmons l'acte. En vérité, nos ressources ne sont pas illimitées, d'ailleurs la qualité du matériel collecté ne justifie peut-être pas une conservation intégrale. De temps en temps, nous désherbons tous les énièmes termes d'une série. Gare à vous. Prenez bien garde à ne pas rater vos entrées, elles sont déterminantes. De temps en temps, nous ne gardons que la première fois où vous avez souri sans raison. C'est souvent

assez tard dans votre vie. C'est en général après bien des sourires saturés de causalité – parce que vous aimez, parce que c'est drôle, parce que c'est ce que les autres font – à un moment de bonheur extrême. Vous souriez devant la rue, sans que la rue vous fasse sourire. C'est parce que vous en êtes arrivés au moment de parfaite sérénité, quand vous savez quoi faire des désastres. Au fait, la première fois où vous avez vraiment connu la douleur, quand était-ce ? Toujours, la deuxième fois fut un peu moins éclatante que la première, et toujours la centième arriva comme un automatisme, après avoir mangé la fraise, quand on veut déguster son ombre, puis l'absence de son ombre, sans négliger ensuite de pourlécher à blanc l'aura de son absence.

Ce document crucial que nous stockons à radio mort, c'est la première vraie fois de votre « ici radio vivant ». Notre souvenir tellement ému. En plein 2002, nous rediffusons un document de 1999, où c'est vous à nouveau. Exemple. En 2002, Arnaud Villeneuve est installé dans sa voiture en train d'attendre la suite des événements, au même moment nous repassons Arnaud Villeneuve trois ans plus tôt, et il n'a rien senti. C'est comme l'endormissement au chloroforme ou le suicide instantané. Ici radio mort, préparez vos appareils enregistreurs, nous balançons la première fois de radio Villeneuve, lorsqu'il gisait, assis sur son siège confortable, le crâne défoncé, le cerveau implosé qui le resituait dans un souvenir, assis, en train de répondre à une question banale. Bande-son, play. Bruit des interférences. Amour infini pour ces instants de stupeur primitive.

Ici radio vivant. OK : sas. Cela s'appelle sas. Il fait assez frais, ce soir, je trouve, dans la taïga de goudron. Et le verbe adéquat est : *gésir*. Ici radio vivant qui écoute au milieu d'une voiture les bruits de *station radio mort*. L'autoradio est *bousillé*. Je ne sais pas comment qualifier cette situation, déconcertante ? lorsque je perds conscience. Un sas, une porte, un diaphragme s'ouvre au milieu de l'être. Se + verbe. La première fois, c'est intense comme un crash d'avion. La première fois, en fait, ou les premières fois, j'ai juste prononcé, dans une grande diversité de situations, la phrase « ici radio vivant ». Je sentais que, cette impression, j'allais la transmettre. Ce n'est pas une impression, quand le métro se referme devant vous, si vous n'en pensez rien. Mais si vous dites, « ici radio vivant, je témoigne, le métro vient de se refermer, et je médite sur ses automatismes », là, vous vivez. Parce que la pierre, quand le métro se referme, et même si elle est en retard pour aller rejoindre les autres pierres, elle est triste, mais elle n'émet pas dans sa tête. Moi, j'ai émis ; l'idée, l'hypothèse, le je-ne-sais-quoi de plus qui crée le bruit sur la station. Je pouvais le faire de n'importe où, être debout, être jeune, ne rien faire de spécial, à part être assis, et occuper quand même la position d'émetteur, au grand dam de tous mes amis. Vous connaissez cette expérience, quand vous êtes sur un bateau avec vous-mêmes, et que vous vous saisissez, et que vous vous jetez à l'eau ? Une partie de vous se noie, tandis que l'autre filme et regarde. J'étais n'importe où et je suspectais massivement la réalité d'être un faux usiné et bâclé, fabriqué en Pologne. L'impression n'est pas agréable, de s'apercevoir que ce qu'on croyait à soi est du 80 % recyclé. Mais la réaction normale, je pense, est bien celle que j'ai eu. Aller

voir de plus près, comment ça fonctionne, se mettre dedans, repartir de la base, empiler les connaissances, faire du chemin. J'étais au restaurant avec mes parents. Scène :

> « Message à toutes les femmes kidnappées par leurs robes : pas de panique. Il faut que j'invente un mot pour décrire la situation. Je propose : « Wèrk ». Manquent trois lettres. Je propose : « Wèrk ». Toute mon âme est là-dedans, mon chien mon cul mon argent ; c'est le même mot. Je crois que je ne pourrai pas m'en sortir. Je vais d'abord faire mine de rien pour m'éclaircir la gorge. Et « hum », et voilà… Je viens de ne plus comprendre. Nous sommes au restaurant, et la totalité d'une intégralité vient de changer d'aspect, à ce qu'il semble. Et le mot est : Ici radio vivant. Tout est dit. Pas de panique, sinon personne n'entre.
>
> Ici la situation est terrible. Nous émettons avec beaucoup de difficultés à partir d'un salon rempli de victimes. Le quotidien est un continent complètement dévasté. « Tout le monde à table ! » Il commence à faire bon dans la salle, et nous sommes terrifiés. On nous a pris nos vestes, les ravisseurs demandent trois millions de disques en petites coupures à déposer sous le pont avant minuit, et la police politique annonce maintenant que nos amis les steaks seront bientôt servis. Et le mot est : au secours. Ici c'est « Murs ». C'est « Nappes ». Ici c'est « Cadres », c'est « Verres ». Holà ! Est-ce que l'eau monte dans la pièce ou c'est juste moi ? À mon avis, personne ne m'a parlé.

Du calme. Procédons à une analyse placide de la situation. *Au secours !* Je n'ai rien dit. Ce… euh, ce… Le mieux serait de pouvoir identifier l'objet. C'est ma mission, à ce que je comprends. Il faut que j'inspecte en détail ou que j'en fasse quoi ? Quelqu'un est au courant des coutumes de la peuplade ou je vais à la bibliothèque ? Ici radio vivant, j'envoie un signal de détresse au cas où. Holà, holà. C'est fourchette le mot, non ? Mettons fourchette. De toute façon je le savais, même « cuiller » je connais. J'ai de vieux souvenirs avec. Des connexions. Cuiller évoque yaourt. Yaourt, Bulgarie. Bulgarie, la question est de connaître la capitale. À ce propos, je t'ai écrit une lettre. Pardon, je n'ai rien dit. Rien de spécial, ça va. Franchement, pas de problème. Bien. Amis eucaryotes, bonjour. Transmission en temps réel à partir d'une situation réelle.

OK. Je me sens prêt à prononcer mes premiers mots d'urdu et à prendre femme au Laos. C'est quoi, c'est quoi, c'est assez simple. Je cherche l'équivalent en danois. Complément d'enquête : ils me parlent. OK. C'est la photographie d'un moment de cuisson. Catastrophe. Personne ne s'en relèvera. Et ça ? On n'y voit goutte ici. Ça, c'est un bruit. C'est bien le mot, non ? Garde ton calme. OK. Les steaks sont prêts. C'est un signe ; à mon avis, il ne me reste plus que 48 heures à vivre. 72 maximum, d'après la couleur du sang cuit. Mais d'accord.

D'après de récentes études, il y aurait des voisinages fort suspects, dans des pièces cloisonnées, entre des livres où les prophètes disparaissent et des cassettes où des molécules refont surface à des milliers de kilomètres de là. Dis, qu'as-

tu fait de ma connaissance ? J'ai fouillé ma veste, elle n'y est plus. Je ne fais plus rien si je ne l'ai pas. Même ça : pourquoi je demande pourquoi, je ne l'explique pas. Sans parler du reste. Sincèrement, je n'ai aucune déclaration à faire à propos de la condensation de la chromatine qui forme des chromosomes clivés longitudinalement. 100 % live. Mon steak est fini, je pense, si l'on en croit l'aspect général de mon assiette. C'est bien « assiette », non ?

Nous voilà en route ! Allez me chercher des sourcils, que je vous mime l'enthousiasme. Je veux dire… en fait, vers où ça ? Ça, je connais en profondeur. C'est une boîte, j'avais deviné aussitôt. C'est pour ranger les choses dedans. Tiens, je suis dedans. Ça bouge pas mal, quand même. Je n'ai plus qu'à imaginer que je conduis, comme ça, on se prendra le mur un peu plus vite. Au fait, la loi ne stipule-t-elle pas que j'ai droit à un avocat ? Sans vouloir gêner, j'aurais besoin de savoir où vous m'emmenez. Chez « moi » ? J'avais cru que mon nom était Villeneuve. Phonétiquement, c'est assez différent. Mais mettons. Très bien, nous sommes arrivés. Il n'y a plus qu'à repartir, je pense. Mettez-vous tous sur le côté que je puisse étouffer concrètement. Je vais dans ma chambre ? D'accord. Eh bien, bonne. Pardon, j'oublie. Nuit. Je le redis. Bonne. Well. Restons-en là.

Ici radio vivant, les geôliers sont partis, mais ça ne s'arrange pas trop. Pas *excessivement*. Allô ? Il y a quelqu'un ici ? Il faut à tout prix que j'aille me débarrasser de ce truc autour de moi. Hum, ça se complique plutôt. Parce que, *qu'est-ce que c'est encore que ça ?* La douche, c'est le nom ? *Wèrk* ! Il y a un type à poil chez moi et devant mon miroir,

je crois que je vais appeler la police. À mon humble avis, ça devient dangereux ici. *Paraît que nous sommes tous fils du moment présent et frères jumeaux dans l'instant ! Wèrk.* Pardon, si je veux sortir ? Ici c'est rempli de gens qui rêvent de se faire appeler autrui. »

Sales souvenirs. Ici radio vivant, en direct de l'évanouissement, du changement de véhicule, du voyage sans sirènes. Des milliers d'individus sortent soudain, en pleine action, et ne donnent plus de nouvelles. Je me promenais en voiture, vous voyez ? Je cherchais un peu, une silhouette connue. Maintenant tout est changé. J'observe de nombreuses déformations crâniennes sous les chevelures bien peignées. Tous les indices concordent pour nous permettre d'affirmer que *peut-être* ; en revanche, rien n'est sûr. On dit qu'on se voit de l'extérieur, à un mètre environ au-dessus de soi ; est-ce qu'on s'entend aussi réfléchir ? C'est plus tranquille qu'on ne croit. Qu'est-ce qui arrive ? On roule un instant dans la ville, puis tout s'arrête. On est deux vies l'une contre l'autre, à se discuter la priorité, à se demander pourquoi c'est là, et un instant plus tard, on est à nouveau en voiture, avec tous les organes dans le désordre. Il semble bien que tout l'Ouest soit comme ça, à ce que j'en ai pu voir. OK. Il m'est arrivé souvent d'être à une fenêtre inconnue, hôte passager d'un domicile emprunté ; souvent j'ai regardé dehors en me mettant à l'écoute de radio mort. Je ne crois pas que je vais mourir tout de suite. J'ai déjà entendu ça, radio mort flottant au-dessus d'un jardin pas

à moi : « Arnaud Villeneuve, tu sais qui parle, écoute bien cet instant, tu ne le reverras pas de sitôt ». Calomnie, car je le connais. J'ai à l'esprit des collections d'instants, tous endormis au chloroforme, mais qui ne perdent pas leurs couleurs. C'est cela quand on ne comprend pas les villes. On se rappelle mieux le piaillement des oiseaux le matin. Si vous comprenez la ville, vous ne les entendez pas. Vous passez seulement dedans. Vous ne voyez pas l'ocre jaune flamboyant d'une façade, à 5 h 30 le matin en été, à 17 h le soir en hiver. Ça flamboie pourtant terriblement. N'est-ce pas que c'est terrible, la beauté d'un monde dont on se sent séparé. Très beau, très cocasse. On voit ça avec des yeux glacés, flamboyants. Oui, j'écoutais radio mort. À un moment c'était ma radio préférée. Mon média à moi. J'étais en train de relater une théorie scientifique pour un ami ? Radio mort. Je renvoyais d'un coup de fusil un volant de badminton sur la route bitumée d'un village ? Radio mort. Serpents mutants, les parents d'une amie m'offraient de goûter leurs fraises juste cueillies ? J'étais encore branché sur radio mort en train d'écouter les reportages sur la vanité d'ici et le « attention, on a tout sur cassette ». Ça paralyse, n'est-ce pas ? Mais on ne peut pas non plus abandonner ses oreilles en pleine rue et partir sans un regard en arrière. Bien entendu, personne ne se rappelle le jour où il a vu l'Occident pour la première fois, parce que ça vient insidieusement, ce sont des vêtements, le bruit de la télé quand on joue dehors, des monceaux de connaissances incomplètes, une façon de s'embrasser et tout.

Vous vous rappelez, vous, le jour où ça vous a pris la première fois ? Le jour où, pour la première fois (c'était déjà irréversible), vous vous êtes vus *cernés* par l'Occident ? C'est une impression très étrange. Ça doit être quelque peu équivalent aux symptômes que listent, dans les amphithéâtres des facs de médecine, les pathologistes, lorsque l'année en arrive à la traumatologie. Vous savez, un amollissement du cou ; un reflux du sang hors des extrémités ; des pertes de mémoire soudaines.

Moi, jeune, j'avais déjà un peu une connaissance de l'art, une certaine habitude personnelle de le fréquenter. Alors j'étais là, devant toi en train de me parler, devant un groupe, devant des affiches de rock et de putes, devant mes vêtements sales, et ça ne ratait jamais, je me disais, ah. Bon. Qu'est-ce que ça peut bien être, ça ? Hum ? Quelqu'un a un avis là-dessus ? Souvent les autres n'avaient aucun avis, parce qu'ils faisaient partie du tableau, sans se rendre compte, ou trop choqués, trop amnésiques. Moi, encore : tiens, une voiture ; j'allais voir le conducteur : excusez-moi, quel est le nom de l'artiste, au fait ? Hein ? Qui a fait ça ? Pas de réponse. Et moi, devant le reste, devant la rue : bon, OK. C'est censé représenter quoi ? C'est une rue ? Quoi de plus ? Et c'est de qui ? Ah. Il a beaucoup exposé en Europe ? Oui ? Il est coté ? Pas très ? Puis je reprenais la route vers chez moi, stupéfait, en passant devant les cafés et les magasins (j'entrais rarement), puis enfermé chez moi je voyais ma chambre, et je continuais sur ma lancée (car comment déraciner ça, le sentiment d'être inintelligent ?) J'étais seul dans la pièce. Je me disais : avançons des hypothèses. Alors,

ça ? C'est de l'art primitif ? Non, concret ? réaliste ? Du brut pur ? C'est une installation qui a quel but, concrètement ? Ça se revend ? Cette sale moquette, là, les taches, c'est fait exprès ? Et puis, après, ça a toujours été pareil, même beaucoup plus tard, et même devant moi, mon image dans la glace. Qui a pu peindre un truc pareil ? C'est une provocation postmoderne ou quoi ? J'ai fini par comprendre un peu que ce mystère, ce fait de n'avoir rien derrière, d'être juste là, c'était justement l'Occident. J'étais tout seul, idiot, tenant deux yeux écarquillés au bout d'un long bâton, isolé au milieu d'un vaste objet convexe, un objet non identifié, tombé du ciel, un aérolithe, un occidentalolithe.

C'est de là qu'est venu radio vivant. C'est venu, même, très jeune, radio vivant a des racines profondes, déjà quand on dit « pourquoi » pour la première fois devant la couleur rouge de certains fruits ; et puis tout le temps, quand on rentre de l'école, qu'on se dépêche de rentrer manger, et que brusquement, on tombe. Ce gel que c'est sur les mains, alors on émet, pour témoigner à quel point c'est bizarre. Vous savez, on est stimulé de partout, on a souvent envie d'aller vomir dans le sas de l'intimité physique (les salles d'eaux de chez soi, celles de chez les autres, celles des endroits publics, enfin une collection de salles d'eaux endormies conservées dans le formol), on parle dans beaucoup de langues à beaucoup de gens, on apprend des systèmes formels dès le primaire, chez nous, et deux fois deux font quelque chose au crâne, quelque chose qui est une attente, que ça soit logique, que ça ait un sens, mais dans les salles d'eaux, mais dans les chambres, seul

ou accompagné, ivre ou pas, on pourra chercher partout, ça ne se trouve pas si facilement. L'Occident, c'est comme quelqu'un qui vous appellerait tout le temps d'endroits différents. Vous ne savez jamais d'où telle chose vient précisément, parce qu'elle transcende vos facultés logiques, et même la géométrie euclidienne, parce que tout le monde vient de la reprendre à quelqu'un qui ne l'avait pas inventé. Parce que le paquet de cigarettes était posé là et que je ne le retrouve plus et que ce n'est pas censé bouger tout seul et que personne n'est entré, vraisemblablement. Et que donc il y a quelque chose qui ne va pas, j'ai une faculté qui déraille, ma mémoire ou ma vue – pourquoi ça ? De toute façon, même s'il est là, le paquet, je me demande bien ce qu'il y fait. C'est incroyable les vies rocambolesques que ça a, les objets d'Occident. La science d'Occident me dit que déjà, il y a très longtemps, on retrouvait des minéraux à des centaines de kilomètres de la mine. Alors voilà, mettons je suis dans une pièce, avec ou sans paquet, je reste quand même là à fumer, incrédule, perdu, dans un fauteuil dont j'ignore l'identité. À mon avis, le mieux, c'est de faire *crise de nerfs sur crise de nerfs*, c'est comme ça qu'on s'en sort. Chaque crise redit à quel point on est sous le choc. Ce serait terrible si on oubliait qu'il est là, tout autour, rempli d'histoires et de gens, notre Occident. Mais faire des crises, rester terrassé, se laisser abrutir au moins une fois par jour sous la violence du choc, ça c'est revigorant, ça c'est bien. Si c'est une voiture, c'est bien. Dans l'ambulance, ça va.

Auditeurs, vous êtes là ? Ne quittez pas. Arnaud Villeneuve émet tout bas, dans sa voiture, en pleine récapitulation. C'est le moment crucial du soir comme quand on est rentré chez soi et qu'on prend un instant pour s'en remettre en basculant la nuque contre la porte.

Deux minutes après qu'Anna Ash fut remontée, il se profila, de l'autre côté du carrefour, côté rue de La Bassée, la silhouette d'un promeneur opportun. Il porte une gabardine noire, de là sort un visage. On ne peut pas dire qu'il est heureux. Cet homme secondaire, effacé dans sa propre vie, n'en demeure pas moins important. Regardez mieux : à l'intérieur de son visage sont enfoncés deux yeux… reliés à un autre organe, plus gros, et crucial. Il se joue quelque chose de formidable. Il comprend aussitôt qu'il s'agit d'un accident. « Je sais qui je suis ! », s'exclame-t-il, et le voilà qui mobilise toutes les informations dont il a besoin. Voitures. Accident. Danger. Faire quelque chose. 2002. Où suis-je ? Lille-Fives, Cormontaigne, près du métro. Vite ! Il se met à courir en direction de la rue d'Isly. Il connaît le quartier : il n'y passe pas par hasard : il y vit. Il sait qu'un peu plus loin, à l'angle de la rue d'Isly et de la rue de Canteleu, se trouvent trois cabines téléphoniques. Il entre dans l'une d'elle. Il décroche le combiné… un instant. Il appelle les renseignements. Il demande le numéro de téléphone – il explique le cas – d'un hôpital. Vite, venez vite. Il trouve le moment important. Où est sa femme, c'est bien la question. « J'ai des liens ! », s'exclame-t-il. Je sauve des gens. Il dit : Allô, l'hôpital. Il réexplique le cas. L'hôpital comprend.

À l'autre bout de la ville, on réceptionne le message. Pourquoi ? N'est-il pas possible de rester, tranquillement

couché dans sa voiture, la tête encastrée dans le volant, à décéder lentement, si c'est bien ce qui se passe ? Gênons-nous la circulation, pourtant rare, de ce soir, lors même que nous stationnons 83 tellement en bordure du carrefour, vraiment, sur le bord ? Ce n'est pas cela. Nous ne savons pas pourquoi nous le faisons. À l'autre bout de la ville, on appelle et on met en mouvement d'autre gens. Tous les secours. Appelez-les. Ambulance part avec sirène. Homme revient au carrefour et s'approche des voitures. Il ne peut pas voir le visage d'Estelle-Irène Huck, recouvert par ses cheveux. Il se sent légèrement nerveux, mais ça va aller.

C'est juste un bon moment à passer. Il attend 10 minutes. Il ne peut pas savoir pourquoi, puisque ça n'a pas de sens. Il est à côté de deux personnes, peut-être mortes, peut-être agonisantes, peut-être en pleine forme et vraiment sereines, réfléchissant. Plausible. Il y a deux siècles, en Russie, toute une armée fit semblant de manger de la neige. C'était très amusant. Toute une troupe de gens en train de se raidir les jambes par -25°C pour faire croire qu'ils dorment gelés. L'homme trouve sa place, sur ce carrefour, essentielle. Il a une vue globale de la situation, et il sent son instinct tourner dans son ventre. Il était juste sorti se promener. La nuit, dans la ville calme, permet d'arrêter de s'ennuyer ; il a des problèmes de réception chez lui, les antennes marchent une fois sur deux.

Ça y est. Il entend une sirène au loin. Il veille encore, des fois que les voitures, d'un seul coup, redémarrent, repartent. Le véhicule arrive. C'est l'ambulance. L'ambulance est intelligente. Elle comprend ce qui se passe. Elle connaît l'Occident comme si elle l'avait fait. Elle se gare. Deux ambulanciers viennent

s'informer auprès de l'amas de métaux ; il les rejoint. Il leur explique ce qu'il faut savoir : qu'il est là depuis environ un quart d'heure, et que rien n'a bougé. C'est très important. Ils comprennent bien. Ils le repoussent un peu, lui, très concerné, et commencent à essayer d'inspecter, à la lampe électrique, les personnes bloquées dans les deux voitures. Ils font ce qu'ils ont à faire. La tôle est cisaillée ; on s'assure que les réservoirs ne fuient pas ; ne fumez pas s'il vous plaît ; ils désincarcérent les corps. Imaginez une soirée sympathique, noire de monde, suintante de cocktails, avec Arnaud Villeneuve et Estelle-Irène Huck dedans ; ils se voient, on les présente, peut-être qu'ils se seraient attirés ? Le résultat est le même : couchés côte à côte, bien reposés, à leur aise, sous les marronniers. Il y a tant de formes d'amour. On met Estelle-Irène Huck dans l'ambulance, sous perfusion. Nous saurons plus tard que ce n'est pas la première fois. Une seconde ambulance arrive, et la police en même temps. On y place Arnaud Villeneuve, inanimé, hémorragique. Ainsi parfois, au milieu de la nuit, se séparent les amants. Ici radio mort, et nous nous amusons beaucoup dans cette soirée pleine de folie.

Au fond du fond du boulevard Montebello, tout à l'heure, nous trouvions Paul Appelbaum. Du temps a passé, ne l'y cherchons plus. À travers la brume, il s'assoit du côté de Port-de-Lille. Pour lui, rien n'a changé. Sorti de chez Anna Ash, il a glissé sa joue le long de la gifle d'Estelle-Irène Huck, maintenant il est parti dans une parfaite indifférence. À l'heure qu'il est, bientôt

minuit, il fait toujours confiance à une série de bases stables. Assis au bord d'une clope industrielle qui s'effrite jusque dans le canal, il revoit Anna chez elle devant les plaques chauffantes, une casserole à la main, et Anna un autre jour, la jupe troussée, les fesses sur un piano. Il va peut-être pleuvoir. Il se dit qu'il va rester là un moment. Il croit qu'il pourra rentrer un peu plus tard, chez eux, retrouver Estelle dans le lit, et là, déshabillé, se tourner de l'autre côté pour lui faire un peu de mal, si elle s'en aperçoit ; se mettre dans le lit, les draps jusqu'au menton, et se tourner côté nord, tandis qu'Estelle fait semblant de dormir. Il est bientôt temps de passer quelque document secret à propos de Paul Appelbaum. Bientôt, dans une heure environ, il se lèvera et rentrera chez eux à pied, il ouvrira sa porte, se déshabillera comme prévu, et puis ses yeux s'habitueront à l'obscurité, ses oreilles au silence, et il se dira, bon. Il se dira, Estelle. Ce sera alors le pressentiment exact, puis la main qui glisse côté sud, qui trouve le drap froid, ce sera le moment alors de se lever dans le lit, de poser la question, de dire le nom en appelant, à voix basse, Estelle ? et d'aller partout dans l'appart, Estelle ? la salle de bains, les toilettes, la cuisine, Il y a quelqu'un ? allumer toutes les lumières, chercher un mot, une trace, un signe qu'elle est rentrée et, sans en trouver aucun, ensuite passer une mauvaise nuit, faite d'horribles quarts d'heure se succédant jusqu'au matin, et puis après toute la journée, appeler l'asile où elle travaille, et puis manger des haricots froids dans une casserole, et appeler la police. C'est bien le sens ultime de « l'art ».

DOCUMENT : PAUL APPELBAUM
L'art à mains nues

Play. Au moment où Anna Ash, en Amérique du Sud, regardait nager ses apôtres, avant de grandir pour les voir dans l'inquiétude se dissoudre, d'autres sujets humains sillonnaient la surface de la terre. On en voyait qui mettaient une foi impressionnante dans l'accomplissement des actions qu'ils s'étaient déterminés (ou qu'ils s'étaient trouvés déterminés) à accomplir ; d'autres jouaient leurs gammes et leur partition en dilettantes, l'air de rien, effacés, au second plan ; parfois, les premiers tombaient mentalement à genoux devant leurs propres incapacités et imploraient, qui les obstacles, qui eux-mêmes, qui autrui ou le Seigneur, de les secourir ; ils obtenaient une aide et échouaient ou réussissaient, ou se dispensaient du secours et continuaient ou changeaient de voie. Mais toujours, que ce fut dès le plus jeune âge ou *in extremis* dans le troisième ou le quatrième, avant le dernier souffle, ils se trouvaient un jour devant un miroir occupés à réfléchir à leurs problèmes.

Nous avons dit qu'un soir, Édouard Mathieu qui rentrait chez lui, qui avait franchi le seuil, et commencé à sourire intérieurement au plaisir d'être rentré, s'était, pénétrant dans la cuisine où les plats fumaient, effondré à proximité d'une chaise de bois qu'il avait préférée à une d'acier, et qu'à la suite de cet événement on ne l'avait pas revu dans le monde. On revit l'acier.

Depuis deux cents ans, cet artefact métallique impose massivement sa présence à l'univers occidental. Inerte, donc très

puissant, ses caractéristiques physico-chimiques lui permettent de se maintenir aisément à la surface de la terre ; combien de temps un bâtiment industriel, même désaffecté, même en ruines, survit-il, combien de générations voit-il naître et mourir, ce ne sont pas des questions honnêtes, car l'acier court dans une catégorie manifestement supérieure. Son absence apparente et probablement réelle de conscience lui garantit une longévité à toute épreuve, et de même tous les matériaux du secteur, les fontes, carbones, fibres de verre, dont l'homme s'entoure et se sert également, se dispensent automatiquement (car ils ne plient pas, et tombent sans se le dire) des effroyables ou intéressantes interrogations existentielles de l'homme et ainsi paraissent pouvoir survivre pendant des éternités. Pour terminer cette analyse, j'ajoute que, s'il est vrai que les poutres d'acier n'occupent pas, comme l'homme, leur séjour dans la vie à ces réflexions abyssales, il demeure ce fait étrange et dérangeant qu'elles soutiennent parfois celui-ci (l'homme) lors de celles-là (les réflexions).

En 1990, dans la banlieue d'Angers, Maine-et-Loire, suite à des décisions municipales confortées par des projets de promoteurs immobiliers, une série de poutres d'acier avait été acheminées, par route, d'une usine productrice à un terrain à bâtir, pour assouvir enfin une demande collective de logements pas exactement pavillonnaires – pas non plus sociaux.

Parmi les familles injectées en ces lieux par la pulsion de trouver quelque part où vivre se trouvait celle des Appelbaum, formée d'un

père d'origine allemande, d'une mère angevine, d'un cadet patient, et d'un aîné perpétuellement étonné et indifférent.

Fut un temps où Appelbaum Paul, un nouveau soir, attendait devant la télévision, sur un canapé, les jambes repliées sous lui, d'être une fois de plus le fils d'Appelbaum Hans, ouvrier métallurgiste et immigré allemand de la banlieue d'Angers. Attendait sans effroi, avec habitude, que ce sac de nerfs occupé moitié du jour à usiner des composants de moteurs quatre temps revint les poings fermés, la bouche lasse et cependant dure, asséner à la face d'un de ses fils une de ces claques puissantes qu'il produisait dans un style très libre et improvisé. L'adolescent Paul Appelbaum avait un frère, de deux années plus jeune que lui, avec une peau cependant moins épaisse : à l'heure dite (ou à un bruit de pas connu dans l'escalier), ce petit frère filait dans la cuisine, saisissait quelque chose à manger et partait s'enfermer à clé, seul, dans la chambre commune qu'il avait avec Paul ; Paul, lui, restait là, face à la télévision, comme si de rien n'était, et face au père introduit dans la geôle, ne répondait pas, et face au poing, ne tournait pas la tête, ne se levait pas comme requis, et par suite n'essuyait les filets de sang qu'avec lenteur, comme si ce n'étaient (ces forts chocs d'une main close contre une boîte crânienne juste formée) que quelques courants d'air indolents qui sur lui comme sur une herbe un instant étaient passés, comme une tempête balayant un pays avec le calme d'un éboueur. Après les événements, le petit frère sortait et réconfortait le père victorieux mais fourbu, tombé à plat sur un fauteuil de salon, lui passait un bras autour du cou ou massait ses muscles tendus. Pendant ces années (car cela dura longtemps) glissaient par conséquent sur le corps blanc de Paul les malléables hématomes de l'expérience qui nous promène dans son temps, cependant elles ne pouvaient, ces

expériences, atteindre la couche profonde et sanguine du fils de Hans, dès lors que ce dernier restait assis, déglingué sur le sol et intact : en conséquence de quoi elles ne faisaient que flotter en surface du *trou noir impassible de la banlieue d'Angers*.

À l'usine, Hans Appelbaum et quatre amis étaient cinq gars qui cinq minutes allumaient des clopes et jusqu'au soir trimaient. Sans doute ce dramatique manque de *temps mental libre* priva-t-il le brave Hans des quelques occasions de réfléchir qu'il eût fallu vers le début du mois de juin 1994 pour éviter de subir quelque chose comme, disons, un affront. Un de ces soirs de retour du père en effet, où celui-ci s'avançait encore la main vibrant du désir de frapper, il ne s'aperçut pas que Paul cette fois avait tourné la tête vers lui, et même s'était levé, et même qu'il allait, une seconde plus tard, asséner à la verticale de sa face le poids cumulé de 16 années de relations filiales, sans autre raison pour agir que la perception en lui de la présence d'une force libérée, générée ou stockée à cet ecet ; de telle sorte que lorsque Hans fut assez proche, Paul Appelbaum le fils de l'ouvrier plaça au creux de la vie de son père un uppercut au mouvement ascendant automatisé, et le vissa même à l'intérieur, et il partit donc, de sous seize années de patience, à nouveau ce poing fermé comme un visage, accompagné par ce mouvement de tête en avant qui, de même que les neutrons traversent la terre sans effort, traversa ces années avec aisance et soulagement, pour solliciter frontalement la figure paternelle et lui faire entendre que lui, Paul, était là – que lui, Paul Appelbaum, spécimen rare de chat domestique, paisible, apparemment languide au point de tout supporter, et qui cependant au premier mouvement de révolte se révèle déjà invincible – que lui, avec son corps et son visage, régnait dorénavant. De fait, à ce poids, à cet élan, le père ne résista

pas, car c'est lourd, et s'effondra, de même qu'aussitôt après le second fils, qui sortait de la chambre en sauveur et fut projeté violemment contre le mur, puis terminé au sol. Le père se releva quelques minutes plus tard, emporta son chouchou mal en point et une petite somme d'argent, et quitta l'appartement, regardé par une âme tranquille de jeune compagnon intelligent, doué pour le métier. Paul, debout et calme à la fenêtre derrière le rideau de fer de la vie, vit sa mère, à 19h30, garer sa voiture, aller à leur rencontre en bas de l'immeuble, tous discuter, et elle jeter un coup d'oeil vers sa fenêtre. Il ne les vit pas revenir, jeta un mouchoir trempé de sang, fila vers la salle de bains, et là devant le miroir s'aperçut qu'il venait de *rencontrer l'art*, et qu'il en garderait une trace contre son arcade sourcilière, due au choc de sa tête contre la défaite finale de Hans Appelbaum. Le jour où, quelques années plus tard, il se présenterait à l'examen du conservatoire pour devenir professeur de piano, il aurait conscience d'amener à cinquante centimètres au-dessus de ses doigts de virtuose agile quelque chose en complète contradiction apparente avec eux, cette blessure sans blessé. La plupart du temps, cette marque restait en attente contre son visage, sans se manifester ; seule une petite partie de ce qu'il était paraissait en même temps à la même lumière : un sourire et des mots accorts, deux mains qui tiennent un ustensile de cuisine et l'esprit qui réfléchit rapidement, vaguement, sur l'opportunité d'ajouter du cumin.

Reste que Paul se retrouva donc, suite à cet événement, à habiter seul et payer seul cet appartement aux pièces spacieuses, découpées sur une surface de plancher soutenue par les poutres d'acier, renforcées elles-mêmes par des murs de béton armé. Sur ce sol artificiel, dans le salon, était posée une armoire possédant trois portes avec, sur chacune, un miroir en pied, d'environ un mètre

soixante de haut par quarante centimètres de large. Paul Appelbaum avait l'habitude de vaquer à ses activités d'adolescent dans ce troisième étage d'immeuble, à sept mètres au-dessus de la surface de la terre ; transitant de la cuisine à la salle de bains, puis filtrant du salon vers sa chambre, il croisait fatalement les trois miroirs qui, jusque là, n'avaient pas retenu son attention plus que de mesure. Or, tandis que pour certains c'est un jour de 1947, une semaine de 1970 ou une nuit de 1999 – chacun son heure de gloire ! –, un jour de 1994 changea la vie de Paul et commença à distiller en sa personne le liquide rouge sang de sa problématique personnelle. Ou, pour mieux dire, à la révéler, après seize ans, ou mille ans, d'accumulation apparemment vaine. Car qui était-il, à part le fils fragile de Hans ? D'après un coup de fil reçu à dix ans de son père, il était le fils d'un homme qui avait tué en Algérie ; le père était vaguement ivre ; il parla plus. Quand il raccrocha, Paul était aussi le fils d'un homme qui avait tué en Indochine. Bienvenue dans l'histoire, amies consciences.

Ce jour-là donc il revenait de la salle de bains où il avait déjà, se baissant pour récupérer un vêtement, puis se relevant, croisé furtivement son visage. Le vêtement tenu solidement dans la main droite, Paul Appelbaum marcha d'un pas ferme à travers le corridor de trois mètres qui séparait la salle d'eau du salon ; atteignit celui-ci, vira à droite, contourna la table basse portant des magazines, passa juste devant l'armoire et la dépassa ; puis s'arrêta et revint. Il se planta devant la glace centrale. Pour la première fois de sa vie, il *regarda son visage*. Ou plutôt, il regarda son Visage. Dès cet instant en effet il mit à la partie supérieure et communicante de son corps une majuscule qu'il ne saurait ou voudrait plus enlever, et qui signifierait pour lui, par la suite, sinon quelque grandeur personnelle, du moins quelque dignité générale, comme quand il

s'agit de vivre, bien à fond, la nature humaine dans ses modes fondamentaux, parmi lesquels *être un visage* ; à partir de ce jour, élégants ou dicormes, burinés, fins, plaqués sur des crânes brachy- ou dolichocéphales, il n'aima rien tant que la présence au regard des Visages, avec leurs traits, leurs expressions, et leurs mimiques. Par malheur, il s'aperçut bien vite que, le jour de sa naissance, l'Idée suprême n'avait pas fusé, et que rien n'avait contribué à faire de cette armature osseuse maxillo-faciale recouverte de chair dont il héritait un objet d'intérêt esthétique pour autrui. Il avait vécu avec ce fait pendant seize ans sans l'apercevoir. Or, aujourd'hui, à l'instant même où il le visualisait pour la énième fois dans son intégralité et sa profondeur, il le replaçait dans une stratégie à long terme (dont je sais qu'elle est vouée à l'échec mais utile) dont il n'avait encore qu'une idée vague. Il se donnait dix ans pour « arriver aux acaires » armé de cette interface-là, acceptée comme base et modifiée par devoir ou responsabilité. Pour cela, la méthode minimum était de donner au dit visage les contours qu'il souhaitait, de le sculpter d'un coup au bon format, à la correcte tournure ; à partir de cette plate-forme, il se placerait devant de bonnes occurrences de tête afin de dévier vers la sienne leur Lueur – récolterait les regards et surprendrait les âmes – ainsi l'identité remplacerait la beauté. En ce sens, je dirais que sa *problématique* personnelle se rapprochait de celle d'Arnaud Villeneuve, si je ne savais d'avance l'ironie d'une telle pensée ; car, oui, proche, très proche même, un certain jour, sept ans plus tard, mais pas assez pour empêcher qu'une armature de tôle fasse tout à coup irruption dans un corps, quand à cent mètres de lui sur le boulevard Montebello, la voiture d'une certaine Estelle-Irène Huck, Londonienne, puis Lilloise, couperait la route de la vie à Arnaud Villeneuve, occasionnant la perte imprévue d'une

masse de sang circulant auparavant en circuit fermé. Tel en tout cas fut le drame, en 1994 à Angers, que soutenaient à bout de bras les poutres d'acier, et ainsi le visage que donnait à voir le miroir, et l'expérience qui en résultait.

Paul Appelbaum venait de faire une entrée fracassante dans le monde de l'art. Impitoyable et logique, il trouva tout naturellement qu'une bonne méthode pour changer de visage assez rapidement pouvait consister à se le faire refaire. L'Occident moderne, qui prend le relais de nombreuses traditions, dans cette optique propose la chirurgie esthétique, qui consiste à enfoncer un scalpel dans la bête, pour en faire ressortir l'être humain nettoyé ; hélas, moyen plutôt coûteux. L'autre méthode, pour une opération du nez, des pommettes et de beaucoup d'autres parties, les boxeurs le savent bien, est d'utiliser le pouvoir étonnant de la main transformée en poing et projetée contre le visage à une assez grande vitesse. C'est un travail, à vrai dire, de précision, et qui ne doit être laissé qu'à des professionnels. *En conséquence de quoi*, se dit Paul Appelbaum un jour où il se sentait bien seul chez lui étendu en tee-shirt sur un canapé à ne rien faire que ruminer, *je dois maintenant faire appel aux punks d'en bas*.

Paul Appelbaum les connaissait assez bien, pour avoir déjà, mais de trop loin, et trop peu de temps, été leur victime à reculons sous la scène sombre d'un porche. Il décida de leur proposer une relation beaucoup plus intime, et cette fois au grand jour. Là encore, il avait une méthode. C'est un fait avéré, n'est-ce pas, que des glandes, dans la bouche, produisent une substance liquide, incolore, et dont l'usage, à

ce qu'on sait, est de préparer l'incorporation des aliments. Complexité aidant, nous savons tous que nous pouvons détourner chaque chose et la sortir, sans trop d'efforts, de la Nature, pour l'injecter avec succès dans la sphère, vantée, de la Culture. Paul Appelbaum sortit de son appartement sans le fermer à clé et descendit les escaliers. Il trouva les punks quelques entrées plus loin, affalés par terre, à boire de la bière au goulot. Ils n'avaient pas l'air de le remarquer – il a été dit, en effet, que Paul Appelbaum était un jeune homme au départ plutôt transparent et peu regardable. Or, il préparait dans sa bouche une petite bombe. La salive n'est pas sécrétée seulement en présence d'aliments ; elle l'est aussi, par un mécanisme bizarre et ô combien mystérieux, sur un simple acte de volonté – en gros, il faut l'appeler, la faire sortir d'auprès des dents et du fond de la gorge, appuyer sur le palais, faire glisser le tout au centre de la bouche, et répéter l'opération jusqu'à obtention de la quantité désirée. Paul Appelbaum, s'étant approché, disposait donc d'une petite réserve en son sein ; quand il jugea l'instant propice et opportun, il éjecta en une fois le contenu salivaire, en soufflant un grand coup parmi l'assemblée punk. La réaction (de même que bientôt le calcaire se tord sous les convulsions suite à l'action sur lui de la chaux vive) ne se fit pas attendre ; on sauta sur son corps et lui tambourina la tête. Patient coopératif et agréable, Paul, après chaque coup de poing, de coude, de genou ou de pied (car les scalpels de la chirurgie naturelle adoptent avec brio des formes étonnamment diverses, mais qui ne prennent au dépourvu que les petits enfants ingénus), se relevait, et faisait face à nouveau, pour assumer pleinement ce rendez-vous éthique avec le prochain ; et quand par malheur la troupe faiblissait, il rajoutait une légère couche de salive, essence très énergétique qui suffisait à redynamiser la troupe. Ainsi parvint-il, dès le premier jour, à un

résultat admirable : être sans forces, et peindre un visage nouveau, très coloré, changeant jour après jour. Il se fit faire des séances nombreuses, par le même procédé ; les participants ne semblaient pas se lasser. Cependant arriva un moment où Paul sentit se jouer, sur la scène de sa refondation visagière, un autre mouvement : l'instauration de la confiance, de la sérénité ; ce mouvement, aussi puissant que l'onde de vigueur qui avait vaincu le père, se diffusa bien au-delà des limites du visage : par-delà le cou, jusqu'aux bras et au torse. De telle sorte que bientôt Paul ne se présentait plus seulement pour se faire mouliner le visage, mais qu'au contraire il voulait également, le clair souvenir de sa famille en tête, *donner de lui-même à autrui*, en un acte généreux, participer, développer ses sentiments de communion. Ainsi ne se tenait-il plus passif, tombant et se relevant, mais lançait-il lui-même des coups, faisant tomber, et tomber à nouveau quand on se relevait. Ce, jusqu'à un point qu'il n'avait peut-être pas attendu : quand il arrivait devant les jeunes gens vigoureux, qu'il envoyait la salve buccale, il n'attendait plus de recevoir en premier : celui qui se présentait, il le descendait ; le deuxième encaissait puis fuyait ; bizarrement, le troisième ne venait plus – et même, on ne revit finalement plus les punks dans le secteur. C'est ainsi que Paul Appelbaum se priva lui-même de ses praticiens, certes, mais sans perte majeure, puisqu'était advenu le changement escompté : Paul pouvait à présent s'envisager devant son miroir, remodelé, cicatrisé, fort, et stoïque dans l'effort, avec des bras et un torse solide, un cou de taureau, rempli de muscles utiles pour défoncer des vies – un corps parfait et ayant fait ses preuves.

Un matin, Paul Appelbaum finissait de tourner, une casserole vide à la main, le robinet d'eau chaude, dans le but de remplir ladite

casserole de ladite eau, afin de faire cuire des pâtes. Il venait de se réveiller, et mangeait toujours aussitôt ; quand retentit la sonnerie de l'entrée, Paul laissa la casserole à sa solitude existentielle, faite entièrement d'acier inoxydable, et s'en fut ouvrir. Il trouva derrière la porte quelqu'un qu'il avait connu jadis, il y avait quelques mois, en le rencontrant aux environs de la table basse et du meuble-télé : c'était son frère. Il le fit entrer et servit, en silence, sans rancœur spéciale, à la personne même de la collaboration paternelle un café noir. Assis sur le canapé défoncé que Paul n'avait pas songé à remplacer, le jeune frère exposa très simplement le motif de sa visite : en sortant une enveloppe. Elle contenait un chèque, rempli, signé Hans Appelbaum. Le jeune frère expliqua brièvement qu'il s'agissait d'accepter cela en échange du retour de la famille dans l'appartement. Le corollaire évident consistait pour Paul à partir dès que possible. Le chèque incluait l'argent que la famille avait placé pour Paul depuis son plus jeune âge, et qu'il ne pouvait pas encore toucher, étant à quelques mois de sa majorité légale ; quelques milliers de francs en surplus achetaient plus directement son départ. Le frère citait les mots du père : « C'est pour que tu partes mieux dans la vie que moi. » Paul prit le chèque, le plia en deux et le glissa dans la poche de sa chemise. Il retourna à la cuisine, et devant la casserole remplie de pâtes, contempla le bouillonnement ; il supposa que le frère finissait son café ; léger cliquetis de la porte.

Peu après, il s'installa devant la télévision avec son plat de pâtes, qu'il bâfra sans pitié, puis fila à la salle de bains, se rasa la tête, revint dans la salle de séjour, se dévêtit, enfila des vêtements propres, et partit sans fermer la porte. C'était mardi. Il toucha le chèque et vécut quelques temps à l'hôtel. Plutôt, il y dormait. En effet, il passait ses journées, ardemment, à la deuxième

réorganisation de sa vie : faire produire de l'art à ses mains : avec son argent, il payait chaque matin quatre cours particuliers de piano, de 8 h à midi, en une formation ultra-accélérée. En peu de temps (s'entraînant la nuit sur une table où il simulait le parcours rapide des touches, en silence, accords splendides dans sa tête et la mienne), il fut à même de faire valider sa nouvelle compétence par un diplôme d'enseignant ; dès lors, il changea d'après-midis, en entrant (troisième phase) dans le lit des jeunes élèves filles qu'il pouvait, dorénavant, sous prétexte de gammes, amener près de son visage, épris cette fois d'un goût immodéré pour le plaisir. La vie à ce moment ne fut pas sans douleurs : quand bien même on est maître, certaines aspérités reviennent dire qu'il y a eu du relief et du creux. Parfois donc, au matin, en se rasant proprement devant une petite glace, il voyait son visage clignoter, apparaître et disparaître devant ses yeux étonnés. Il savait pourquoi. Le plaisir se partage, se prend là où il pousse, ne se conserve pas tout seul. Il estimait n'en avoir pas suffisamment en ville avec les filles de la bourgeoisie moyenne. Désireux de compléter, et de vivre *plus d'art*, un beau matin, il partit donc pour la campagne, un peu au sud d'Angers, pour connaître la paix réelle, avant de retourner travailler. Pour l'heure, il prenait des vacances à l'extérieur des villes ; il se promenait en été dans les champs en fleurs.

Chaque année, l'Occident laisse traîner sur ses routes des organes génitaux que des voitures écrasent, des articulations de membres inférieurs que des camions de lait disloquent, des systèmes nerveux centraux que des platanes concassent sans ménagement, le temps d'un déplacement interurbain ; ce n'est pas grave : le tapis roulant des heures nettoie les accidentés aussi vite qu'il leur a retiré l'intégrité ; deux heures après le drame, nous revoici à contempler les tirets blancs et les champs de maïs à travers l'habitacle.

M'écoute-t-on ? Ici radio vivant, reportage en direct de l'étranger. C'est assez proche, l'étranger. Entrez dans n'importe quelle pièce contenant un miroir, c'est l'étranger. Vous n'avez pas d'ambassade là-bas. Les événements qui s'y passent sont bouleversants et menacent de détruire notre sécurité intérieure. Alertez toutes vos forces et cessez de respirer. Tenez-vous sur vos gardes, c'est dangereux. Le moindre signe pourra être interprété contre vous.

Je disais qu'on ne voit jamais l'Occident en personne. Certes, mais n'empêche. Ça ne dispense pas de faire son enquête. Depuis tout petit donc je me suis demandé quelle cohérence il pourrait y avoir à tout ça. C'est l'exigence de notre esprit, bien sûr. Je me suis demandé : Qui est-ce ? Et cela, non, on ne peut pas le savoir si vite. Le jeu ne permet pas que vous y parveniez si vite. Beaucoup d'étapes intermédiaires doivent vous user d'abord. Alors bon, au moins, Où habite-t-il ? La réponse est simple : en Occident. L'Occident criminel qui a coulé cette route sur ce sol que libres nous foulâmes dort tranquillement chez lui à

l'heure actuelle, dans la partie de notre esprit que nous lui construisîmes, et n'est pas en prison.

L'Occident vit chez lui calmement, et continue de décorer son intérieur. Bon. Radio vivant a vraiment commencé le jour où je me suis dit que j'allais passer lui rendre visite à son domicile. À l'âge où ça se passait, la plupart des gens sains d'esprits n'ont qu'un rêve, terminer leurs études, trouver quelqu'un et un appart, en finir une fois pour toutes avec le problème de l'avenir. Certes, de l'appart, ils sortiront souvent pour aller faire les courses, se promener au parc, nager à la piscine, voyager en Autriche ; mais il leur importe beaucoup de devenir habitants de quelque part ; ça fortifie la confiance en soi. Mais moi, je m'étais déjà fait la réflexion : où que je sois, ça ne sera pas chez moi. Tant qu'à vivre chez quelqu'un d'autre, autant savoir de qui il s'agit.

Radio vivant, radio vivant, écoutez-moi, revenez sur la fréquence. Franchement, je préférerais être conscient de ça et bien réveillé sur ma civière, au lieu de cuisiner mes sales rengaines dans le vide astral. Le jour de l'inauguration de radio vivant, je suis rentré chez moi une dernière fois. Je savais déjà que la salle de bains devant laquelle je m'étais tant de fois dévêtu n'était qu'une étrangère, une espionne dans ma vie – cette chienne qui ira tout raconter à ma mort ; mais j'ai voulu la revoir, pour la narguer. Vous savez, vous le faites vous-mêmes : vous-même vous passez des heures et des heures devant votre glace à vous répéter, en vous regardant dans les yeux, « Tu es ma glace tu es ma glace, j'habite là j'habite là, eau sur les mains et eau sur le visage, ensuite je vais manger de la salade inoffensive sur

une table que je connais », etc. Moi, j'ai été dans la salle de bains, une dernière fois, et je me suis mis à nu. Et j'ai dit : *Ici radio vivant, en direct d'une salle d'eau bien propre, lavée par je ne sais qui, je ne sais pourquoi, avec un produit très détergent : ici la terre étrangère.* J'ai parlé à l'armoire à pharmacie : *Nous traversons notre jeunesse un verre de gin à la main, atterrissant sans fin sur de nouveaux rivages.* Je me suis tourné brusquement, comme attaqué par la blancheur que je ne nomme pas : *Douche, nous allons nous connaître, je te le promets. Tu es une des grandes choses qu'on ait inventé, la pluie à domicile, c'est aussi bien que le soleil dans la salle spéciale et la nuit sous le bandeau noir avec la forme des yeux. Ah !* Oui, je criais un peu, je m'exclamais. *Regarde-moi maintenant, avec mon corps malingre, ma peau blafarde. Nous allons nous connaître physiquement et profondément, union consacrée par du gel-douche haut de gamme. Cesse de faire la maline, sous tes carreaux de céramique, avec ton rideau en plastique. Ah ! Ah !* Je m'exaltai : *Je t'ai, je vais te saisir et ne plus te revoir, et ça ne dépend que de moi. Et je vais partir et je ne t'écrirai pas. Maintenant, gicle. Coule. Balance ta chaude et ta froide et je te mets des coups de ma gauche et ma droite.* Ce disant, je boxai un peu sous le faisceau de flotte tiède, en éclaboussant, puis je m'y coulai, et me calmai. *Entoure-moi tout entier et dans quarante minutes ce sera vraiment la fin de nos rapports. Tu t'es crue trop puissante, c'est ton genre, tu es bien faite pour les Occidentaux. Mais depuis peu, je ne suis plus de l'Occident. Tu es faite pour chaque matin, tu remplaces le seau et le puits séculaires, tu améliores la*

bassine, pour ceux qui travaillent tôt le matin, pour ceux qui font de l'exercice. Mais je vais marcher lentement, ne pas m'épuiser, et supporter ma sueur. Voilà ce que je dis à la douche, puis je me séparai d'elle. Je ne l'ai pas revue ; je me suis mis à visiter les autres appartements que l'Occident a réussi à implanter chez nous, et certes j'ai retrouvé bon nombre de ses soeurs, aussi belles qu'elle, et aussi chaudes. Lisses femmes de glace servant à refléter les stars du coeur du rock, reflétant tout à coup dans un dysfonctionnement massif de leur dispositif optique le jeune être de doute voué à les évacuer des lieux.

La première chose dont j'ai douté, c'est de vous. En fait, je suis venu à un moment où vous étiez déjà structurés dans toute une série d'identités. Vous étiez dirigés par tel et tel type de gens – et je me suis dit, pour comprendre, il faut les grimer. Cela ne se connaît que de l'intérieur. Seulement voilà, tout le monde est une enveloppe, aussi serpent que vous soyez, vous traînez toujours votre peau, de mue en mue, vous conservez une peau, il est dangereux de n'en pas avoir. Tant pis ! Je n'en eus pas, pour savoir. Vraiment, j'étais tout à fait décidé. De toute façon j'étais à la rue.

Bon, j'ai douté de vous, pas tout à fait tout à coup, car je n'avais déjà pas trop confiance. Je me suis dit, Qui sont ces assemblages ? Que font-ils là, ici, maintenant ? Que veulent-ils ? Une grande chose que j'ai apprise, c'est l'amour envers les stars du rock. Ça m'a littéralement siphonné. Je ne sais pas trop d'où elles débarquent, les stars du rock, étant donné que ce n'est pas la nature qui les a créées. On ne naît pas avec les cheveux violets, si ? On ne grandit

pas en prenant des airs catastrophiques, avec une jambe manifestement déglinguée pour pendre derrière une autre qui feint une attitude de séduction non-stop ? Voilà, je vous ai aperçu d'abord comme amateurs des stars du rock. Eux, j'ignore depuis combien de temps ils sillonnent nos rues dans les images télé, depuis combien de temps ils font des allers-retours entre la gauche et la droite de la scène sous des avalanches de lumière bizarre. Au fait, vous, quand est-ce que vous êtes devenus un public ? C'est arrivé comment ? Vous étiez tous aux champs en 1950. Vous êtes venus à des concerts de rock avec des bêches. C'était sophistiqué, rural, la musique de la vache qui meugle avec la boule disco dans le champ. Puis c'est devenu de plus en plus fort et de plus en plus incroyable, les étrangers qui débarquent de leur navire de guerre en strass, mais pour quelle guerre ? Jamais pu analyser ça correctement. Ça a été un des premiers motifs d'étonnement. J'étais parmi des membres du public, en train de ne pas partager je-ne-sais-quoi que vous aviez entre vous, dans je ne sais quel but obscur. C'était le truc nommé « faire la fête » ? Le truc « aimer » ? C'était le truc quoi, selon vous ? Peu importe. Le fait est que j'ai douté. Après, ne vous étonnez pas de voir vos portes fracturées : si vous vous comportez de façon étonnante, les étonnés vont chez vous pour savoir, dès que vous sortez au concert.

Suite à ces réflexions et à quelques autres, je me suis dit, Bon, j'ai tout à refaire. Il y aura tout un long travail de domestication, vu comme je ne me sens pas proche du tout de cette *troupe de lions sauvages*. Alors je me suis mis à renâcler un peu tout le temps, pour dire que j'étais

différent, bloqué, sur les fesses. Je me suis mis à poser des ultimatums pour des broutilles, en disant, Soit tu m'expliques pourquoi, soit je ne fais rien du tout, ou en tout cas pas ce que tu veux me faire faire. Je sentais bien, par exemple, quand je vivais encore à côté de ces *vieux êtres* posés près des canapés où je m'asseyais, que ma place était en ville. Que voulez-vous, vous naissez en ville, vous y restez, parce que vous n'avez pas appris à vivre dans une cabane au fond des bois, et que les manuels de survie disponibles sont peu clairs sur la méthode. Donc oui, vous connaissez au moins une chose de certaine, c'est que vous êtes en ville, et que celle-ci vous a, à un moment donné (quoiqu'on ne dispose d'aucun souvenir exact), vous a constitué prisonnier – comme elle est magnanime, elle vous laisse les mains libres. Alors je me suis dit, OK, soit. Mais je vais quand même apporter ma touche, revendiquer un tant soit peu. « Une ville oui, mais faites-la-moi sillonnée de chiens », je disais. « D'accord pour rester, mais tu enlèves ta robe ». « Manger ? Oui, si tu rajoutes à la préparation une épice très spéciale et très rare ». Vous voyez ? Je posais des conditions à tout. Je me suis mis comme ça à être contestataire même, mettons, en face de ma propre main, quand je la voyais se balader devant mes yeux – remarquez que ce n'est pas très aisé, après, de s'en servir encore, de cette main, parce que ça y est, vous êtes en situation de rupture avec elle, et vos moyens d'action s'amenuisent. Alors j'ai contesté, contesté, contesté, jusqu'à plus soif. Ça n'avait rien à voir avec du mauvais esprit. Ce n'est pas que je ne voulais pas avoir de main, pas travailler, pas me faire à la composition

moléculaire des choses ; juste, je voulais comprendre avant, pour être sûr que, par exemple, je n'avais pas une main pour rien. Au fin fond du Cambodge, il y a peut-être des tas de gens (comme ils ont beaucoup sauté sur des mines) qui trouveraient très utile d'avoir ma main à moi ; si moi je n'en vois pas l'utilité, autant faire une bonne action et la leur donner ; mais par ailleurs, si eux la veulent, pourquoi moi je n'en veux pas, là, tout de suite ? Je me posais ce genre de questions. Pour savoir la réponse, j'aurais eu besoin de pas mal d'argent – un voyage par avion en Extrême-Orient, ça coûte assez cher, semble-t-il, et je n'ai pas le *bon métal*. Je suis donc resté. Vous comprenez bien que je n'étais toujours pas très à l'aise. Quand « avoir une question » provoque un questionnement, ça bloque assez. Ça paralyse. Alors j'ai élaboré toute une solution, à mon avis très élégante. Je me suis dit : Primo, il y a des gens qui ont l'air très contents ; d'autres qui ont l'air très malheureux ; si je sais les raisons des uns et des autres, je pourrai me faire mon programme et commencer (c'est simple, vu comme ça) à avoir une vie, disons, franchement magnifique. Deuzio, pour savoir ça, il y a une méthode simple : aller chez eux ; si je vais chez eux, je fais d'une pierre deux coups : j'ai une chance d'apprendre des recettes pour être bien ; je regarde alors dans tous les coins et au final je débusque l'Occident. Je sais qu'il est caché chez vous. Certes, il est aussi partout ailleurs, dans la taille des troènes, dans l'économie du Nigeria, mais le plus simple est de le rencontrer chez vous. Alors j'y suis allé. Prochaine émission, bientôt, sans doute en direct de la salle d'opérations.

Ici radio mort. Nous n'enregistrons pas toujours tout dans l'ordre. Parfois, nous mélangeons des cassettes ; parfois, nous revenons en arrière pour effacer une séquence inutile et placer quelque chose de mieux à la place. Nous avons une cassette étrange filmée dans un lieu dont émerge une personne qui est vous et qui est la même sous le nom Estelle-Irène Huck. Et Estelle est dans une position similaire, dans deux environnements différents, pendant deux segments de temps assemblés au montage. Elle est sur un siège de voiture, adulte, et puis elle se retrouve enfant, couchée les yeux fermés, dans un lit, avec des coussins pour le dos. Elle est là la deuxième fois parce qu'elle n'a pas cessé d'être là la première avec un jardin de pétunias tout au fond. Sa tête, la deuxième fois, est projetée en avant, puis en arrière, puis pend, avec ses cheveux bouclés, à gauche de l'appuie-tête, dans la voiture, et elle n'est plus consciente, et c'est parce qu'elle l'était la première fois. Pourquoi on est couchés, parfois ? D'après nos sources, beaucoup de raisons postulent pour expliquer la situation. On est couchés parce qu'on a sommeil, parce qu'il y a quelqu'un près de nous. Parfois, c'est parce qu'on a une fièvre, qu'on est enfant, avec une maladie bénigne, et on est allongés, le matin, dans un demi-sommeil, avec la douleur musculaire vague des états fébriles, avec la chaleur froide, avec la mort petite qui rôde dans la maladie infantile. En même temps on est dans la chambre, de même que plus tard vous êtes dans la voiture, et c'est la même chose, on est entourés d'Occident. Ça veut dire quelque chose de fort, ça signifie que la vie est souvent sauvée, ça nous éclaire sur un sujet précis, qui est le recul progressif de la mort, qui ne vient pas enfant, qui laisse de la place, qui

ne vient pas avec la maladie ni avec l'accident, qui dégage un espace où vient s'installer quelque chose, quelque chose qui est vous, votre vie. On est entourés d'Occident, à savoir, il y a un mur, et derrière le mur un autre mur, et derrière cet autre mur une rue, avec des bâtiments, des fioles, des lits blancs et le parfum des molécules, et à côté vivent des personnes, qui ont étudié sept ans et lu dans des domaines précis, et qui vivent près de vous et qui à certains moments vivent de vous, et vous sauvent la vie, et à côté d'elles est leur voiture, qui les emmène à l'hôpital, qui est derrière, et c'est là qu'on lit les formules des médicaments qui soignent les maladies infantiles bénignes, et c'est aussi là qu'on apprend les premiers gestes pour sauver la vie et maintenir l'espace, garder des gens à l'Ouest. Estelle-Irène Huck était couchée, enfant, dans une chambre, où venaient ses parents, et s'inquiétait de la mort, du froid brûlant sur la peau, et ne connaissait pas la suite, et autour d'elle, cependant, tout disait, *tu es en Occident, donc tu ne mourras pas, c'est une maladie connue, bénigne, on n'en meurt qu'ailleurs*, donc ce sera dans deux jours à nouveau la vision claire et jouer dans la cour, et pareillement dans la voiture il était dit *regarde, c'est une voie d'accès vers toi, une zone peuplée de la vie, où circulent des ambulanciers, avec des gens qui les préviennent, et on est là pour toi, et ça va continuer, dans trois jours, après les examens, tu seras dans la rue, devant l'hôpital, c'est un espace que nous tenons à conserver, ne le regrette pas*. Et enfant elle était sous antibiotiques, comme elle allait bientôt être sous anesthésie, tandis que les ambulanciers descendaient et sortaient la civière, afin d'organiser cet espace de plus, afin de placer Estelle en son centre, une fois de plus, de

même que nous sommes tous au centre environnés d'arbres urbains et de bâtiments, filmés pendant toute la durée de ce surcroît, en train de nous questionner sur son sens, en train de prendre des mesures à ce sujet et de sillonner cet espace pour le nettoyer comme, avant toute injection, on prépare la surface de la peau de l'avant-bras, avec un coton imbibé, pour y planter sa surprise, sa douleur, et tenter tant bien que mal de neutraliser la région. Quand l'ambulance qui la transportait franchit le porche de l'hôpital, Estelle-Irène Huck n'avait encore jamais souri sans raison, et risquait même, sous la menace d'une mort post-traumatique, de ne jamais pouvoir le faire ; par contre, elle avait déjà franchi un seuil curieux, une fois. Document. Play.

DOCUMENT : ESTELLE-IRÈNE HUCK
Joie MMS, 30 mg

Chaque année, en Occident, un groupe de femmes enceintes étaient apportées debout dans une vague de lumière éternelle ; en 1979, appartenait à ce groupe une femme heureuse, qui donna naissance à une petite fille qu'on prénomma Estelle-Irène. Seize ans plus tard, en 1995, en été – *amidon, sel, farine de froment, matière grasse végétale hydrogénée* –, des milliers de portes de frigo s'ouvraient tout à coup sur des barquettes de beurre carré, saisies, emportées vers une table basse en panneaux de fibres de bois alvéolaire, et tartinées sur un pain industriel en fer blanc oxygéné : cette nourriture revigorante plaisait bien aux Occidentaux les matins en semaine, vers 7 h 30. À 19 h, un assemblage de boîtes tombait du ciel – des pans de murs encerclaient des gens disséminés – qui prenaient un instant un air curieux, puis se divisaient en deux groupes : l'un sortait purement et simplement dans la rue et quittait le hall, pour respirer à l'air libre où flottaient des débris ; l'autre se dirigeait, du côté opposé, vers escaliers et ascenseurs, pour atteindre les étages supérieurs, poser la question Est-ce chez moi ? et répondre, du bout des lèvres, Oui…

C'est dans l'une de ces boîtes que vivait, régulièrement et un jour après l'autre, la famille anglaise Huck. À cette époque de la vie, comme d'ailleurs à la nôtre, avait lieu la même chose chaque nuit : sur tout un périmètre, vaste, plat et en zone tempérée, demeurait, désinvolte et indélébile, l'Occident moderne, slalomant paisiblement entre les écueils de la mort jeune et de la faim humide, laissant les prédateurs loin derrière des siècles de portes élégantes en fer forgé, de portes automatiques dont ni le froid ni les contorsions de ventre ne savent le code, de doubles-portes marquant des sas

que l'insécurité ne franchit pas, l'Occident donc, issu de problèmes qui ne se posaient plus mais se voyaient encore – hypothèses abandonnées, anciennement fondatrices et aujourd'hui invalidées, créant mélancolie et malaise, actuellement recouvertes par des plaques boulonnées constituant les nouvelles façons de vivre – de ce monde-ci : le plaisir, l'argent, l'amour. Avait lieu également la même chose chaque matin : toutes ces surenchères d'activité et ces réveils brûlants de millions de choses et de gens, s'essorant dans l'air pollué et heureux, pour maintenir à leur corps la chaleur, l'entretenir et l'accroître : lactose, extrait de levure, protéines de lait, vitamines B6, B9 et C, fibres, sodium, lipides dont acides gras saturés.

Il y a sans doute, à être, une douleur profonde et native, et qui ne disparaît jamais que par recouvrement ; dans ce cadre, la vie consiste naturellement à choisir pour des murs le joli papier-peint, pour une peau le halé exact, pour un feuillet A4 l'écriture soignée, avec le bel en-tête et le paraphe en bas, et l'on est garanti de 19 h jusqu'à un peu au-delà ; mais gare à la sorte de bête tapie que reste toujours à chaque instant l'Écorchure en personne avec sa peau grêlée, et gare à l'abrasivité du monde, dont la douceur de papier de verre ne s'oublie guère en somme que par anesthésie. D'ailleurs, regardez comme se heurtent lentement les surfaces, regardez : la tectonique des plaques emporte des gens debout, vifs, et quand la plaque eurasiatique rencontre la plaque de la mort, au fond de l'océan, la mort est la plus forte, l'Eurasie passe en dessous, des millions chaque année : voilà ce que la vaste lime fait de nos vies plates et blanches. Et en effet je parle de nous. Je parle de gens qui, étant rentrés dans le monde comme dans un hôtel avec, sur leur épaule, la chaude main du soleil et les cheveux évanescents du ciel de notre Ouest, ont laissé leur vie sur une table basse de salon comme une clef ; et qui vont faire un

tour, et qui, rentrés, ne la retrouvent plus à sa place, et la cherchent, et déplacent des coussins et ouvrent des sacs et des tiroirs mais en vain ; je parle de femmes dotées d'études supérieures de médecine, qui entrent un soir dans la chambre de la douleur, où celle-ci dort, s'approchent, une seringue à la main, et lui injectent une forte dose ; et par la suite, l'Occident croit qu'il n'a plus que du plaisir, et cette douleur qui s'écoulait tout naturellement soit en surface du corps soit par filtration de l'intérieur vers l'extérieur, l'illuminant, fait mine de rentrer tout à coup et s'enfouir, mais c'est pour rejaillir en de multiples points de l'Occident – des lacs, des mares à l'eau claire, chauffés par le climat tempéré : l'été, les baigneurs, la peau offerte à la pure sensation liquide, néanmoins insensibles, oublieux donc de l'origine des douleurs, témoignent de la visite nocturne des infirmières anxiolytiques.

Les immeubles modernes sont parcourus de long en large et de haut en bas par des systèmes de canalisations, des assemblages de volumes les uns cylindriques les autres cubiques, ouverts ou clos, principaux ou secondaires, transportant l'eau, l'air, les personnes. De même il semble que la configuration de la vie soit celle d'un système de sas, valves, tubes, pièces mobiles, moteurs, souffleries, joints, systèmes de secours, issues ou impasses, cages d'ascenseur, monte-charges, conduites verticales, salles des machines au sous-sol. Tous ces systèmes nous conduisent à nous heurter.

Laissons les mystères de côté et annonçons-le franchement, Estelle-Irène Huck va rencontrer, en 2001, le *sas vers Arnaud Villeneuve* nommé Alice Mathieu, elle-même reliée à Édouard Mathieu, émergeant du sous-sol de guerre et crachant sa peur conditionnée comme une bouche d'aération libère son oxygène puissant au beau milieu d'une rue piétonne. Pourquoi, comment, ce sont de bonnes questions, que

nous posons, et pas du tout des oiseuses. Il ne sert de rien que des êtres humains se développent, s'ils se tournent le dos mutuellement et, disant non à toute interaction, gardent leur douleur pour eux seuls. Au contraire, c'est un fait d'observation courante, qu'ils se plantent tout à coup dans le monde et se tournent, volontairement, vers quelqu'un, dont ils attendent quelque chose. Ainsi peut-on les voir parfois se diriger avec assurance vers telle ou telle partie de l'univers ou du monde humain et, une fois placés devant, l'interpeller, le caresser, dormir dessus ou coucher avec, le bourrer de coups de poing, le prendre à témoin, l'engloutir dans sa réflexion personnelle, le dénigrer, l'essuyer après l'avoir lavé, le combler de cadeaux ou l'honorer de ses visites après des retraites dans l'espace personnel. Estelle-Irène Huck ne déroge pas à la règle, elle qui se placera de pied ferme devant Alice Mathieu dans, je ne sais pas, cinq, trente ou cent pages, dans un but confus pour elle-même, comme est obscur pour moi le sens brouillé de mon existence absente dans les fines bruines de Lille, la ville du Nord – sur ce sujet d'ailleurs est-ce que tu te souviens des éclairages d'autoroute, mise en lumière orange tous les dix mètres de nos visages éteints lorsque nous rentrions sans nous parler, quand je voulais nous tuer ?

Quand je vais mal, je fais n'importe quoi ; mes mains se portent tout à coup à la rencontre de mes tempes, les pressent soudain et, bien entendu, ce qui arrive c'est que je n'ai plus de tête – j'essaye de faire sans. Je me balade dans la ville, je retourne m'asseoir à mon bureau de travailleur dilettante, fumeur de clopes et buveur d'alcool, je réfléchis ; est-ce que je réfléchis ? Plutôt, j'imite le rythme suave et langoureux de la réflexion, je fais les gestes de la foi sans la foi. Est-ce que je fais des gestes ? En vérité, je n'ose plus bouger, je reprends ma tête et, par un vaste mouvement circulaire visant à

recouvrer ma sublunaire normalité, je la replace en équilibre entre mes deux épaules frêles de jeune écrivain adulte, paumé, roide et désabusé.

Quand je pense à Estelle-Irène Huck, l'impression est toute autre. J'imagine une façade d'habitation donnant sur le Sud un matin, paroi que des vagues de locataires successifs auraient recouverte de plusieurs couches de peinture laquée pastel, bleu clair, rose clair, vert d'eau, parme. Je pense, devant cette façade, à une jeune fille jolie, sûre d'elle-même, qui avait vécu quinze ans dans la paix anglaise, et se laissa quinze ans infuser, sans y penser, par le doux liquide de la félicité rangée – le sentiment d'être injustement heureux, la gloire un peu piteuse d'être tranquille, et d'être peu nombreux. Oui, elle allait bien. Elle était définie par le soleil séchant un bikini vichy sur la terrasse, par la fumée des cigarettes de son père français déprimant dans sa pièce à lui, par le sourire de maman qui s'ennuie quand il n'y a plus de lessive en route, par la coexistence avec les gens du quartier qui promenaient leurs animaux ornementaux sur les sortes de rivières sans liquide et sans lit des rues de Londres bordées d'arbres et de pierres en métaux lumineux. Elle vivait bien, elle allait bien, elle avait une scolarité comme une chemise à fleurs et à l'image du reste, paisible, satisfaisante, marquée par un plaisir diffus et une grande attention aux autres. Oui, oscillant par le dessus et trimballant partout où elle allait tout un attirail de fils qui pendaient du ciel jusqu'à elle et qui tiraient le bras, téléguidaient les commissures des lèvres et les plissures des yeux quand on sourit, ballerine agile, produit léger d'une vie amène, elle faisait ce qu'on fait dès qu'un de ces fils nous bouge, mener juste une jeune vie d'étudiante, rien de moins, rien de plus. Elle jouissait bien. Elle

jouait au beurre, et elle prenait le reste pour confiture. Oui. Chaque jour.

Vrai, pendant quinze ans, Estelle-Irène Huck s'était levée chaque jour en Occident pour voir les choses rester sérieuses et souriantes, dans une classe supérieure, et pour sentir, chaque matin, couler dans ses veines la parfaite dose de bien-être qui couvre la douleur. Et cette douleur était celle qu'on éprouve à se tenir devant une casserole en inox à l'époque moderne en attendant que l'eau bouillonne – cette douleur fine, ténue, joyeuse. Et certes elle ignorait encore qu'elle se trouverait cinq ans plus tard assise sur des chiottes de gare à balancer sous elle la clope de la tristesse, après que l'Écorchure eut accompli son oeuvre et, hors d'une poitrine joyeuse, retiré le câble fin empli de la sirupeuse, visqueuse liqueur de vie ; elle l'ignorait, mais ne tarderait plus à l'apprendre.

Par une après-midi laiteuse de juillet 1995 – *gomme de xanthane, bêta-carotène, lécithine de soja, pectine de fruit et acide citrique* –, la jeune Anglaise se trouva pour la première fois de sa vie en France – elle y venait en vacances, n'y cherchait rien, avait simplement accompagné ses parents dans leur villa secondaire d'une banlieue de province. À 14 h, elle termina un verre de jus d'orange et annonça qu'elle partait faire un tour – et le tour allait s'avérer bien plus long que prévu, former une boucle désespérément plus longue.

Dès 1991 ses seins étaient libres parce que les générations précédentes avaient fait la révolution : elle les tenait tranquilles ce jourlà sous un petit maillot blanc passé sur un short rouge clair : short et maillot entouraient cette liberté jeune et de plus

(car nos vêtements, et surtout nos vêtements d'été, parviennent très bien à recouvrir ce qui pèse pour notre âme et n'est que d'un poids symbolique pour notre corps) maintenaient en place une joie qu'elle connaissait pour lui avoir souvent adressé la parole ; dès lors, actionnant une sonnette de vélo entre un champ de maïs mûrissant et une rangée d'églantiers en fleur, Estelle-Irène Huck sillonnait la campagne, le jour J, quand tout à coup se profilèrent, à cent mètres d'elle sur la route départementale déserte, les traits saillants d'un Visage qu'elle n'allait que trop découvrir par après.

Parvenu à dix mètres d'elle, le jeune garçon la scruta comme il savait maintenant le faire, et parcourut des yeux le contour de ce corps adolescent et doré. Des cheveux aux épaules, descendant vers le torse et remontant vers les bras, il s'avisa d'une particularité extrêmement étrange de ce corps : juste près de l'épaule, près du col du maillot blanc, apparaissait en un ténu relief une petite protubérance qui l'intrigua hautement – il sentit que tout son visage était attiré par cet endroit précis, qu'il pensait secrètement être lié à une fine douleur personnelle, en fait la partie cinglante et malheureuse de lui-même – exactement, la partie *giflée* de ce qu'il était. Comme il dépassait la jeune fille, il remarqua sur les lèvres d'Estelle l'esquisse d'un sourire engageant, qui le détermina à lui adresser la parole – échange de paroles en français qui fit passer en peu de temps deux personnes d'une campagne fleurissante jaune et rose à un appartement urbain – car elle était *gentille*, et il était *avide*.

Le soleil quitta la plaine, disparut sous les persiennes closes d'une chambre de jeune adulte, et un vin brusque se déposa prestement dans un verre, Paul Appelbaum le tendant à Estelle.

Un litre et demi plus tard, l'adolescent se pencha sur Estelle et connut son mystère : caressant candidement le long de la zone du torse, il découvrit qu'Estelle était reliée au monde par un fin tube de perfusion en plastique médical et il se sentit brusquement attiré par le mirage de détourner pour lui ce liquide doux qu'il n'avait jamais eu ; il sortit une aiguille de son esprit, la planta dans le conduit et plongea sa bouche directement dans les artères d'Estelle : c'était du plaisir et purement du plaisir, qu'Estelle faisait circuler dans ses veines depuis son plus jeune âge et métabolisait. Alors il apporta d'autres bouteilles d'une main, versa, et de l'autre main posa sur sa conquête une nuit immense et, pour Estelle, sexuellement initiatrice. Que dire de cela ? Sans doute, qu'elle est légère, la vie, et qu'elle empile sans mal et couche sur couche la page section faits divers (« un fils tabasse son père »), jetée au feu et carbonisée d'un journal de seconde zone, et la grande qualité d'un papier de soie de luxe, typographie anglaise – juste pour emballer une nuit et se l'envoyer à elle-même comme cadeau. Elle n'a que cela à faire, la vie ; la mienne.

Le lendemain matin, Estelle-Irène Huck, adolescente anglaise, s'éveilla entourée et cernée par l'impression bizarre d'avoir affaire à un Occident nouveau, et sentit un frisson inconnu la parcourir, celui du regret souriant du plaisir ; elle était seule dans le lit, s'angoissa à propos d'avoir laissé ses parents sans nouvelles, chercha à localiser son amant dans cet appartement à l'évidence trop grand pour lui ; un puissant bruit d'écoulement d'eau provenait de derrière une paroi.

Il était nu en pied devant le miroir de la salle de bains et regardait la victoire couleur chair. Un effet splendide, des cheveux noirs devant l'armoire à pharmacie, mollets, cuisses, sexe et hanches en contre-plongée devant le carré de douche. Elle le regarda cinq

minutes tandis qu'il fixait quelque chose comme une poussière collée à la vitre. À un moment elle lâcha l'encadrement de la porte et se glissa devant lui, semblant demander qu'il l'embrasse ; il l'embrassa, mais sans quitter du regard, quoi, la poussière, l'effacement du teint, ou n'importe quoi d'autre à placer comme écran devant l'absence obstinée de pensée, et il lui dit sans la voir « Que quelqu'un m'attende dans la chambre ». C'est alors qu'Estelle-Irène Huck, conservant l'impression d'avoir été mal rebranchée mais n'effaçant pas de sa mémoire les restes de sa dernière infusion de plaisir, avisa sur le sol une radio portative et, commettant l'acte de sa vie, l'alluma, sur une station que Paul semblait écouter souvent. Dans l'appartement d'Angers se répandit alors la voix profonde et agréable d'un médecin psychiatre officiant dans une institution d'Orléans, et qui relatait pour les auditeurs l'histoire d'une jeune patiente décrite sous un nom d'emprunt. Estelle-Irène Huck ne cilla pas, écouta avec attention, attendait Paul Appelbaum, qui revint peu avant la fin de l'émission, alors qu'on débattait du caractère incurable du cas Alice Mathieu – car c'était bien Alice ; par le minuscule trou à l'épaule, en une légère invasion de son, cette histoire s'insinua ; Paul Appelbaum reconduisit Estelle jusqu'à l'endroit de leur rencontre, lui laissa son adresse, et la remercia, en l'embrassant juste à l'endroit de la perfusion, tout en reconnectant discrètement l'aiguille originelle avec le corps qu'elle infusait. Il était satisfait à faire peur, avec l'oeil vide, et l'impression que sa tête ne traînait pas comme depuis juin sur le carrelage obsolète d'un appartement humiliant. Pour tout dire, il allait finalement vraiment bien, car il savait avoir introduit fructueusement dans Estelle-Irène Huck sa marque personnelle, comme le code pour y accéder à nouveau et exclusivement ; en effet,

cette marque y était bien entrée – mais pas seule, tout à fait comme la mort, de là d'où elle part, arrive toujours accompagnée.

En Occident, on voyage beaucoup. Naturellement, les événements qui ont commencé ici se traînent comiquement jusque là, avant de s'effondrer en un tiers lieu final. À vrai dire, la capacité des lieux, quant à recueillir à peu près tout et n'importe quoi, s'avère toujours formidable : on reste perpétuellement étonné d'apprendre que le même espace grossièrement peint en blanc tolère l'homme et le beurre, comme si, réellement, ça l'indifférait. C'est peut-être d'ailleurs ce qui se passe, une cuisine est tout à coup le lieu d'un intense désastre psychologique, une forêt prend la forme de l'Amour, un lavabo révèle sa pleine et forte capacité à accueillir un sang qui coule, sans raison, d'une fosse nasale sans expression, et ce qui prend sa source à Londres crochète un jour par Angers, et rejoindra Orléans, via Lille, trajet après trajet.

Rentrée à Londres le 7 août 1995, Estelle-Irène Huck pencha la tête sur le côté jusqu'à ce que sa joue touchât son épaule, et subitement la retira, sous le coup d'une douleur inattendue. Cinq ans plus tard, Estelle-Irène Huck sonnerait, vêtue de la même jupe de tweed qu'elle avait enfilée la veille au soir, au portail de l'asile d'Orléans où avait été transférée Alice avec l'accord de Marie Guillou, veuve Mathieu – la douleur serait restée semblable. Vaguement inquiète, ce jour-là, elle ôta son maillot et avisa, sur sa peau nue, du coin de l'oeil, un léger hématome, qu'elle acheva d'inspecter dans un petit miroir de salle de bains ; plus qu'un hématome, elle découvrit même une légère boursouflure et comme un abcès très léger ou une infection,

qu'elle effleura du doigt, avec une grande sensation de tristesse. Elle se serait dite peinée, les jours suivants, de voir subsister cette blessure, si du moins elle avait pu, comme elle l'aurait souhaité, rester ainsi debout entre le lavabo et la baignoire, à visionner la guérison. Or le temps et les jours décidèrent qu'elle se rhabillât sans attendre, de telle sorte qu'Estelle, sortie de la salle de bains, et même revenue au coeur du monde, fut placée devant deux questions de vie (que la vie avait écrites partout sur le passage d'Estelle, chez ses parents, chez les amies qu'elle retrouvait, et partout dans la ville de Londres – regardez les lettres chez vous) : premièrement, vais-je écrire à Paul Appelbaum ; deuxièmement, me rappellerai-je façon décisive cette jeune-fille-qui-ne-parle-pas dont j'ai entendu la biographie à la radio, là-bas. Et ce fut oui et oui.

Au soir, donc, du 7 août, Estelle se tenait seule, dans son jardin, près de la maison éclairée, sous la lune classique, près de la ville orangée, en train de réfléchir si elle allait rentrer ou non et lire un roman dans sa chambre, si elle avait encore du papier à lettres, si le bruit de jappement imprécis qu'elle entendait était bien un chien et non un souvenir, et si, enfin, Paul Appelbaum (le suivre et le rejoindre en France) était bien en effet un choix idiot, à savoir, le bon, celui qui rend amorphe ; elle s'assit au pied de l'arbre dans le jardin et se mit à caresser l'herbe. Réfléchir, oui. Les belles couleurs, les belles formes, pour elle, témoignaient intensément de la douleur ; en effet, le contact de l'herbe était bien agréable, et le plaisir bien douloureux. Elle décida donc, en deuxième lieu, qu'il lui faudrait rejoindre Alice Mathieu. Le lien était donc : quel que soit le plaisir, la douleur reste intacte, sous-jacente, indélébile, fondatrice de chaque instant. Il existe deux méthodes pour essayer de contrer cette duplicité : perdre tout plaisir ; et gagner en douleur. Ainsi Paul

Appelbaum et Alice Mathieu représentent-ils de purs choix brillants. Estelle relâcha une poignée d'herbe fine.

En septembre, elle avait une légère robe d'été sur la conscience et se présenta, avec la paperasse adéquate, au bureau des inscriptions d'une école de médecine. Elle aurait voulu choisir « soin des hématomes persistants » comme spécialité, mais par défaut opta pour Psychiatrie – elle regardait cet espace bleuté, jaune, violet, de son hématome, sans comprendre clairement. Vingt jours plus tard, elle commençait un cycle de cinq années d'études. À vrai dire, quel est le sens du mot « chambre » ? Cela signifie-t-il « quelque chose où le sommeil se dépose » ? « Zone où habitent les lits » ? De même prend un sens différent l'attitude personnelle du camionneur qui transporte, en un convoi exceptionnel, les éléments d'un pont à bâtir, loin d'ici ; prend un sens différent l'acte de regarder trop loin devant soi, qui devient regarder, puis ne plus regarder, et ainsi se perd : selon l'âme du camionneur et le trouble du contemplatif. Estelle continua de vivre chez elle, dans une chambre qui prenait un sens différent, accueillant le repos d'une jeune étudiante anglaise, menant des études de médecine, dont le sens n'était pas la médecine. Ce décalage aussi, en vérité, s'avère souffrance ; peut-être, lorsque les frigos se décideront à rester à leur place de frigos, au lieu de hanter les esprits par leur blancheur tragique, nous vivrons au calme et dans l'adéquation parfaite ; mais vu que nos industries tournent à plein régime pour générer des objets qui vont décaler les significations et les formes, l'unité n'est pas prêt d'arriver ; nous restons dans le déchirement, en plein confort matériel.

Le matin, elle déjeunait calmement avec ses parents, commentait les nouvelles en sirotant son café. Allait en cours, apprenait l'existence de la ptase palpébrale et buvait son chocolat au lait

dans une tasse de porcelaine ; n'y pensait plus, allait au cinéma avec des filles, buvait un peu de gin avec des garçons en gabardine ; rentrait chez elle, buvait de la musique au goulot. L'important : elle lisait des lettres. Toutes les 72 heures de ces cinq années, elle en recevait une de Paul Appelbaum, la mettait dans sa poche, se rendait à l'école de médecine, sortait la lettre et y répondait aussitôt, dans l'amphithéâtre. Elle lui racontait des détails, des anecdotes, fermait les yeux pour se rappeler des instants doux et passait sous silence, en entier, sa douleur – en lieu et place racontait son bonheur. Ainsi une fois de plus triompha le temps, sous le soleil, sous la pluie, sous la neige de Londres, parmi les débris épars du choc traumatique de la conscience industrielle rencontrant l'Ouest perfectionné à travers toutes ses déterminations particulières.

Tenant à la main une de ces feuilles de papier sorties d'enveloppes datées d'Angers, puis soudain de Lille, elle écrivit un beau jour à Paul qu'elle était diplômée, qu'elle avait une proposition d'emploi à Orléans, et que c'était d'accord pour vivre avec lui. Le soir même, sans attendre confirmation, Estelle-Irène Huck entra pour la dernière fois dans la maison familiale, sur le point d'abandonner (parce qu'elle avait senti sur les lettres de Paul le goût d'un sang à elle qu'il avait pris, qu'elle avait perdu, et qu'il distillait à nouveau dans la trame du papier) tout ce qu'elle connaissait en Angleterre. On en connaît ainsi qui, un jour venu, déposent leurs parents de côté et replient leurs amis dans les placards dont ils venaient, et qui s'en vont de cette façon en souriant avec tristesse un peu, libération un peu, regret un peu et beaucoup de chemin à faire : des gens au bord d'un « sas ». Elle se tint dans l'entrée quelques instants, puis franchit le seuil et se dirigea, dans l'obscurité, vers la chambre qui avait abrité son enfance et son adolescence, et ouvrit la porte ; elle tenait

dans sa main la seringue régénératrice. La douleur était bien là, mesquine, couchée dans le lit tranquille de la jeunesse sage, faisant semblant de dormir ; Estelle s'approcha et, retrouvant les gestes qu'elle avait appris, serrant un foulard autour du bras de la douleur, dans la veine injecta une double dose d'euthanasie qui mit fin à cette section particulière de sa période anglaise. Le lendemain, la douleur avait disparu du lit, et Estelle, souriant à cause de cela, se croyait libérée. Certes, il ne suffit pas de vider une chambre odieuse, si c'est pour en retrouver une autre plus loin, à laquelle on participe encore plus. Mais chacun sa recherche, et laissons calmement advenir les erreurs de nos amis, si elles peuvent nous servir.

Après avoir quitté la chambre, Estelle se rendit au quai d'embarquement des ferrys, d'une voix douce mais ferme appela la Manche et lui demanda solennellement « Porte-moi de l'autre côté », et la Manche lui répondit « De l'autre côté il y a Alice Mathieu, veux-tu y aller quand même ? », et Estelle « Pourquoi non », et la Manche « Là-bas il y a Alice Mathieu mais peut-être aussi d'autres personnes », et Estelle « Alors d'accord », et elle passa de l'autre côté, à Calais, appela Paul par téléphone, qui répondit qu'il arrivait, et elle croisa à nouveau des gens, en nombre, qu'elle ne reverra plus, eux, et prit un train pour Lille.

Ainsi dans la nuit du 5 au 6 juillet 2000 Estelle-Irène Huck traversa- t-elle le canal et arriva à l'heure dite dans cette gare de Lille où Paul Appelbaum vint récolter un soir celle dont il avait diminué le plaisir et augmenté l'amour, pour la ramener chez lui, l'importer, et l'avoir à nouveau devant son Visage accueillant, pour qu'elle rayonne, et qu'il en vive. Cela se passa ainsi : Paul, en bas d'un escalier roulant, tendit à la sortie du train son Visage vers Estelle, et avec l'une de ses parties, rouge et charnue, il appliqua sur

elle un baiser amoureux dans lequel Estelle reconnut intact le garçon d'Angers qui l'avait débranchée. Il prit ses bagages et la ramena chez lui. Sitôt rentrés, ils s'enfilèrent telles quelles et l'une à la suite de l'autre, presque sans respirer, trois bouteilles de Sauvignon blanc ; le plaisir d'Estelle surnagea un moment à la surface de l'estomac, puis, à la deuxième bouteille et demie, il cessa le combat, posa sa démission et rendit l'âme. Estelle et Paul s'endormirent l'un sur l'autre après une session d'amour sale.

Arnaud Villeneuve, en direct de l'évanouissement, appelez vos organes sensoriels et vissez-vous deux oreilles sur la tête, pour écouter. Faire radio vivant, écouter radio mort, ce n'est pas donné à tout le monde, mais ce n'est pas non plus confidentiel. Déjà, tout le monde fait radio mort, par sa simple présence. Quand à radio vivant, elle est émise par plus de gens qu'on ne croit. Moi-même, qui suis devenu animateur-phare de la station, je connais bien les conditions qui vous font émettre sur ce canal. C'est quand vous êtes bouche bée, stupéfié par un élément. Quelqu'un, de temps en temps, appelle un numéro, et personne ne répond. Soudain, on est dans une cabine, nous avons ça par ici, une cabine, avec un combiné. C'est la tentation de faire une confession dans la ville, parler à la rue, à nulle part, à là-bas. On explique pourquoi on appelait, on est tenté de dire, Ne t'inquiète pas, ce n'est pas pour ci et ça, raconter des choses futiles puis brusquement importantes. N'importe qui peut le faire. J'invite ceux qui m'écoutent à émettre eux-mêmes leur programme de radio vivant. Ensemble, nous pouvons contester de la bande passante à notre principal concurrent. Rendre grâce hors de lui.

Radio vivant à l'appareil. Je ne sais pas si je diffuse dans les tubes de perfusion. Je racontais l'autre fois qu'un beau jour, comme pris par le mouvement de recul qu'on vit quand on percute un véhicule étranger, avec la masse cérébrale qui vient s'écraser contre le revêtement interne de la boîte crânienne, j'avais quitté mon premier logement, et tout le reste avec lui, pour aller me « rendre compte sur place », mais sur place c'est déjà tellement loin, au pays des non-

lieux. En somme, nous avons fait très fort : nous sommes les premiers à vouloir que Los Angeles soit plus près de nous que la cuisine, lorsqu'on est dans le salon. Une autre chose qu'on a, forte, puissante, c'est de la nourriture. Des millions de tonnes de rumstecks sont sur la route, direction notre bouche. Des millions d'hectolitres de fruits sont pressés, par de forts vérins, dans des bouteilles que nous boirons au goulot. Pas si vite. C'est certes beaucoup mieux que la poule et l'arbre malade dans le jardin. Mais, donnez un petit quelque chose. Il nous faut quelque chose de précis. Des petits machins en métal ou en papier. Donnez-en un certain nombre, et vous aurez le jus de fruit. Ah ? Ah. Bon, moi je préfère l'arbre malade dans le jardin ! Alors, donnez des cercles de métal et des rectangles de papier. Moi, forcément, j'étais sans un sou. Normal, puisque je n'étais pas héritier. Et même rien que cinq mètres carrés de jardin, c'est pas possible ? Non, hélas, tout est pris. Et si je creuse un peu sous cette rue, peut-être y a-t-il moyen de trouver quelque terre fertile ? Je peux en ramener de la forêt ? Non, là, c'est interdit, il faut que les voitures passent. Ah bon. Bizarre. Donc, j'avais un problème d'argent. Heureusement, l'Occident est plein de ressources. Déjà, je n'étais pas parti tout à fait sans rien. J'avais quand même un peu de monnaie sur moi. C'est-à-dire que j'avais sur moi quelques centaines d'unités monétaires, tout un potentiel à échanger contre des écrous, de la colle, de l'huile de tournesol, ce que je veux. C'est le grand avantage. Vous n'avez rien en particulier mais tout en général. Certains adorent cette authentique puissance vague. Je traînai trois semaines

dans la ville. J'avais quelques amis indépendants. Ils se faisaient payer leur temps contre l'argent de parents. Deux heures par semaine avec des enfants. Toute une circulation d'échanges. La secrétaire échange son temps et son esprit contre l'argent du patron. Elle échange moitié de son patrimoine contre moitié de celui de son mari. Elle achète un appart pour trois. Puis, comme elle n'a plus le temps, elle échange son argent contre le temps d'un étudiant. Lui, il échange son argent contre des bières, pour supporter ses études de gestion. Ainsi gagne-t-on des enfants qu'on ne fit pas. C'est ce que je disais, on a tout ce qu'on veut. Je dormis un peu chez ces amis de rencontre. La journée, je vadrouillais, dans la rue, dans les lieux publics, près des rivières. Vers 16 ou 17 h, j'allais devant une fac, voir qui était disponible. Quelquefois j'échangeais mon corps contre le gîte et le couvert. Ça, aussi, je l'ai constaté avec stupeur. Une détresse sexuelle hallucinante, des gens en pleine rue qui ne cherchent qu'à affaiblir leurs rotules, glisser par terre et le faire là, sur place, sans préavis et sans musique de fond. Après, il est facile de venir se frotter contre eux, avec une langueur feinte (ils voient très bien la feinte et ne s'en offusquent pas, ils ont trop besoin du frottement), pour pouvoir accéder au frigo juste après, et partir le matin vers 9 h. Elles acceptent massivement. Elles sont comme ça, folles de leur corps, avides de le faire voir, le plus vite possible. Lorsque je menais ma bite s'abreuver à leur bouche, cet animal apaisé rôdait dans leur rivière et aspirait leur salive. Mon pauvre organe, buveur de rancœurs, recrachait tout chez l'une puis chez l'autre, dans la confusion la plus

hébétée. Splendeur tragique des désirs en Occident, quand personne ne se connaît, quand chacun prend ce qui se présente sur le marché déstructuré des gouffres. Et moi, j'étais content, car je pouvais survivre ; et elles, ça leur allait – enlever son maillot, ça lève un poids. Je poursuivis ce travail d'assainissement pendant quelques semaines, puis j'abandonnai, car décidément, ce serait harassant de tout nettoyer, tellement on est pervers.

Je passais devant une agence immobilière, le centre de mon monde en fait, la clé du secret, la réponse à ma question « quelle est l'adresse exacte de l'Occident ». Il y avait une offre d'emploi – en somme, la perspective de gérer moi-même l'habitat et d'aller inspecter sur place. Je me présentai aussitôt. On me crût occidental normal, correctement accidentel, patiemment contingent, jeune homme en tout bien tout honneur : je simulai une bourgeoisie bien engrammée en me coiffant d'une certaine manière piteuse. On me demanda quelques papiers : ils étaient chez « moi ». Bizarrement, je dus rentrer par effraction, à un moment où je savais l'appartement désert : entrer chez moi en douce, j'allais m'y habituer. Je donnai les attestations d'existence, signai le contrat temporaire et commençai la semaine suivante.

Employé pour l'agence, j'ai poussé des portes. Yuppies, fans, amateur d'art. Ta penderie est putain de complète, et tu as tout ce qu'il faut pour rassurer les actionnaires

des maisons de production. Petits plats, évolution de mes performances à la course ; si je veux danser, quelqu'un sait le faire pour moi et quelqu'un l'illumine. Vous comprenez que ce soit vital, de se renseigner avant de s'engager ?

Ici radio vivant, bloqué dans la voiture en direct du souvenir, ici radio vivant en plein salon avec le soleil dans les yeux. À 10 000 km d'ici, ils vivent dans des yourtes, digèrent du lait caillé et ne s'embrassent jamais sur la bouche. Le *mourir* de leur vie est un triomphe par rapport à l'*être-mort* de notre mort. À deux pas d'ici, il y a une école dont je ne vois jamais les enfants. Qui est cette pierre, qui est cette lumière. Je veux nommer Jeanne cette lumière. En Mongolie, je ne sais pas s'ils nomment la touffe d'herbe d'un nom barbare. Ils ont possédé le monde et nous aussi. Leurs chevaux ne peuvent pas courir sur nos infrastructures, nous voici à l'abri. Qui est-ce, qu'est-ce qui nous retient par ici.

Je profite de notre habitude de construire en hauteur pour tenir un compte-rendu exhaustif de l'aspect visuel. Je me branche sur je ne sais quel carré de je ne sais quel cube dans je ne sais quelle rue. Qu'aperçois-je. Je compare. Reportage méthodique sur l'aspect symbolique de l'organisation spatiale dans les sociétés primitives. Qu'est-ce qu'une maison ? Il faut un puits pour se laver et une rivière pour « être entouré d'eau ». Chez nous, se laver est un lieu, être entouré d'eau en est un autre. Se laver est une pièce avec un miroir ovale et des céramiques. Nous ne devons pas oublier de racheter un porte-serviettes. Quelqu'un trouve un sens à sa vie en fabriquant du savon ; l'odeur que ça a ; le nom que ça a. Je ne nomme pas le savon. Parler était un

lieu, qui a disparu aujourd'hui. Le boudoir, le fumoir. Mon grand-père, à chaque orage d'été, s'asseyait sous la véranda et comptait les secondes entre le tonnerre et l'éclair. À 2 400 mètres d'ici. Jouer pour les enfants est beaucoup de lieux – tout lieu est jouer pour les enfants ; par ailleurs, « jouer-pour-les-enfants » est une série de lieux bien distincts, aux yeux des parents. Se reposer est un lieu. Si je dis, Qui est cette ombre, on me répond, C'est l'ombre du lit, là où tu engloutis ton sommeil. Pendant des jours et des jours je n'ai pas de matelas. Se reposer devient un lieu plus rare. Franchement, qui est cette civilisation assise sur un siège. Supprimez les chaises dans tout l'Occident, et l'Occident changera plus qu'il ne l'a jamais fait en trois mille ans de révolutions. De loin l'absence de chaises génère plus de puissance que mille armées de Huns. Suicide. Productivité. Sexe. Arthrite. Bien entendu, il faut aussi exterminer les fauteuils, pour rester cohérent avec soi-même. La première fois que j'ai mangé à même le sol, j'ai perdu jusqu'au souvenir de mon nom. Je mange sans assiette, à même le sol, et je suis apatride ; s'appeler moi n'est nulle part.

Ici radio vivant en direct de l'Europe solitaire des appartements sans chaises. Si l'on me demande de décrire le visage de la ville, je trouve des yeux, je reconnais cette face. Un Mongol sourit dans sa plaine. Il fait un pas et le monde fait un pas ; il tourne à gauche, et le monde ne tourne pas. Je connais des gens qui ont un igloo chez eux, ils mettent le thermostat à 23 ou 24, et l'igloo ne fond pas. Sur la photo, les deux visages d'Inuit, hilares sous la fourrure. La protection se déplace, il n'y a pas de code à l'entrée. Vous ne

pouvez pas faire bouger la rivière, dans des circonstances normales. Or avec nous vous pouvez dire : rivière, va-t'en. La rivière se lève et s'en va, miracle d'Occident en Chine et en Égypte. Se laver, être entouré d'eau, étaient un lieu dans la nature, puis un espace dans la maison, et je visite encore de vieux débris possédant des baignoires- sabot du début du siècle. Travailler était un lieu capitonné de cuir marron. Aujourd'hui, travailler est un entrepôt, un building, une agence. Être entouré d'eau est tout bleu, payant, et olympique, avec le savon qui tourbillonne vers la bonde. Arrêter d'avoir faim est dans toutes les versions et de toutes les couleurs. Et être est devenu dans la ville, dont nous parcourons les couloirs sur nos petites voitures à moteurs : sérieusement, la chambre à coucher s'éloigne vraiment beaucoup du bureau ces temps-ci.

Ici radio vivant, et tous les signes concordent. Nous avons hélas énormément d'indices, difficile de nous masquer un peu plus longtemps le vrai visage du coupable. Des centaines de plaisirs récupérateurs circulent par ici. Ce sont les vôtres. Vous êtes à l'aise chez vous, heureux de vous retrouver parfaitement adéquats : entre vous et l'Ouest, franchement, la ressemblance est troublante. Vous êtes chez vous ; j'y suis aussi.

Mais qu'arriva-t-il ? Je compris peu à peu où j'étais. Vous partiez en vacances sans rien savoir ; pendant deux semaines, vous aviez une impression étrange, un sentiment de dépossession ; vos souvenirs disparaissaient, vous ne vous rappeliez plus aucun numéro de téléphone un peu familier, vous ne saviez plus quel métier vous aviez

exercé. Moi j'étais chez vous, en plein dans le mille, en train d'être une femme, un homme mûr, un enfant, chez vous. J'étais orphelin un soir, fâché avec mes parents un autre, fidèle au poste de fils une troisième fois, digne héritière ensuite. J'étais œdipien, hystérique, navré, content de moi, confiant, prédateur, soumis, plein d'avenir, retraité, littérateur, journaliste, rentier, femme au foyer, joggeur, un peu triste, lève-tôt. Qu'est-ce qui est drôle, là-dedans ? En quoi ça consiste ? N'y a-t-il pas des hold-up permanents, et l'Occident qui vient devant vous vous dit Fais ci, fais ça, et dans cette pure situation de crime vous êtes à l'aise, et le cambrioleur de vie vous dit Mettez vos mains comme ci comme ça, autour du volant, contre le clavier, et puis il choisit vos vêtements et il vous dit de vous asseoir dans le restaurant, de laisser un pourboire, il *liquide votre fric*, il vous met une gabardine quand il pleut. Il est tellement aux petits soins que vous vous prenez à l'adorer. *Reste ! Reste ! Ne me laisse pas ! Pointe encore ton plaisir vers moi, rien qu'un instant. Fais-moi coucher avec cette femme qu'on dit ma femme. Fais-moi croire qu'elle est mienne.* Avec moi, ça a presque marché. Mais j'étais déjà trop contusionné pour en redemander. Moi, voyez-vous, j'étais Arnaud Villeneuve, radio vivant, je n'avais pas de meubles à sauver. Je n'avais pas de parts dans cette affaire juteuse. Enfin, j'étais loin d'être indifférent ; je cherchais la paix de l'âme, l'intégrité, un sourire authentique, pas vengeur. Mais quoi faire sinon commencer à consulter les annonces immobilières des sites troglodytes ? Ici radio vivant, en direct de la mort des appartements. Meurent-ils de vieillesse, ou les assassine-t-

on en rentrant tard la nuit ? Où en est la recherche contre ces cellules brillantes qui prolifèrent dans les angles près des plateaux de télévision ? Je passe ma main sur sa gorge en cherchant le flux. Il est décidément mort. Le lavabo contient des restes de foutre. Ça veut dire que la solitude et le plaisir ont lutté dans le coin contre ma survie. Il y a peut-être un robinet d'eau chaude qui goutte un peu, mais ce n'est pas la vie. Sortons d'ici. Ici c'est rempli de stars qui veulent que je me fasse appeler comme elles.

3. PLAY

Ici radio mort. Quand Paul Appelbaum appela la police de chez lui, à Lille, vers 7 h du soir, de là où il vivait avec Estelle, il n'avait strictement aucune explication valable pour justifier la disparition de sa compagne. C'est pourquoi il tapait dans les murs, environ toutes les 80 minutes, pour dire, Je ne sais pas, en vérité, je l'ignore. Et certes, bien qu'il les frappât avec constance et courage, les murs, ou quelquefois les portes, restaient muets comme des tombes, comme ils le font d'ailleurs toujours, devant les petits drames personnels, dont tant d'exemples restent heureusement *à taire*. Paul Appelbaum ne savait pas qui appeler sinon. Avec Estelle, ils n'avaient pas d'amis à Lille. Elle prenait le train le matin, et lui partait pour le Conservatoire. Ils rentraient le soir et s'asseyaient sur un tapis, en tailleur, face à face, pour se regarder mutuellement, en dégustant qui un cognac, qui une aspirine. Un peu de sueur, une percée de lumière, Paul Appelbaum était presque content d'avoir quitté Angers et laissé père, frère et punks de côté, et préférait de beaucoup enrouler autour de son doigt, dans une touchante imitation de tendresse, les boucles d'Estelle ; et Estelle, elle, faisait l'expérience d'un regard peut-être hostile, s'en effrayait dans l'encadrement d'une porte, s'en rassurait près du frigo.

Depuis un an, ils avaient vécu étrangement dans ces lieux. Comme souvent, ils ne s'aimaient pas vraiment ; ils se soutenaient par leurs présences respectives, et chacun tentait de prendre, dans l'étrangeté du visage de l'autre le matin, dans la différence du corps dans l'amour le soir, le petit peu de force nécessaire au maintien de l'équilibre.

Ils cuisinaient souvent ensemble : il aimait couper au couteau un vaste chou rouge ; elle préparait une sauce sans réfléchir en rajoutant du sel ; il coupait en quartiers, dans le salon, devant la télévision, de larges pommes de terre ; et elle les faisait frire, dans la cuisine, en jetant des coups d'oeil. Il est possible, et sans doute souhaitable, de prendre une feuille de papier et de la déchirer sur la longueur ; d'en accoler les deux morceaux, pour les fendre à nouveau ; le but de l'exercice d'émiettement reste mystérieux.

Paul était là où ils se côtoyaient d'ordinaire, là où ils stockaient leur mal-être, vêtements sur des étagères, aliments sur des étagères, et la photo du chien qu'on aimerait bien avoir comme ami. Ils se retrouvaient, avec tout un temps libre à occuper et des choses auxquelles mettre un terme, construire un équilibre en construisant un couple, faire obstacle au malaise en lui opposant le réveil ensemble, base du contrat d'exténuation réciproque.

Il appela la police. Il eut le téléphone en main, après une courte attente une voix l'en informa : la veille, Estelle était restée scotchée au bitume ; elle gisait actuellement au centre hospitalier ; c'était l'information. Paul Appelbaum n'apprécia pas d'avoir la mort au téléphone. Il éclata le combiné contre le mur, prit ses affaires et partit en métro vers l'hôpital : il quitta la maison.

Mais c'était là qu'ils vivaient. En règle générale, Estelle prenait des cachets, repensait au monde moderne qui lui avait rendu bénigne la grippe, et Paul, pour se décontracter, parfois s'énervait sur elle, pour rien, et surtout pour la prendre dans ses bras. Ils avaient fait de leur appartement un lieu sain

et clarifié, avec des plantes vertes et des étoffes moelleuses, une statue en ébène, une chauffeuse. En quelque sorte, ils voulaient mourir tous les deux, le savaient bien, et épluchaient beaucoup. Voyager était important. Les week-ends, ils partaient ainsi, sans avoir rien prévu, avec un peu d'argent, visiter une capitale européenne, pour passer le temps. Un jour ils marcheraient sur les rives bruissantes de la Mer noire en Georgie ; non. Estelle conduisait. Elle préférait conduire que prendre le train. Bruxelles, Paris, Londres, Lyon, Milan, un jour jusqu'à Madrid. Ils n'en rapportaient pas grand-chose et passaient du temps sur la route, à écouter la radio en silence, la main de Paul contre la nuque d'Estelle, la réveillant quand elle s'endormait à 3 h du matin entre Épernay et Lille, avant de quitter la route. Ils pouvaient rentrer et n'attendre plus rien. Paul n'avait pas besoin ; s'en aller s'abreuver, de temps en temps, auprès du sein d'Estelle, regoûter la substance, rouvrir l'orifice, et ne plus se retrouver la joue contre le carrelage frais bastonné à mort par l'existence, lui suffisait amplement ; quant à Estelle, elle hésitait encore un peu sur le diagnostic et le traitement, se demandant si c'était intrinsèque, cherchant encore si ça pouvait guérir, et s'attaquant, avec douceur, à un maximum de tumeur, Alice Mathieu : elle n'avait pas oublié. Tenace. C'est une sorte de propriété d'aujourd'hui, le loin se rapproche et le près s'éloigne : devant une poêle de frites, un peu à droite de deux steaks à point, Estelle voyait un peu Alice – comme quand moi je me regarde et que c'est quelqu'un que je vois. Maintenant Estelle était couchée, inconsciente, sur un lit d'hôpital, là-bas, avec à son côté quelqu'un qui poursuivait l'enquête ; quelques minutes avant que n'entre Paul, dans

cette pièce sombre, en sortit ma personne, qui descendit les escaliers, rasant les murs, et sortit en pleine rue, au beau milieu de leur cube commun, dans leur appartement.

C'était là qu'ils vivaient – du moins le soir, car ils étaient partis le jour. L'Occident met du pain sur la route afin de nous faire sortir. Tous les jours, avec le soleil, Estelle-Irène Huck se retrouvait peu après l'aube, levée au sein d'une chambre, sans faire de bruit, pour ne pas réveiller, déjeunait rapidement, attachait sa chevelure frisottante et mi-longue avec une pince classique et souple, et laissait derrière elle Paul les yeux clos et les cils reposés, puis prenait le métro, le train à Lille Flandres, et arrivait une heure plus tard à Orléans, pour se rendre en taxi à l'asile, s'acheminer vers Alice Mathieu saisie dès son réveil et la ramener de cette manière, chaque matin, au monde de la sécurité sans pluie. C'est de là que, malgré les fatigues drues et le stress, elle tirait dorénavant son plaisir, et de cela qu'elle remerciait intérieurement Alice : de, en revenant à la vie, lui permettre à elle d'y rester. Sur son lit d'hôpital, elle ne se souvint pas de cela. Chaque fois qu'elle arrivait pour prendre ses fonctions, Estelle-Irène Huck suivait le même itinéraire précis vers sa dose de plaisir et de justification. Elle descendait de voiture et renouait son léger foulard d'étoffe autour de son cou. Elle reprenait contact avec l'équipe soignante près de la machine à café et obtenait six gouttes et un centième de dose. Elle entrait dans les chambres des enfants et se penchait sur leur front, plissé en signe de mécontentement, colère rapide qu'elle balayait d'un revers de main. Les enfants, les patients, aimaient la rassurante présence de ses taches de rousseur au chevet de leur malaise. Elle diagnostiquait, soutenait, prenait

des tensions et réfrénait des élans, atténuait des solitudes et se rendait utile, gagnait petit à petit et goutte par goutte sa ration quotidienne de chaleur. Ainsi et en raison de ces événements Estelle-Irène Huck se disait-elle en général qu'elle était médecin, et pensait implicitement pouvoir trouver une confirmation dans le fait qu'elle avait déjà passé dans le service psychiatrique d'Orléans, entre les bureaux des soignants et les chambres, plus de quarante mois pleins. Chaque jour elle mentait. Mais elle en avait le droit. Elle faisait tous les jours des trajets anonymes, en train, sur des portions d'Ouest fabriqué. Paul Appelbaum entra dans la chambre d'Estelle. Elle était couchée là, malade, tuméfiée, identique à elle-même et étrange. Il y voyait une sorte d'art bâclé. Il voudrait bien partir, Oulan-Bator, Moscou, une maison dans le Tarn ou le voyage inverse.

Il y avait toute une ville autour, et que faire avec ça. Il se levait plus tard qu'elle et ne se comprenait plus, puis l'envie lui revenait, et il tendait la joue pour prendre une nouvelle gifle de lumière matinale. Il pouvait se le prouver. Comme il l'attire de dessiner son visage à coups de reins dans les corps sous prétexte de piano. Il se faisait appeler à domicile, avait cours à tel heure, disait *À tout à l'heure*. Disait *Branle-toi, j'arrive*, disait *Je t'aime*. Ses pieds battaient en rythme avec la radio du matin sous la table de cuisine. Il ne s'habillait pas. Engelure pour l'amour et famine pour le corps tandis que geste à geste je bâtis ma biscotte, ça s'appelait vivre l'art. C'était de l'art

dégénéré ou bien moderne, un happening au réveil, ou juste du beurre tartiné sur une sorte de blé historiquement défini et industriellement traité, afin de renier tout champ, tout blé. Emballé en carton, mais ne grillons pas le carton avec. À poil dans leur cuisine, elle était dans le train, il pliait l'emballage et le posait sur les déchets, il bandait à moitié ; c'était chez eux, un peu de terrain pour nous tous, pour stocker quelques gestes entre 9 h et midi. Il attendait, assis, accoudé à la table, puis relavant son bol. Il faut, je pense, frotter jusqu'à disparition de toute céramique. Sortons chez les voisins et nettoyons leur séjour atome après atome, ramenons ces appareils et ces outils à leur forme primitive et leur nudité glauque ; il s'essuyait les mains sur la serviette, ou bien il essuyait la serviette de ses mains, ça dépendait des jours, s'il se sentait pur ou impur. Au moment de sortir, on le voyait tout habillé, rasé de frais, devant la porte, éteignant la lumière. Il l'éteignait après quatre, cinq, six heures de soleil, une ampoule devant une lumière, et sortait.

Sortait.

Sortait, son image en tête, et marchait là où les gens sont sortis pour se rechercher eux-mêmes sous les paquets d'autres gens amassés dans la rue.

Il avait rendez-vous devant ou autre part, ou bien dans son bureau. Il en avait besoin tout le temps, et aussi de leur voix, et puis qu'elles se désapent. Et de ne jamais sortir pour rien. Avait du trouble à mettre en jeu, il déblayait soudain une table et posait la fille là, au musée de cet instant, stockée en vrac sur une surface comme les passants urbains désordonnés sont pris en flag par la lumière ; peut-être organisait-il, apportait-il sa touche personnelle, se faisait-il soleil pour le tropisme

de ces tournesols passifs. Ça marchait, en règle générale, pas trop mal. À savoir qu'elles appelaient, et qu'elles attendaient bien, au point de rendez-vous. Il y passait une heure, dans la ville-atelier, revenant sur une courbe, peaufinant un modelé, retravaillant sa diction au moment de dire *Au revoir*, cherchant le point précis d'insertion de ce moment dans ses *Oeuvres Complètes*. Chaque fois qu'il n'en rappelait pas une c'était son art qu'il peaufinait.

Il faisait cours. Sur n'importe quelle table, il avait les mêmes gestes. Il connaissait les mêmes morceaux par coeur et caressait les touches. Il conseillait qu'on le fasse aussi, entraînez-vous sur quelqu'un, jouez la sonate sur votre tempe avant de vous endormir, refaites les gammes sur chaque sandwich comme si c'était une flûte. Mettez-vous devant et tapez piano, pianissimo et forte. Sortez les sons de leur logis et faites-les défiler ; soupirez si je vous baise : musique. Étudiants et étudiantes le regardaient et répétaient les gammes sur le piano, absolument, parce que, c'est important, musique. Le cours se terminait et il était rejoint, par une, parfois deux, et leur plantait dans le coeur la pure souffrance du choix dans quelques scènes banales, avec Pourquoi pas moi. À l'évidence, pas toi, parce que tu le vois bien, je prends une autre direction. Ça se faisait chez elle ou dans le bureau ou n'importe où, pour stocker l'art, savoir l'avidité, la vengeance, la force et l'attirance – ou bien il *faisait une crise*, et se retrouvait subrepticement quatre ans et demi plus tôt dans un appartement d'Angers, soudain disparaissait, et il était là à nouveau, calmé, peintre, musicien, poète ou rien que minable. Il aimait cette ambiguïté, il restait un peu seul dans un parc et tout à coup appelait quelqu'un

d'un bar pour dire je serai bientôt là, je peux venir, j'ai le droit, moi devant toi, mais pas elle ; effectivement qu'au soir, il était rarement là, tandis qu'Estelle rentrait et mangeait seule, sous un palmier de plastique frais presque vivant, département 59. Il bougeait sous un ciel à Lille tandis qu'elle traversait des cieux pour entrer dans la chambre. La chambre, particulière, Alice Mathieu stockée dedans.

Anna avait exigé le piano ; sur quoi elle refusa les leçons. À 14 h 30, sa mère frappait à la porte ; dix minutes plus tard, elle hurlait ; cinq minutes après, elles hurlaient toutes les deux, puis Anna Ash sortit, toute gaie, et prête, vêtue d'une mini-jupe orange sous une veste violette. Elles traversèrent la ville, et là encore Anna trouvait grandiose qu'on n'y laisse rien pousser que sur autorisation préfectorale. Les trèfles croissaient sous contrat : tant mieux ! Elle descendit sans dire au revoir. Elle allait plonger dedans et ressortir mouillée. S'infiltrant au coeur du vaste amphithéâtre du conservatoire de piano, Anna Ash, au moment de l'appel, répondit, devant le Visage de son professeur, sans faire aucun esclandre, cinq minutes plus tard elle joua ses gammes d'une façon calme et discrète, et en reçut un compliment, pour son tact et sa douceur. Revenant dans les rangs tandis qu'une autre jeune fille entreprenait sa démonstration, elle visait avec l'oeil, avait un objectif, mâchait l'ombre d'une proie. Il voudrait sans doute bien, vu sa posture, vu ses vêtements, vu sa façon de la regarder. Elle s'éclipsa, traversa un couloir, puis entra dans le bureau du professeur,

trouva une valise, l'ouvrit, enfin trouva les coordonnées personnelles de celui qu'elle venait de choisir, sans autre raison, comme l'objet précis de sa déraison passionnée – de sa vengeance. Elle nota l'adresse et le numéro de téléphone, et revint s'ennuyer dans la vaste salle. Le soir même, elle courut jusque chez elle, s'enferma à nouveau dans sa chambre, alluma la radio (en effet elle aimait écouter, couchée sur son lit ou par terre, les voix suaves du médium français lui parler ; elle aimait cela pour l'impression que les stations lui donnaient, d'être dans une conversation téléphonique à bâtons rompus avec Quelqu'un qui parle, sait quoi dire et ne restera pas bouche bée. Moi aussi, j'aime bien la radio), puis se débarrassa de ses vêtements en les jetant sur l'image mentale de M. Paul Appelbaum ; alors, assise nue sur le parquet ciré, elle plaça un doigt dans son sacro-saint antre vaginal en lui imprimant un lent mouvement de berceuse à un mètre sous ses yeux humectés par une réminiscence catholico-pisciforme, bourrant tous les mauvais souvenirs à l'intérieur pour que son âme les fasse *moisir*.

C'était le début d'une intromission destinée à s'infiltrer plus loin, un glissement poissonneux dans le désir et la déception ardente. Sept secondes après l'orgasme, le téléphone retentit dans le logement commun de Paul Appelbaum et Estelle-Irène Huck. Paul n'était pas encore rentré. Quand Estelle décrocha, la voix d'Anna Ash trouva à ne pas se manifester le même plaisir vengeur que celle du *Tout-Puissant* avait eu en Argentine à se taire *démesurément* ; Estelle raccrocha, et dès lors cela sonna toutes les nuits.

De même, chaque nuit, sonne à mes oreilles le silence de mon manque fondateur, dont par violence ou dégoût, je me plais à me faire l'écho.

Il y avait les douleurs d'Indre-et-Loire, les douleurs du Cher et celles du Loiret, les avanies de la Creuse et les catatonies de la Champagne pouilleuse. Chacune avait une chambre dans l'asile d'Orléans, la seule contrainte était de mentir assez et de souffrir en proportion. Elle contrôlait 1 oeil virgule 25 et venait de Haute-Loire. On l'appelait tout le temps. On entrait dans la chambre d'Alice Mathieu de cinq à vingt-deux ans. Dix-sept fois trois cent soixante-cinq jours à ne pas répondre à son nom et à bloquer la tête par en-dessous. On entrait le matin pour la tirer des rêves et lui tenir la main, elle refusait sa main et n'avait besoin de rien. On entrait à midi dans la salle de jeu carmin clair, elle avait faim mais pas envie de manger. Et c'était non aux fruits, non au ketchup, d'ailleurs elle massacrait une assiette par semaine et quelquefois un bol. On allait la chercher partout dans la cour et on la retrouvait cachée entre trois tourterelles et une schizo qui leur donnait du pain. Alice Mathieu disait qu'on ne pouvait la voir derrière trois cous de plume ; on la voyait pourtant et on l'appelait, on ne pouvait pas la voir et elle ne venait pas. Menteuse sur elle-même, plus consciente qu'on ne croyait, mais réticente, close, immobile dans la cour, en train de tordre la tête vers le haut avec les yeux louchant sur le passage des hirondelles rapides, c'était une Alice Mathieu qui ne ressassait rien de moins que la submergeante humidité de

l'eau dix-sept ans auparavant sur une autre Alice Mathieu – oui, elle reprochait silencieusement à l'eau d'être de l'eau et aux médecins de la sous-nourrir. C'est un combat éreintant, à 16 h 16, si vous voulez saisir au col l'effroi de 16 h 15 pour l'accuser et le porter devant la justice. C'était pourtant ce que faisait Alice Mathieu dans son asile, en 2002, en enchaînant une série de mutisme + strabisme + autisme + négativisme pour démontrer la terreur d'une époque en Haute-Loire.

Elle s'était retrouvée patiente de la jeune psychiatre. Elle ne savait pas ce que la femme faisait ici. Estelle elle-même le savait mal.

Une sorte de renfoncement assez obscur était creusé à même l'être. Ceux à qui échut la vie considéraient cet endroit, en général, avec bien du dédain : ils disaient ne pas l'apercevoir et, globalement, n'en avoir que faire, n'en pas connaître l'utilité. D'autres cependant y voyaient, morts de peur qu'ils étaient, un refuge bien conçu, non pas ce qu'on pouvait attendre de mieux mais, dans tous les cas, un bon pis-aller, en attendant de pouvoir plus, ou que ça cesse. Alice Mathieu était de ce genre. Mais face à Estelle, bien obligée fut-elle, progressivement, et un peu soulagée, de délaisser l'extrême bout du renfoncement pour aller s'installer, plus à l'aise, à dix centimètres de cette extrémité ; de là, tapie encore et recroquevillée, elle regagnait deux à trois mots par jour, le contrôle de ses voies de passage, une gamme complète de sensations passives, puis actives. Après avoir été saisie dans sa chambre par la main d'une infirmière, avoir effectué un trajet la tête tournée vers l'arrière et le corps raide, Alice Mathieu stagnait devant Estelle-Irène Huck, qui semblait décidée (crut-

elle tandis qu'elle jetait un coup d'oeil rapide) à lui adresser la parole. La bouche mi-close, Estelle réfléchissait. Il n'est pas vrai que je suis assise ici par hasard. Elle non plus. Chaise fonctionnelle, bibelots de cuivre sur mon bureau. Mais qui est-elle ? Alice présentait un visage inexpressif et fermé ; pour tout, elle était impotente, inapte, quant à s'alimenter, se vêtir, se laver, purger son corps ; la ligne de partage qu'elle avait tracée des années auparavant apparaissait nette, et loin derrière cette ligne, Alice, cachée, continuait en permanence de se refuser à faire honneur au monde. Mais Estelle-Irène Huck savait délicatement lancer de douces offensives contre la maison assiégée, aux verrous coincés sur une issue creusée dans une absence de murs, en conséquence de quoi elle parvenait de temps en temps à y pénétrer par effraction et, fraudeuse d'un nouveau genre, non à y saisir quelque objet pour l'emmener par-devers elle (car les pièces étaient vides de tout, y compris d'espace), mais au contraire pour y laisser traîner comme négligemment des affaires qu'elle importait du monde. Les premiers temps, elle emmenait une Alice Mathieu hermétique dans un bain tiède : l'eau, par imprégnation, dilatait les lourds et épais voiles de bois dont Alice Mathieu s'était enveloppée ; puis, au bout d'un moment, la vie s'infiltrait, portant, dissoute en elle, de minuscules particules de ce plaisir qui l'avait quittée une vingtaine d'années avant. Ce plaisir faisait énormément de bien, comme une crue de grand fleuve qui reconstruit tout sur son passage et remet pierre sur pierre. Du plaisir, Estelle-Irène Huck en avait été riche, savait comment en prendre et pouvait en donner ; elle apparut au médecin ordinaire d'Alice comme exceptionnellement douée ; elle atteignit rapidement

de grands résultats, à savoir la fin de l'état stationnaire d'Alice. Maintenant, quand des faits sociaux entraient dans sa gorge, Alice les recrachait ; du moins était-ce là un acte doté d'une plus grande signification, et témoignant d'un pouvoir retrouvé. Quand on l'appelait, elle prenait son épaule gauche ou droite et la plaçait à fond contre son pavillon auriculaire ; Je vais partir pour ce soir, avait dit Estelle ; Je n'ai pas entendu, disait l'épaule à l'oreille d'Alice. Et elles se retrouvaient toutes les deux en train, l'une de demeurer dans le monde, l'autre de le réintégrer. En fait, depuis qu'Estelle-Irène Huck était là, soignante, Alice accumulait dans le fond de sa gorge de plus en plus de « faits ». Deux décennies d'asile remontaient le long du conduit, pour gonfler la cavité buccale et presser contre la barrière des dents ; apparemment, le seuil de décompression serait bientôt atteint. Alice Mathieu n'était encore rien d'autre que le sol qu'elle salissait par sa présence. Mais patience.

Elle avait un plan clair. Les cours étaient hebdomadaires. Donner à voir une surface où s'inscrivaient en vrac comme suite à un chamboulement magistral deux yeux un nez une bouche, sur le côté deux oreilles, et comme encadrement des mèches de filaments bruns de longueur moyenne, Paul Appelbaum, tendu devant ses élèves, appréciait hautement ce *geste* ; mais quand, au deuxième cours, ce fut Anna Ash qui se tint devant lui vers 16 h, alors que la salle se vidait, Paul Appelbaum eût pour la première fois de sa vie l'impression d'être mis en face d'une absence plus considérable que la sienne, et que par

conséquent il ne pourrait capter. Même, il se sentit au contraire aspiré, lorsqu'Anna Ash commença à faire reluire son chemisier d'ado conne pour que miroite sur la défaite d'en face le reflet du désir. Elle jouait sa théologie négative, puissant massacre de l'amour le plus vite possible, ôter tous ses vêtements le plus vite possible. Elle jouait l'appât, la proie. Il irait chez elle ou elle viendrait chez lui, d'ailleurs déjà elle était nue comme Ève et aussi chassée qu'elle. Savante, intelligente, faussement languide, elle posa ses jeunes fesses contre le rebord du piano, et requit d'être prise ; et le fut en effet, à partir de ce moment, dans un silence à 440 Hz qui vibrerait encore presque chaque jour, au Conservatoire ou chez elle, dans son appartement ; chaque fois donc il perlait, à la base d'un organe de Paul Appelbaum, et en sortit pour une fois, des grammes liquides de ce plaisir qu'on vole et qui nous est volé, et qui circule par nous sans nous laisser rester en lui – et il s'échappait d'Anna Ash des soupirs de plaisir irascible que sa propre et frelatée oreille interprétait ainsi : *Sire, tu as tort*. Ainsi composait-elle sa Musique Personnelle dans de forts staccatos portant témoignage contre *Lui*, sur l'accompagnement virtuose du jeune boxeur pianiste subtilisé à la soignante anglo-française. Le vol lui-même était déjà une victoire. Pour crier plus fort, elle avait le combiné.

Elle l'avait prévenu qu'elle appellerait tout le temps. Que c'était en dédommagement, en paiement. Lui, sans répondre.

Ce n'était pas vraiment vrai. Elle gardait la douleur rivée à sa journée. Elle s'asseyait à la fenêtre de son bureau et la voyait passer sous la forme d'Alice. Elle pensait que c'était là et qu'il allait falloir le faire, elle hésitait sur le moment. Ici, sa présence fonctionnait à peu près, à savoir qu'elle tentait de laver une vitre à l'alcool à 90°, pour que la vitre cicatrise de ses blessures, à savoir qu'une mission secrète l'attirait dans ce bureau, devant cette cour. Elle avait entendu une rumeur comme quoi il ne serait pas impossible qu'on souffre aussi ici. Elle voulait vérifier. Eh bien on y souffrait. Elle se blindait dans le continuum, comme les animaux des abysses s'abritent, invisibles, invincibles, sous leur épaisse membrane d'eau. À l'extérieur, vivaient des hommes et des stars. Nous ne pouvons pas être des stars. Nous ne voulons pas être des stars. Nous voulons sillonner les rues ensoleillées dans le plus grand secret. Nous sommes en mission spéciale pour nous reposer et oublier sous le nom de code Estelle-Irène, et sous la blouse elle se passait un peu de pommade contre l'épaule. Elle était cachée, en observation là-bas où rien ne se passe, en attendant le moment. Elle sortait guetter dans le couloir pour voir si la douleur sortirait. Elle aurait pu la prendre par surprise et l'atteindre et l'achever. Elle rentrerait un soir pour voir ces milliers de gens faire miroiter leurs têtes dans l'océan du bruit. Elle attendrait un soir et irait tuer *dedans* par injection, imaginant déjà la pièce obscure, le rai de lumière et le cri doux de la piqûre qui plonge la mort dans la créature, sans penser aux enfants qui un jour seront nôtres.

Sous le coup des appels, sous le choc des années sans comprendre, Estelle décida une après-midi d'entrer vraiment,

d'entrer une nouvelle fois dans la chambre de la douleur, formalisée sous les apparences de celle d'Alice Mathieu, comme si c'était la bonne, et pour ce s'équipa d'une seringue qu'elle tenait fermement en sortant de chez elle, puis dans la gare, dans le train, en franchissant le portail, et devant son bureau, et enfin dans le couloir. Elle se disait, *Si j'entre, je la plante* dedans*, et j'y mets fin*, on retrouverait un tube dans lequel un amour circule. Elle se tenait devant la porte de chambre d'Alice Mathieu, les doigts presque assemblés en poing s'apprêtant à appeler.

Dix secondes de tension plus tard, elle entra dans la chambre d'Alice.

Alice n'y était pas.

Deux heures plus tôt, sans s'habiller, un animal brutal, bigleux et inintelligent se couchait, dos contre terre, dans la journée ensoleillée afin de faire la proie dans l'herbe, et attendait. On était satisfait, on pensait qu'elle prenait du plaisir et profitait de l'air. En fait elle répétait un rêve qu'elle venait de faire où elle était Alice Mathieu déchirée par des aigles. Vers 15 h le ciel auparavant clair se couvrit d'une lourde nappe de matière sombre, brusquement projetée dans la stratosphère. Il s'élevait sur le seuil d'un asile d'Orléans l'écho d'un grand geyser ancien. Elle rendait.

Par le cadre de métal de la fenêtre de son bureau d'aide-soignante, Estelle vit Alice battre des bras dans la cour au sein d'une section restreinte, close et sécurisante du temps de l'univers. Ce n'est rien, se dit elle. C'est maintenant qu'il faut aider. Elle se précipita dans l'escalier, poussa la porte du couloir en courant et fila vers Alice Mathieu, qui se balançait la tête

en arrière, le cou tordu, les mains crispées contre les épaules. Estelle-Irène Huck prit ces épaules-là dans ses mains et baisa la joue de la jeune femme ; des graisses séborrhéiques et de l'amour entrèrent en contact, tandis qu'Alice Mathieu finissait de régurgiter sa défaite radicale. C'est ce haut-le-coeur d'Alice Mathieu – occasionné par le retour en gorge de dix-sept ans de terreur avides de rejaillir en pluie inverse afin de faire rentrer le ciel au fond des étoiles – qui plaça Estelle-Irène Huck chez elle, une heure plus tard, dans une position de lavage. Sous le coup du vomissement qu'elle-même avait occasionné, Estelle plongea son chemisier taché de peur dans le lavabo de sa salle de bains livide, et l'eau s'embrunit aussitôt.

Le téléphone sonnait chaque soir, et quelqu'un qui n'était personne s'abstenait de parler, mais rappelait si on raccrochait. Estelle-Irène Huck rentra un soir d'Orléans par le train et, ouvrant sa porte, commença à adresser la parole à Paul, lui disant qu'elle était fatiguée, que cela allait recommencer, qu'elle allait débrancher tout de suite ; mais elle parlait, en somme, pour l'espace entre les atomes, elle se confessait à du rien, elle parlait pour mémoire, car Paul n'était pas là. Elle aurait voulu lui adresser la parole, s'enquérir d'où il était ; mais cette vague de son murmuré mourait en extension sur la plage déserte de mes phrases vaines, puisque vraiment, ni le corps de Paul n'était là, ni son Visage. Et ça faisait des jours donc qu'Estelle n'avait pas vu ce Visage rentrer mais seulement Paul parfois, et qu'elle n'avait pas entendu de voix mais seulement

le téléphone sonner. Pendant des semaines, elle n'avait pas demandé d'autres nouvelles, trop occupée qu'elle était d'Alice et de ses progrès, partant trop tôt avant l'aube et revenant trop tard après le crépuscule pour beaucoup se soucier de la vraie présence sombre des choses – là où ils vivaient. Mais ce soir elle l'aurait questionné encore et encore sur ce qu'il faisait de ses journées – enseignait-il au conservatoire douze ou treize heures de suite ? Savait-il quelque chose sur ces incessants appels téléphoniques, est-ce que quelqu'un avait à tout prix à le joindre lui, et voudrait éviter de lui parler à elle ? Il aurait regardé un point fixe dans l'espace, derrière le canapé. Elle l'attendit encore pendant une heure. Le téléphone ne sonnait pas ; elle s'assoupissait presque, en position fœtale dans son lit solitaire. Pour patienter en veille elle se leva, entra dans la salle de bains, s'assit en tailleur auprès du lavabo, et nettoya son chemisier taché des vomissements de quelqu'un d'autre. À 22 h 40, le téléphone sonna et c'était encore quelqu'un d'autre qui souffrait quelque part et ça voulait dire encore et encore et l'absence de Paul se tenait devant le lit. Alors, elle commença à inspecter les affaires personnelles que Paul laissait en vrac, son carnet d'adresse, des coordonnées de ses élèves, toute la gestion du temps pour nous. Elle vit deux fois un nom, trois fois un numéro de téléphone. À 22 h 40, debout dans la pièce obscure, Estelle-Irène Huck lança du plus profond d'elle-même un grand geste de la main avec lequel elle aurait voulu frapper l'intégralité de Paul Appelbaum. Ce geste se continua en une rapide descente de l'escalier jusqu'à la voiture, parce qu'elle voulait se donner une chance de le toucher au visage. La soirée du 10 juillet commença. À ce moment donc, peu avant 23 h,

Estelle revenue de l’asile d’Alice était en route vers Paul, Paul vers Anna, Anna vers rien. La configuration était en route pour définir la mort d’Arnaud Villeneuve. Une pluie brusque et drue rompit les digues du ciel et commença à faire gicler la mort, le désespoir et la hargne sur la place Cormontaigne.

4. EJECT

La caméra filme un appartement en plan fixe. Il y a là tout l'attirail des mauvais soirs, le robinet qui pleure dans la pièce d'à côté, le halo jaune crevard de la lampe, toi penché sur le truc et la tête qui ne tient pas sans la main et s'étendre, et puis la moquette sale à perte de vue qui remonte vers le lit qui refuse savamment de venir pour nous faire jouir toi moi et l'autre, et tout le reste de l'hommage poussiéreux à la crasse qui s'organise encore derrière.

Que fais-tu avec ton stylo, Mort ? Tu m'écris une lettre ? Non, je vois que tu te glisses subrepticement dans ma main pour que tout se passe bien comme prévu, en temps et en heure, pour que je transcrive bien tous tes documents, que je fasse juste notre travail. Est-ce qu'il est l'heure ? Pas encore, je pense. Nous sommes 30 minutes avant 23 h, bien qu'il soit 23 h chaque jour, et je dis : Ici radio mort. Il semble bien que nos protagonistes aient fait suffisamment de trajet depuis leur enfance pour venir occuper les lieux près desquels j'habite. On les voit bien, maintenant, placés aux aguets au creux des semaines qui précédèrent le 10 juillet 2002, cachés dans les jeudis midi plâtreux. Et même, regardons mieux, il y a déjà quelqu'un semble-t-il, quelqu'un qui est Arnaud Villeneuve invité dans la pièce et que nous laissons, les bras ballants, dans l'appartement où sont les vrais locaux ouateux de radio mort ; devant la télévision éteinte, les stars du rock captives, le ketchup bien réel sur les pâtes industrielles, le pauvre type clignote. Son sort, je pense, est scellé. Radio vivant n'émet pas ; les locaux, apparemment, n'abritent aucun être humain. Ici radio mort : radio vivant c'est ici. Arnaud Villeneuve en occupe le centre, assis, la tête entre les mains. Il attend

simplement que, venant des environs, quelques instants occidentaux fassent leurs dégâts jusqu'à lui. Ça ne sera plus si long. Patientez, attendez que la vie d'autrui prenne assez de vitesse pour venir s'encastrer dans la vôtre. Cela ne saurait tarder. Comptez dans votre tête, c'est en marche. On passera vous détruire, ne quittez pas.

Certainement. Nous parvenons à cette heure attendue de 22 h 30. Nous sommes en train de quitter l'appartement du couple et en même temps bloqués dans celui de Villeneuve qui est le mien. C'est la même boîte glacée et notre ubiquité se précise. Tout est calme. Villeneuve se demande s'il va aller allumer, on ne sait jamais, des fois que les stars aient laissé le champ libre. Mais il ne se lève pas. Il ne sort pas. Ou plutôt il se lève, si l'on peut dire, puisqu'il s'est déplacé de deux mètres. Il était assis par terre ; il est adossé contre la porte. L'appartement est sombre, il est 22 h 30, et Villeneuve n'a pas allumé la lumière. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que l'année 2002 doit encore avancer vers son centre. Justement. Qui est ce bruit ténu, ce bruit de pas ? L'appartement est au troisième étage. Est-ce l'année 2002 qui a la clé d'ici et vient lui rendre une visite impromptue ? Difficile de le savoir. C'est un bruit de pas lent, régulier, quelqu'un qui doit porter une veste. Nous ne savons pas pourquoi. Mais ce n'est ni la mort, ni l'année. Quelqu'un monte l'escalier. Qui est ce bruit et la question est-elle Qui est-ce ? Il y a Tac et c'est le bruit et c'est monter. Les stars du

rock ont-elles trouvé un autre moyen pour rentrer au milieu du décès des voisins ?

Ici radio mort. Quelqu'un a fini de monter l'escalier et stationne désormais sur le palier du troisième étage. Est-il possible qu'il y ait dans les parages un appartement sans lumière, avec Villeneuve adossé à la porte, assis par terre, effrayé, et juste derrière, quelqu'un debout, et qui veut quoi ? Oui ? Non ? Apparemment, il cherche ses clés. Tout ce bruit dans ces locaux vides. Est-ce quelqu'un qui est censé être là, ou pas ? Arnaud Villeneuve au même instant commence et cesse d'être adossé à la porte. Il s'est écarté. Il a pris appui sur les mains, s'est penché en avant, et de là a fait demi-tour, de telle sorte qu'il se trouve à présent recroquevillé devant la porte, et qu'il attend la suite.

Et la suite est un film. On vous l'a montré, ou non ? Un film très intéressant concerne ce jour-là précisément, un soir où Estelle-Irène Huck décrasse un chemisier. C'est le 22 h 30 du nouveau film. C'est un film assez peu mobile, en fait il s'agit d'une caméra plantée dans un appartement, au fond d'une pièce, tournée vers la fenêtre. C'est Lille, vous savez, un soir de pluie, c'est souvent, Lille. Le film montre l'appartement où vivaient Estelle et Paul, à un moment où Estelle s'habille pour sortir, mais également où Paul n'est pas rentré. Cet appartement symbolise complètement l'endroit où je viens d'inviter pour ce soir Arnaud Villeneuve, il le représente point à point, mur pour mur, un instant derrière un divan. C'est le centre de production des émissions de radio mort, avec les techniciens et les bandes, et les allées-venues des animateurs.

Il s'est trouvé que c'était aussi chez moi, finalement, un soir à 22 h 30.

Vous l'avez vu ? À radio mort, c'est un film qu'on aime bien, on le trouve puissant, annonciateur, incroyablement riche. Il représente la pluie sur les vitres grises des croisées de l'appartement désert. Il est 22 h 30. Arnaud est assis. Il ne ferait pas bon sortir, par les temps qui courent. Je vais m'asseoir aussi, devant ma glace et mon bureau, tranquille, fumant. C'est un film sur la profondeur, la rupture amoureuse, le choc frontal avec l'absence. Vous l'avez déjà vu. Ça se passe au moment riche en style où Paul n'est pas rentré et où je reste pour voir la suite. On dirait bien qu'il persiste à déserter le domicile conjugal… Il est allé voir Anna Ash, à savoir qu'après un semblant de promenade il va remonter, puisqu'Anna Ash habite chez moi, comme tout le monde. Juste après, quelqu'un monte. Le film montre quoi ? La vitre, les vitres, chez Estelle et chez Paul et chez Anna et chez moi, vues d'ailleurs. Vous savez, quand c'est vide chez vous, quand vous êtes partis… que s'y passe-t-il, à votre avis ? On tourne des longs-métrages passionnants sur vous, sur votre solitude, sur vos motivations profondes à ne pas être là, pas rentré ou parti, suivant les cas. Eh bien, ce soir-là, plusieurs films étaient tournés. On voyait Estelle-Irène Huck en train de sortir, on filmait en cachette Paul Appelbaum bien habillé, lavé, rasé de frais, pimpant et d'humeur méchante, se dirigeant vers le logement de chez quelqu'un d'autre, et puis là-bas donc vivait quelqu'un qui ne voudrait pas ouvrir, de sorte qu'Estelle allait sortir de chez elle sans trouver Paul, que Paul comptait passer chez Anna, qu'il ne verrait pas, et qu'Anna, elle, ignorait encore qu'elle allait se cacher. Puis les

autres films étaient projetés une dernière fois, on découvrait Villeneuve en train de guetter et moi aussi en train d'attendre que j'entre, en train de me regarder attendre que j'entre, en train d'attendre que je me regarde entrer, et puis Villeneuve se leva et ouvrit la porte, et j'étais debout devant moi avec Estelle et moi sur ma gauche, et moi et Paul en train de partir et de rentrer, et moi et Arnaud en train d'émettre quand il me vit moi recroquevillé dans ma solitude surpeuplée. Génériques de fin.

C'est un soir, à Lille, un peu avant 23 h, une configuration que vous avez appris à maîtriser et une sonnerie de téléphone qui fait sursauter la nuit elle-même pour donner le signal. Il semble bien que nous ayons assez tourbillonné autour de l'heure H, pas vrai. Toutes ces tensions qui s'accumulent dans les muscles faciaux de l'auditeur allongé génèrent un sentiment de malaise dont on connaît le visage.

Le mouvement de la main qui tient la plaquette de beurre, la translation tranquille de l'aluminium gras, ont une finalité spéciale, qui est le positionnement de l'aliment sur la grille basse du réfrigérateur – voilà une chose certaine, sûre, connue, bien représentée dans la documentation. C'est un mouvement qui prend la suite, sans aucun doute possible, du geste de se lever effectué quelques secondes plus tôt, geste qui lui-même prenait la suite d'un sommeil malsain dans une chambre empruntée qui, elle aussi, ne trouve rien d'autre à faire, à part faire suite. Et tout s'origine dans le restaurant initial où nous consommons la rupture, où nous flippons une première fois, où nous prenons peur. De même, à des centaines de mètres, ce corps de Paul Appelbaum, glissé dans la rue, posté, marchant, dans une situation construite de rôdeur nocturne, résulte

d'événements anciens, ailleurs narrés. Car, si l'on y réfléchit, il s'agit d'une situation toute soulevée par le coup de poing primitif, n'est-il pas vrai ? Et, cette marche un peu rapide, aussi, n'est-elle pas le fruit du caprice de la jeune fille violente, caprice lui-même clairement sourcé dans une disparition ancienne, advenue sur un autre continent, par-delà l'océan triomphant ? Bien. Et n'est-ce pas la composition, récemment, d'un numéro de téléphone par cette jeune fille qui a provoqué la présence, à proximité, de la compagne d'un Paul Appelbaum qui marche le long du boulevard Montebello ? Ainsi tout se complète-t-il à merveille : l'être, orgueilleux, exprime sa plénitude, de gré ou de force, lors même que l'Occident, pour sa part, manifeste sa suprématie. Comme les puissances, nous le découvrons, sont nombreuses, qui nous cernent, spectateurs que nous sommes de la situation qui se prépare sur la place Cormontaigne. La solennité de l'instant interdit de faiblir. J'ai décidé de sortir il y a une demi-heure, mais cette fois je suis en route. Je crois que je suis monté maintenant, et je me fais entrer. Silence dans le studio. Tout le monde est là ? Il est temps d'accueillir notre nouvel invité.

Ici Ludovic Bablon, ouvrez. Police de l'existence, ouvrez. Des émissaires de l'Ouest sont postés partout autour de vous. Vous n'avez aucune chance. Les appartements alentour sont infiltrés. Jetez un coup d'oeil à travers les persiennes, l'Ouest y a placé ses hommes, sa sale élite, à l'affût. Un verre de gin sur le balcon. Ne discutez pas. Rendez-vous. Vous souffrez. Vous

êtes cernés. Ne bougez pas. Gardez la main contre votre verre, ou je tire.

Ici Ludovic Bablon, appel à toutes les voitures : jetez-vous les unes contre les autres dans les centres des villes, ou ça finira mal. Ici la situation est confuse. Dans la rue, c'est l'émeute, des voitures partout, des gens qui traversent. L'agitation, et tout le monde en lutte. J'essaie de me faire remarquer à coups de jupe, afin de ne pas pleurer le soir dans un appartement délabré. Éreintant combat des marcheurs pour éviter le prochain mais le frôler quand même un peu. Inégale lutte pour la priorité entre les dames de fer et les jeunes hommes sur les surfaces zébrées. Lutte des hommes pour avoir les femmes les plus roses et les plus translucides. Lutte des femmes pour avoir les maris les plus sûrs – ou les moins sales. Lutte de l'animal pour sortir des griffes de l'enfant. Lutte contre les voix au téléphone, lutte pour des places d'où fuir. Lutte pour éviter la photocopieuse et ne pas mourir de café. Lutte de mon roi intérieur entre le choix d'entrer et le choix de sortir, et me voici au milieu, en plein sur les lieux du drame, ces vingt mètres carrés d'Occident.

Ici Ludovic Bablon, au micro de radio mort. Cela fait très longtemps que je fais aller et venir mon corps le long de la vie, m'interrogeant sur sa forme, me questionnant sur son esprit. Longtemps que je cherche un prétexte pour passer tout cela à tabac, et que je tâte le gigantesque sac afin de savoir qui il contient. Je suis heureux quand je comprends quelque chose. Je suis heureux d'avoir trouvé mon prétexte. Il faut que je prenne la parole à propos de l'aspect du mur que j'ai rencontré. S'il y a un corps dans une voiture, ce corps est l'antenne par laquelle j'émets. Ces ondes, fortes, puissantes, marchent avec

moi, de long en large, près de la vie, et ne veulent pas la lâcher des yeux tant qu'on n'en saura pas plus. Toute enquête est légitime ; il n'y a même qu'une enquête qui soit légitime dans les conditions où nous sommes.

Quand la dépression arrive, la caractéristique majeure est que vous n'avez rien vu venir. C'est la même chose avec l'Occident : il s'installe avec un drapé, un poste de radio, quelques mots étrangers, ses brillants émissaires suintant en fond sonore, et quand vous comprenez qu'il est là, au coeur de votre vie, il est déjà indéracinable. On ne peut pas nettoyer. Vous prenez conscience que toutes vos particules ont été remplacées en quantités industrielles – d'imperceptibles nuances se sont accumulées, vous conduisant à lâcher prise peu à peu. Chaque jour vous perdez un atome de peau et gagnez un atome de plume, piqué sur une veste en vrai cuir de faux animal, de vache synthétique. Vous devenez oiseau de proie, star du rock. C'est une érosion inversée, très lente, microscopique, basée sur la force de l'habitude et la défaillance de l'autonomie. Après deux mois de vacances, votre peau a bruni, vos cheveux blondi ; le sel, le soleil vous ont métabolisé radicalement ; la première fois que, revenu, vous vous regardez dans un miroir, vous vous saluez poliment, en vous demandant comment vous avez fait pour entrer dans cette pièce, avant de comprendre, à peine, l'oeuvre qui s'est accomplie.

La vérité est que nous sommes *remplacés*. Nous sommes subtilisés trois fois de suite à nous-mêmes. Dans les soirées, la rue, au travail, nous sommes plongés derrière le bureau, sous le ciel, entre les façades, et le pas d'après, le coup de fil d'après, le verre d'après, quelqu'un qui n'est pas nous rit,

parle et marche, et vit la situation bien à fond, à notre place, et se positionne bien à fond dans cette vie qu'il acquiert, qui lui va comme un gant, mieux qu'à nous. Après quoi il baisse sa garde, ne s'attend à rien, il veut se reposer. Et subitement il est usurpé, et quelqu'un d'autre ressert le verre, repose le combiné et se tourne, attendant la réponse. Et ce remplaçant encore pense qu'il maîtrise les événements, il calcule qu'il en a pour longtemps, il planifie des actions pour bientôt, se tient prêt. Mais lors même qu'il entreprend, déjà tend sa main, vers le stylo, la bouteille, la bouche de la personne en face, nous sommes là à nouveau, et nous avons raté trente secondes, et les collègues du bureau, les membres officiels de la soirée, les passants se retournent vers nous et nous voient, blêmes, en train de nous réintégrer péniblement, stupéfaits, reprenant conscience, connaissance, contenance, mais la vérité est que nous sommes remplacés, par intermittences. Ce qui s'est passé, c'est qu'il y a eu un processus d'invitation puis soudain de refoulement ; vous êtes automatiquement conviés à tenir un rôle dans l'émission de chaque instant, vous êtes une cible, un obstacle, un point de repère, un centre d'attraction et de répulsion ; vous recevez dans votre tête une requête en bonne et due forme, on vous demande d'être là, on vous demande de bouger un peu, et vous disparaissez, vous êtes chassé des circonstances, c'en est fait de vous, exil, dehors, nul ; et puis on vous rappelle, au bon vouloir du monde, impression stupéfiante.

Maintenant, laissez-moi postuler que j'ai été remplacé, et tout deviendra clair, toute la situation des alentours du boulevard Montebello, de la rue d'Isly, d'où j'arrive par ma rue

de Canteleu, s'éclairera d'une lumière magistrale, qui est celle de la connaissance empirique.

Quand nous sommes semblables, les critères ne convergent pas pour dire que nous serons amis. Ne vaut-il pas beaucoup mieux, dans le doute, balancer des entités expérimentales dans le monde qu'on connaît, pour voir de quoi tout est capable, tester le terrain, quand on craint pour son intégrité d'y entrer ? C'est pourquoi je me suis vu, ce soir-là, présent sur la scène, et complice pour faire tuer Arnaud Villeneuve, descendant dans le métro Cormontaigne pour qu'il y ait ce délai, fatal, *intéressant*, de prise d'information concernant l'Ouest. Quand je vais mal, j'entre dans ma chambre et je m'injecte votre histoire, ça m'améliore la vie.

Il est vrai, je dois l'avouer, le soir, je vais chez des gens. Beau, mais désossé, j'entre chez vous lorsque vous m'invitez ou dans des circonstances obscures, et parfois je vous aperçois, si les masses de traumas sous lesquels vous gisez acceptent de vous laisser transparaître. Devant votre télévision, chez vous, sur votre mari, près de vos assiettes que vous posez consciencieusement pour un repas qui ne devrait pas avoir lieu, car personne n'arrivera, vous déployez tous vos efforts pour résister au mal qui vous envahit, et dont, dès que je rentre, je sens la pesanteur. Ces solitudes sexuelles incomparables, ces craintes face à la peau, ces désirs frelatés mais bus jusqu'à la lie, et votre manière de dire non avec une joie surfaite, bourrent votre logis comme une cruche d'inox un vinaigre surdense.

Nous savons au moins que nous cachons énormément de choses, et que nous faisons illusion longtemps sur des points confidentiels. Quand on discute un peu, qu'on se connaît

un peu, on apprend que derrière les sourires sont les dents, et derrière les dents la gorge. Quand on discute un peu, on apprend que cette gorge, qu'on ne voit pas, abrite un nombre surdimensionné de mensonges enfouis. En somme, nous nous retrouvons dans une banque à demander 100 euros à une femme qui a tout perdu : cette demande provoque un sourire, derrière lequel sont cachées les dents, qui masquent la gorge, qui entrepose, elle, le suicide de l'enfant, ou les difficultés avec l'homme, ou le cancer, et puis la vocation. Malgré tout, les 100 euros sont donnés, puis mis en circulation devant d'autres bouches, dents, gorges. Avalant, vomissant, crachant, déglutissant, enfin réfléchissant. Dans mon roman, nous avons eu affaire à de telles personnes, perpétrant sans scrupules des actes de massacre de leur propre existence, grâce à la force explosive de ce qu'ils stockent en eux de troubles, comme si c'était du pain mâché, gardé longtemps à même la bouche. La première partie de la vie d'Arnaud Villeneuve fut vouée, sans que ce fut un projet explicite, à détecter, dans l'environnement, la présence de ces boules de suie gutturales. Mais, à un moment, avec l'idée qui lui vint d'une vie d'art, cette vie connut un chamboulement massif : il consistait à chercher, et trouver, la manière de vivre sans rien dans la gorge, afin de pouvoir respirer aisément : au lieu d'un vomissement ou d'un crachat (et c'est maintenant la fin, dans ce livre, des vomissements, des crachats et des pleurs), juste laisser la langue être amoureuse de l'air, quand on en parle.

Lorsque vous vivez un instant de bonheur ou d'extase, par exemple sous le soleil, et dans une extrême décontraction, vous êtes à côté de quelqu'un, que vous tenez par la taille, et

qui est, justement, votre bonheur. Comme il existe réellement, vous le tenez, vous contemplez ses yeux, et brusquement vous approchez votre visage du sien et plongez votre langue dans sa bouche. Quand vous voyez, l'été, sur un banc, une personne seule tout à coup pivoter de côté et sortir son organe lingual pour le tourner plusieurs fois dans le vide, au milieu de l'air brûlant, vous savez maintenant la vérité : pour elle, ce n'est pas le vide. Pour Arnaud Villeneuve, ce jour-là, ce n'était pas le vide non plus ; c'était le futur.

Il me tenait tout particulièrement à coeur de raconter ces embrassades, et de donner à Villeneuve un projet bien stable, parce que j'en escompte des effets positifs sur ma propre personne. Chaque fois que quelqu'un, côtoyant un projet fort, fait ses petites expériences dans le monde, et peut me les transmettre, je dissous un peu ma boule, et je respire plus tranquillement. Certes, le même phénomène me rend coupable de complicité de meurtre – certes, certes, mais je puis m'auto-amnistier, c'est déjà moi qui viole la page.

J'ignore si cela laissera une trace dans les manuels d'histoire de l'Occident, mais le fait est que, les vingt années passées, vivaient en Europe des millions de gens, qui continuaient sur la lancée des gens précédents ; parmi eux, je fus, et construisis un artefact solide sous la forme d'un jeune homme du nom d'Arnaud Villeneuve, qui depuis un certain jour traînait dans les villes avec quelqu'un à son côté alors qu'il était seul, à la recherche d'un lieu où habiter, à partir d'où construire une vie correcte, chassant l'usurpateur qui brille dans le noir. Cet émissaire que j'envoyai, courageusement, identifier l'objet, je te le sacrifie maintenant : cette partie de moi-même, considère

que d'ores et déjà ses restes sont enfoncés dans la terre pour ressasser ton nom : Occident. Discrète mais authentique, une capiteuse odeur de chloroforme témoigne largement assez contre toi.

Je le dis : je ne veux pas être vaincu peu à peu. Je ne voudrais pas me retrouver à trente ans, avoir une fille, et ne pas savoir qui est le père. Je tiens gravement à conserver mon mystère. Mais assez peu à m'assimiler. Je crois que, pour l'éternité, je vais faire tache dans un ascenseur. Mon père a eu deux enfants, et je ne connais aucun d'entre eux ; ma mère, en son temps, eut un mari, qui n'a eu aucune relation avec moi. Parfois, il arrive que je croise quelqu'un qui tient une fraise à moitié mangée et la porte à sa bouche, tandis que je porte à ma bouche une fraise à moitié mangée : je ne m'y fais pas non plus ; je ne révère pas de phénomène surnaturel.

Il y a longtemps, adolescent, je pris conscience, après des mois et des mois de battement, que je ne voulais pas entrer, à quelque niveau que ce soit, en relation avec l'industrie du plastique. Des milliers de gens passent jour après jour à fabriquer du plastique ; ils prennent du pétrole d'Iran, des moules de Seattle et, d'après des motifs japonais, ils coulent, à Clermont-Ferrand, l'Occident qui m'entoure ; et moi, je serais placé pile sur la mythique « route du plastique » ? Non. Je ne veux pas m'engager là-dedans. C'est une filière trop milliardaire pour un homme seul.

J'apprends à l'instant que deux jeunes hommes viennent encore d'être abattus, en pleine rue, par le ridicule qui tirait à balles réelles. Que faisaient-ils ? Ils acceptaient de travailler pendant des heures et de ne pas savoir pourquoi. Ils avaient

des fantasmes sexuels dévastateurs. Ils portaient les vêtements d'aujourd'hui. Bang. Le ridicule ne transige pas. Dès qu'il nous trouve, il tire. « Je viens d'avoir une conversation éprouvante avec mon téléphone. Il m'accuse de le délaisser au profit de ma voiture. » Bang.

Braquage : un jeune homme, innocent comme trois armées d'anges, se fait soutirer 1500 euros par un ordinateur armé de deux logiciels cachés sous son capot. Vous vous souvenez l'avoir rencontrée en face, l'inauthenticité ? Je n'ai pas envie d'être toute la journée regardé par ma télévision. Quand cela arrive, je m'éteins, je me mets en pause, en veille, je me zappe. Quelque part, quelqu'un a dans son bureau un classeur qui recense le patron de la jupe de cette femme, et je n'aime pas ça. Nous formons des couples, mais le libre-arbitre n'est pas logé là-dedans. Nous formons des couples en fonction de normes Afnor stockées dans des pochettes de huit centimètres de large, rangées par ordre logique d'apparition dans l'histoire de la perversité, sous le coude d'un jeune cadre que je n'embrasserais pour rien au monde. Nous croyons trop à tort qu'il nous est distribué un blanc-seing ; c'est faux ; prenez votre parcours et regardez-le sous la lampe, par transparence : il y a une marque de fabrique qui apparaît en filigrane.

Certes, si je ne veux pas collaborer, je ne puis pas, non plus, faire comme si de rien n'était ni m'enfuir. Cette langue que je parle me colle à ces planchers. Une méthode de mémorisation consiste à représenter chaque élément en le localisant dans une pièce ; dans les pages qui précèdent, je plaçai, dans le vaste Occident, ces oiseaux de proie en faction pour guetter dans des pièces, afin qu'ils y surgissent sans en bouger et

reviennent éclairer, du haut de leurs plumes fades, mon trouble idiomatique. Je veux, maintenant, les relancer d'un point précis, pour les inviter à se poser, domestiqués, dessus ma douce et tendre *épaule*, à qui d'ailleurs je dédie ce livre.

Il y a quelques mois, donc, j'entrepris de réinterroger l'Occident afin d'assainir mes bases, pour savoir où j'allais. Je générai des personnages et les fis circuler dans ce cadre trop connu – prendre la photo pour savoir libère l'âme trop chargée. Ma vie m'a ramené un projet pantelant entre ses dents : j'applique une caresse ferme contre le ventre de mon chien fidèle. Il m'incombe dorénavant de dévoiler point par point le sens de cet ouvrage d'art. Je le dis autrement : il est temps, maintenant, de dénouer ces intrigues ; si c'est triste, et en même temps jouissif, je me fabrique des tristesses et des joies authentiques. À ma décharge, ce livre est la pièce à conviction qui démontre, Monsieur le juge, que j'ai été victime d'une attaque occidentale contre ma personne, et que mon art n'est que la forme *jolie* que prend ma défense légitime. Du frigo surgit mon attaque littéraire contre les rock-stars, recuite en papillote et poivrée sur le dessus avec un peu de ma rage froide. Arnaud Villeneuve installé comme leurre, je suis indemne d'aucun trauma : je ne suis pas compromis, je me vois d'un meilleur oeil. Ces lignes qui vont se rejoindre traceront des yeux, des sourcils, la rupture du front et la courbe des lèvres : j'accéderai ainsi à mon visage. Je le verrai dans la glace de la salle de bains, réconcilié avec le roi du rock, en tant que je le tiens à l'écart de ma porte.

Je cherchais le moyen d'habiter la grandeur afin de n'être pas la cible à mes propres yeux de mon ridicule ontologique.

Quand dans un pays toute une jeunesse extirpe son corps des maisons familiales pour le placer en opposition dehors dans un air saturé de balles, elle fait comme moi. Le soir du 10 juillet 2002, vers 23 h, j'entrai dans une rue fiévreuse, déserte, bouleversante, sous la pluie drue des chocs traumatiques. J'émettais pour la dernière fois radio mort.

Eject.

Radio mort, ici radio mort, la situation est à présent bien connue et tous les paramètres concordent pour dire qu'il ne devrait rien se passer de plus que d'habitude.

A priori, nous n'allons pas trop longtemps rester maîtres de la situation. Les apparences vont craquer. Le secret va apparaître. Nos acteurs sont présents sur les lieux où l'Occident opère son crime. Il se passe quelque chose de précis, de fugace, d'étonnant, dans 23 h. 23 h est debout dans une pièce et se retourne et apprend la nouvelle : il s'est passé quelque chose dans 22 h 30. Il y a une modification sérieuse dans 23 h, radio mort, nos envoyés spéciaux relatent des phénomènes quasi paranormaux dans la structure de la ville et l'ossature du temps. Faites retour pour comprendre. Placez-vous au centre de n'importe quelle pièce pendant 10 minutes, vivez la chose à fond, puis retournez-vous vers 10 minutes plus tôt. Vous ne pouvez pas le faire, parce que vous êtes vous. Mais certains le peuvent parce qu'ils sont moi. C'est la clé du mystère de la ville engloutie.

Il est 23 h pour la énième fois et puis soudain il est 22 h 50. Il se passe quelque chose de spécial dans la trame. À 23 h, tous les personnages sont positionnés. À 22 h 55, les minutes passent, déjà Estelle-Irène Huck, en voiture avec le carnet d'adresses de Paul sur le siège avant du passager, longe le boulevard à la recherche de Paul qui n'y est pas. 23 h retentit sur sa propre et vivante reconfiguration pour stopper toute voiture susceptible de passer sur le boulevard Montebello. C'est le même 22 h 55 que chaque fois, mais. Mais il y a quelqu'un au bord du trottoir, devant les marronniers. Il y a quelqu'un qui n'est pas Paul, ce soir-là, qui est quelqu'un qui est moi et qui monte avec toi. Estelle, je crois que c'est le moment de me demander, Où allons-nous. Je dis, Ce n'est pas très loin, c'est à cinq minutes.

Un coup d'oeil vers l'horloge : il est 22 h 50. Il a été prévu que Paul descende en ce moment même son escalier, une clope au bec, pour aller rencontrer frontalement la suite de nos existences. Nous nous garons, c'est là, il descend. Ici 22 h 50, Paul Appelbaum descend et atteint la porte vers la rue glauque. Il ouvre un grand coup, il pense disposer d'assez de données pour avoir confiance en le fait qu'il va, vers 23 h, longer le boulevard Montebello. C'est présumer de ses forces. Il est devant la rue d'Isly, et il y a une voiture qui n'est pas vide. La voiture a sa portière avant gauche ouverte, il y a quelqu'un au volant, et le moteur vient d'être coupé. Près d'Estelle il découvre quelqu'un qui n'est pas vous, qui est quelqu'un qui est moi. Stagnation sous la grande porte verte tandis que nos deux portières claquent. Laisse ouvert, va, je crois qu'on remonte tous ensemble chez nous. Est-ce que tu l'as trouvée, Anna ? Je suis sûr qu'elle est là. Elle joue un peu, simplement.

Paul, je te présente Estelle, que tu devrais connaître. Tu montes avec nous ?

Il est 22 h 50 à nouveau et la place est vide, et 23 h encore mais cette fois complètement en vain quand une jeune femme qui vient nous ouvrir sa porte s'aperçoit qu'il est 22 h 40. Bonsoir, Anna, tu nous laisses entrer chez moi ? Il est 22 h 40, Arnaud Villeneuve qui devait descendre dans un quart d'heure est resté là aussi et c'est censé être le moment où il regarde la télé avec les stars du rock dedans, mais la télé n'est pas allumée puisque je viens de l'éteindre. C'est le moment qui devrait précéder une rencontre, tout juste vingt minutes trop tard avant qu'il soit plus tôt. C'est juste, ce n'est rien qu'un bon moment à passer.

Qui manque-t-il ? Il est 22 h 30 et quelqu'un frappe ; je crois que je vais aller ouvrir. Content de te voir, Alice. Tu as fait bon voyage ? Mes amis, j'ai invité aussi Alice ; voilà, je crois que nous sommes tous réunis ici pour vivre une véritable expérience humaine. Il n'y aura pas trop de place sur le canapé. Je vais le convertir en lit, nous y serons mieux. Je peux m'allonger ?

Ici radio mort, passez-vous un mouchoir en papier sur le front, écoutez. Je contemple les lieux puis je donne le signal. Dorénavant je me quitte, et je me laisse glisser cinq fois dans l'oubli.

Top. Je roule une première fois sur moi-même jusqu'à une place qui est celle d'Alice Mathieu que je soumets au flux de mon existence présente. Alice disparaît de moi et je roule une seconde fois vers un endroit où j'articule sans bouger la disparition d'Anna Ash réintégrée au drap. C'est une disparition calme, qui s'est tournée vers le mur, qui ne fait plus entendre

son doux clapotis. Assis sur le fauteuil, Paul Appelbaum constate avec moi que cette modification dans 22 h 30 réfère à un mouvement subtil dans 22 h 40. Les temps changent et à 22 h 40 Estelle-Irène Huck ferme la salle d'eau, se fait couler un bain et se dévêt. C'est ce que nous entendons Paul, Arnaud et moi et nous nous levons Paul et moi et nous poussons la porte et de l'eau coule dans la salle de bains. À 22 h 40 le corps complet d'Estelle est liquidé par notre entrée dans l'eau et la baignoire se vide et sèche déjà. Paul cherche une porte de sortie honorable mais son regard malencontreux croise son regard dans le miroir et il appert que c'est moi et quand il tente un mouvement de fuite, la vague d'extinction l'engloutit à son tour. Me revoici dans mon salon-cuisine et à ce moment précis, chez moi, Arnaud Villeneuve s'assoit dans le vieux fauteuil rose et attend. Il se relève et s'avance et me voit arriver et comprend. Arnaud ne tente plus de résister et exécute chaque ordre sans hésiter : il se rassoit, quitte la scène, disparaît de la zone de 22 h 50, de 23 h et du reste. Sans faire d'effort sur le fauteuil rose Arnaud Villeneuve laisse soudain exister l'étoffe seule et se mêle dans tous les jours d'avant cet instant à cette autre substance.

Je fixe le noir chez moi et maintenant je suis libre et rien ne s'est passé. Il est 23 h. L'appartement est vide ; mon visage apparaît.

Ici radio vivant. Baissez les volets et regardez la fenêtre : c'est Sparte. Tout dépend de notre attitude. Partir pour les appartements, chercher l'Occident, trouver Persépolis. La ville antique remonte profondément dans les surfaces. Persépolis est une vaste cité flamboyante. Mais tout dépend de notre

attitude. Persépolis a beau être vaste et porter de nombreux noms et receler d'innombrables richesses, des centaines de Sparte masquées et englouties resurgissent, qu'il ne tient qu'à nous de faire émerger. Notre présence, notre style déterminent si c'est Sparte ou Persépolis. Tous les jours le rude combat entre les deux cités victimise, des appartements restent sur le carreau, inanimés, à terre, avec leurs meubles vaincus, quand il reste des meubles.

Persépolis brille de mille feux. Les fenêtres de Sparte demeurent sombres. Dans Persépolis, aussitôt que vous sortez, la bruine d'or perpétuelle vous couvre le corps et la tête – vous ne pensez plus qu'à l'ordre. Mais si vous entrez à Sparte, en dénuement, quelle pureté. Autrefois, cet appartement appartenait, c'est presque le même mot, à la vaste cité. Des canapés somptueux, des tentures, et des masses d'informations ouvragées couvraient l'espace. Combien de yaourts aux fruits sont passés visiter les lieux, brièvement, du frigo de la cuisine à la table du séjour ? Combien de milliers de litres d'eau sont parvenus jusqu'ici pour être stockés, pendant une heure, sous forme de bains chauds, environnant des jambes onctueuses ? Le locataire et sa femme sont partis. Après un temps d'abandon, aujourd'hui c'est Sparte.

C'est construire Sparte en déblayant Persépolis. Construire Sparte est vider. Chaque fois qu'on remonte ses manches, qu'on fait le ménage avant de déménager, qu'on

se retrouve à nouveau dans la position du nomade, du voyageur. Ça se passe dès que vous avez tout mis dans le camion, ou quand vous brûlez ce camion, ou ça commence dès le début, quand vous arrivez avec un sac, juste un sac.

Sparte, sans frigo. Sparte, et dormir à la dure. Sparte, et coucher à l'antique, sur la moquette sale. Sparte, pas de bains. Il sort de là des guerriers et guerrières plus forts. Ici Sparte, faites-en l'expérience vous-mêmes, et ne choisissez plus vos papiers-peints. Coupez les radiateurs, et n'ouvrez pas les fenêtres, tout cela peut s'avérer nocif.

Ici Sparte, je fais le tour du propriétaire. Qui l'eût cru ? Personne n'aurait dit que, de l'éclatement de la maison ancienne, il pourrait surgir Sparte. Maintenant, ça y est. Dormir a quasiment disparu. Manger s'est fait plus rare et plus informel. Réfléchir est partout dans les murs. C'est Sparte, le visage même de Sparte, le retour des lieux à la nudité. Je vous regarde de ma fenêtre. Je me gèle un peu, j'ai mis un gros pull, et un gilet dessus. Je suis seul à Sparte et je regarde Sparte être seul, en oubliant ma présence translucide dans la pièce. Sparte est entrée dans ma vie quand les meubles ont quitté mon esprit, ces démons. Douche ? Tu es là ? Voilà, regarde comme je me laisse intact sur pied et hors de toi, c'est ravissant. Sans beurre, sans fruits, sans lit, sans ustensiles, sans tableaux. Dans les ombres projetées de deux ou trois ampoules avec une force morale intense. Vivez, rien qu'une minute, sous une des fortes ampoules 100 watts de Sparte, et vous connaîtrez la vérité. Ici Sparte, et je n'en peux vraiment plus de bonheur.

L'enquête sur la vie d'Occident trouve son terme logique. Radio vivant, radio vivant, réveillez-vous, nous pouvons prendre la ville car elle est mal gardée. Un sentiment de plénitude nous gagne. Après des jours et des jours de travaux, les archéologues sont parvenus à mettre au jour les couches dissimulées. Le couteau entame profondément la chair de la pêche pour donner à tous nos concitoyens la vision du noyau. Sous notre regard affûté, les apparences se craquellent ; le secret baisse les yeux. Sentiment de confiance ! Vécu d'un jeune juriste rénovateur poussant à l'ombre des hi-fis et des urnes. OK. Nous sommes en alerte au coeur d'un dispositif vide. Notre équipe de cerveaux augmente la connaissance devant des pommes de terre à éplucher. On observe d'étranges interactions au niveau moléculaire entre la paroi du poumon et l'air de la pièce. C'est l'air de Sparte. Nous avons enfin établi une tête de pont en terre ennemie ! Des personnes nous rejoignent pour nous aider à nourrir un manuel *Construire Sparte à domicile – 20 leçons*. Déshabillez-vous. Dites à vos meubles de partir. Coupez le chauffage. Nous sommes en harmonie avec la fraîcheur de la nuit. Arrêtez l'eau chaude. Ami-ami avec la tête trempée sans serviette. Ne mangez pas dès que vous avez faim. Pomme de la vérité, veux-tu m'épouser, dites, Je le veux, mais laisse-moi cinq minutes pour préparer ma bouche. Construisez Sparte ! Jetez les balayures par les fenêtres avec l'argent. Rendez aux chats leur liberté lascive. J'ai réussi à libérer les lieux contre l'armée d'occupation des meubles affordants et des décorations design. Au revoir,

saleté que la douche emporte ! Vous êtes prêts pour sortir à nouveau.

Ici radio vivant, en direct du centre de l'art, avec le steak saignant autour. Passant, va dire à Persépolis que ceux qui ont vécu ici ont regardé par la fenêtre pour désobéir à tes lois. Va trouver l'Occident une éponge à la main, informe-le que je lui oppose mon art. Dis-lui que j'appelle art mon frémissement quand je te vois, que j'appelle oeuvre la course que j'entreprends pour le fuir de chez moi. J'en sais assez, à présent, et suffisamment d'attitudes ont été filmées ou décrites ici, pour bien marquer que je n'y appartiens plus : passant, dis à Persépolis qu'elle a cédé sous les assauts de Sparte. Je le dis moi-même. Persépolis, cinq bons litres de sang à travers mon corps, et voici que par mes actes je retire ma proposition de te l'offrir en sacrifice. Il est 23 h aux environs de la place Cormontaigne, et tandis que, de mon appartement dans Sparte, je fais opposition avec l'épaule contre l'Occident extérieur qui s'avance et qui jouit, par mon art à présent chaque plat de pâtes au ketchup atteint la dimension mythique qu'il mérite et rejoint, dans l'Histoire des miracles, les plats de raviolis et les sardines à l'huile. Long zoom panoramique sur mon visage intact dans ma sainte cuisine. Puis quelqu'un frappe.

A bientôt pour de nouvelles aventures
www. ludovicbablon. fr

Publié en ligne en décembre 2012
Copyright Ludovic Bablon 2012, tous droits réservés sur tous supports pour tous pays à l’ouest de l’univers
ISBN 978-2-36816-105-0